K

à M.me la Duchesse de
Castries
hommage respectueux de l'au
Reynau

D'ATHÈNES

A

BAALBEK

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET C^e,
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

D'ATHÈNES

A

BAALBEK

(1844)

PAR

CHARLES REYNAUD

PARIS

FURNE ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

1846

I.

ATHÈNES.

ATHÈNES.

Nous étions partis de Syra pendant la nuit.

Quand le soleil parut, nous approchions d'une étroite langue de terre qui s'élevait au-dessus des eaux comme la proue d'un navire. Une ligne de colonnes blanches se détachait en relief sur les flancs de la montagne. Nous reconnûmes l'ancien promontoire de Sunium, qui doit son nom moderne de Cap Colonne à ce fameux temple de Minerve, jeté comme un phare sur la pointe la plus avancée de l'Attique pour signaler de loin au voyageur la patrie de Phidias et de Praxitèle.

Une heure après, nous étions assis au milieu des colonnes doriques du temple. Celles qui sont restées

debout sont horriblement dégradées. Le marbre a été altéré par l'action corrosive du vent de mer, et s'est usé trop rapidement pour retenir la couleur des rayons du soleil.

Le monument est placé dans un site admirable. Le pays est désert, le paysage sévère et grandiose; devant le regard s'étendent les vastes plaines de la mer. A des distances inégales apparaissent de belles îles : Zéa, Thermia, Serpho, Syphante, Andros; les unes, perdues dans le lointain, esquissant vaguement leurs formes; les autres, plus rapprochées, accusant nettement leurs contours.

Lorsque ensuite on se retrouve à bord voguant vers le Pyrée, on ne peut se défendre d'une certaine émotion. Le vaisseau suit peut-être en ce moment le sillon que tracèrent dans la mer les galères victorieuses de Thémistocle, et l'Acropole se montre déjà dans le lointain. Il suffit de quelques heures pour amener le voyageur du Cap Colonne au Cap Alcine, sur lequel gît en débris le tombeau du vainqueur de Salamine. C'est une des extrémités du golfe qui forme le Pyrée.

Depuis quelques années on a réparé le port, et il peut recevoir les grands navires. Nous allâmes jeter l'ancre le long d'un quai bordé de maisons neuves. Quel-

ques vaisseaux étrangers dispersés çà et là dans une attitude menaçante avaient l'air d'écraser de leur orgueilleuse protection les misérables bricks qui portent à leur mât la croix de Grèce.

La douane est représentée par une espèce de mendiant qui tend la main aux passagers comme pour implorer une aumône. Une foule de carrosses aux formes étranges stationne sur une grande place auprès du port. C'est le rebut des voitures de tous les pays, que des bateaux marchands apportent par centaines. Ces véhicules sont attelés de deux haridelles qui marchent toujours grand train, et franchissent très-rapidement la distance qui sépare Athènes du Pyrée.

Le Pyrée est un petit bourg composé de maisonnettes à volets verts ou jaunes, comme on en voit aux environs de Paris. Il renferme à peu près quatre mille habitants.

La route est de la largeur de nos routes royales. Elle traverse une plaine couverte d'oliviers très-beaux entrecoupés de vignes et de champs d'orge. Quelques trembles de haute venue mêlent leur feuillage joyeux à la couleur sévère des oliviers. A la moitié du chemin, devant un cabaret, où d'après un usage invariable les chevaux font une halte, nous rencontrâmes une troupe

de jeunes Grecs qui chantaient gaiement et dansaient sans pitié dans les orges. Leur beau vêtement blanc, leurs cheveux épars, leurs têtes couronnées de verdure animaient et poétisaient cette scène vulgaire. A deux pas d'Athènes, dans cette plaine si fameuse dans les fastes de la débauche, nous aurions pu nous croire transportés à une fête de Bacchus.

Bientôt nous embrassâmes d'un coup d'œil la ville tout entière, le Parthénon dominant les remparts de l'Acropole, et le temple de Thésée situé entre le bois et la ville sur un coteau inculte.

On entre dans Athènes par une longue rue au milieu de laquelle s'élève un grand palmier solitaire. Elle conduit en ligne droite au palais du roi, qui est assis à l'autre extrémité de la ville ; mais une église byzantine qui est restée debout coupe la rue et borne la perspective. Le palais est un immense bâtiment carré qui a l'apparence honnête d'une grande caserne ou d'une belle filature. Les murs droits, polis, sans ornements, percés de fenêtres basses et étroites, ne laissent aucun jeu à l'ombre ; enfin, c'est un chef-d'œuvre du goût bourgeois. Le péristyle est orné de colonnes en marbre pentélique et la façade est décorée d'un balcon lourdement sculpté. Un jardin sans arbres s'étend

devant le palais. C'est là qu'habite ce jeune prince qu'un décret des nations alliées a envoyé, du fond de sa verte et tranquille Allemagne, dans ce pays aride et éclatant, au milieu de ce peuple aux passions impétueuses, avide de mouvement et de bruit. Il s'est ruiné en se faisant bâtir cette triste demeure, et il regrette sans doute aujourd'hui sous le ciel enchanté de la Grèce les brouillards et les forêts de la Bavière. Les Grecs reconnaissants lui ont voué une haine mortelle, en sorte que la vie de ce pauvre roi, placé entre son peuple et ses ministres, est partagée entre la crainte et l'ennui.

Depuis que le siége du gouvernement a été transporté à Athènes, la misérable bourgade qui végétait au pied de l'Acropole a pris les dimensions d'une ville. On y a construit et on y élève tous les jours d'assez belles maisons. Les étrangers y trouvent des hôtels convenables, où l'on vit à peu près comme en France et en Italie. Les seules productions qui aient résisté à l'invasion du *comfortable*, le vin résiné et le miel de l'Hymette, méritent leur réputation.

Le miel diffère du nôtre par un goût aromatique très-prononcé. Quant au vin résiné, c'est un petit vin blanc dans lequel on fait infuser des pommes de pin

à l'époque de la cuvée. Cela explique parfaitement, comme on l'a déjà fait observer, pourquoi la pomme de pin était dédiée à Bacchus. Cette préparation donne au vin une saveur amère qui déplaît au premier abord. Il faut le mêler avec de l'eau, et il devient une boisson très-agréable, aussi rafraîchissante et plus parfumée que la bière.

La ville contient vingt-sept ou vingt-huit mille habitants. C'est une capitale bien chétive encore, et, de plus, on ne peut voir sans regrets s'agrandir, aux dépens de l'art, cette ville nouvelle qui couvre les ruines de l'ancienne. Tous les trésors qu'on aurait eu l'espoir de retrouver un jour sont enfouis à jamais.

Les deux rues principales sont la rue d'Hermès et celle d'Éole, qui la coupe à angle droit, de manière que leur point d'intersection est à peu près le centre de la ville. Elles tracent sur la masse des maisons le dessin d'une croix grecque.

Cette rue d'Hermès est le rendez-vous de tous les Athéniens. A une certaine heure du jour elle doit représenter d'une manière assez exacte l'ancienne Αγορα, la place publique sur laquelle leurs aïeux venaient écouter les beaux parleurs et débattre entre eux les intérêts de la chose publique. On les voit là en groupes

nombreux et animés, discutant les plus hautes questions politiques, s'informant des nouvelles du jour, parlant d'avenir et de révolutions. Le nom des ministres actuels se croise sans cesse avec celui des ministres futurs. Chacun soutient son opinion avec une ténacité furieuse. Les souvenirs de leur ancienne gloire les préoccupent encore à ce point qu'ils se croient appelés à devenir un jour les arbitres du monde. Lorsqu'on a décidé que le siége du royaume serait transféré à Athènes, des gens bien avisés avaient proposé de bâtir la nouvelle ville au Pyrée; ce qui lui aurait donné un avantage commercial incontestable. — Quant à la question d'art, ils n'en avaient souci. — Ils ont refusé, sous le prétexte qu'on compromettrait leur avenir politique en asseyant leur capitale au bord de la mer. D'ailleurs ce grand nom d'Athènes tentait leur vanité nationale.

Prompts à concevoir, ardents à exécuter, ils agissent comme des enfants. Ils imaginent avoir atteint le plus haut degré de civilisation parce qu'ils ont adopté en partie notre code et parce qu'ils ont établi chez eux le régime constitutionnel. Enfin, ils sont dévorés d'un mal terrible, incurable peut-être; la paresse a énervé leurs bras; ils ont encore quelque activité commerciale, mais l'agriculture épouvante leur inertie corpo-

relle. Pour ramener l'aisance dans leurs maisons et la fécondité dans leurs terres, ils auraient besoin des bras des trois cent mille esclaves qui cultivaient autrefois le sol de l'Attique.

Ce sont bien toujours les Grecs étourdis, inquiets et bavards que flagellait Aristophane, ceux dont saint Luc racontait que leur seule occupation était de dire les nouvelles ou de les entendre dire. Ils ont conservé dans le langage moderne les vieilles formules républicaines; ils s'appellent entre eux αδελφε, frère! et ils se promènent dans la rue en se donnant la main.

Amoureux du luxe extérieur, ils emploient leur dernier lepton à s'acheter des vêtements splendides. Il y a tel pauvre Grec, qui porte un costume de cinq ou six cents drachmes, et qui vit dans son intérieur d'une manière plus que frugale. Ils portent ce fameux costume albanais aux grandes guêtres brodées, à la fustanelle, jupe blanche aux mille plis, au gilet éclatant recouvert d'une veste brodée, selon la solennité, de galons de soie, d'argent ou d'or. La fustanelle est unie à la veste par une ceinture qui leur serre la taille. Ils sont coiffés du *tarpouch* rouge, derrière lequel pend un gland de soie bleue. Ils ont de longues moustaches retroussées et de grands cheveux tombant en boucles sur les épaules.

Leurs figures sont belles, leur œil fier, leur démarche élégante et gracieuse, un peu trop molle peut-être. Au milieu de tout cela, on remarque quelques costumes de Palikares, plus grossiers, mais plus sévères.

Cet ensemble est rehaussé par les deux croix de l'Indépendance et de la Constitution, qui brillent sur toutes les poitrines. Malheureusement ce costume original se perdra tous les jours. Depuis longtemps déjà les personnes d'un certain rang l'ont abandonné pour nos habits étriqués, et cette manie se glisse peu à peu dans le peuple. Cela nous exposa, le jour de notre arrivée, à une méprise assez ridicule : nous fîmes pendant cinq minutes les plus grandes politesses à un habit noir dont la boutonnière laissait passer le ruban de la Légion-d'Honneur. Au lieu de couvrir le dos d'un honorable député du centre, il se trouva qu'il ne renfermait que l'importante personne d'un garçon d'hôtel. Ce n'est que plus tard que nous avons appris comment le peuple grec, lassé de l'uniformité de son unique décoration primitive, avait saisi l'occasion de la révolution du 3 septembre pour faire créer un ordre à ruban rouge. La ville d'Athènes a été décorée en masse.

Ce penchant naturel à l'ostentation se trahit encore

dans l'ameublement des maisons. Ainsi, le salon qui est destiné à être vu par les étrangers est entouré d'un divan et décoré avec un certain luxe, pendant que la chambre à coucher est à peine garnie d'un mauvais lit et d'un coffre pour renfermer les vêtements.

Dans ce pays plein de souvenirs voluptueux, il est impossible de se défendre de quelques velléités romanesques. L'imagination est travaillée par la pensée de Laïs et d'Aspasie; mais le gynécée grec n'est guère moins avare que le harem turc. Il est très-rare de rencontrer dans la rue une femme athénienne. Cependant, à des heures fixes, on les voit passer pour se rendre au bain. On sait qu'en Orient c'est un des actes essentiels de la vie. Elles mettent à leur toilette une extrême coquetterie; leurs cheveux surtout sont l'objet de soins minutieux; elles passent de longues heures à les peigner et à les parfumer. A certaines fêtes de l'année, elles sortent aussi dans leurs plus riches atours; mais elles ne prennent part à la vie sociale qu'avec une extrême réserve. Elles gardent une grande sévérité de mœurs, en apparence du moins; le temple de la Vénus populaire y a croulé comme tous les autres.

Elles ne sont pas, en général, d'une grande beauté; pourtant elles ne manquent pas d'attrait quand elles

sont vêtues du costume national, avec leurs longues tresses tombant sur les épaules et leur petit bonnet rouge crânement posé sur l'oreille. — Tout ceci n'a point trait aux grandes dames; celles-là ressemblent à toutes les dames possibles, attendent les modes de Paris, et dansent la contredanse.

Nous avons dit à peu près quel est aujourd'hui le peuple grec. Sa grandeur et ses malheurs l'ont entouré d'une espèce d'auréole, et toute l'Europe s'est émue pour lui sans savoir ce qu'elle faisait. Mais, comme cela arrive toujours, la réaction qui a suivi l'enthousiasme des philhellènes est allée beaucoup trop loin. Depuis, plusieurs voyageurs ont affecté d'abaisser les Grecs au profit des Turcs. Cela nous paraît injuste. Nous ne nions point la supériorité morale de la race ottomane; mais il faut tenir compte aux Grecs du long esclavage qu'ils ont subi, il faut considérer que la vitalité, cette première vertu sociale, a survécu à leur servitude pendant qu'elle s'éteignait chez leurs vainqueurs. Telle était la conséquence logique et inévitable des principes qui les régissent; les Turcs fatalistes attendent; les Grecs chrétiens espèrent.

Les Turcs laissent à Dieu le soin de leur destinée. La résignation a amené l'inertie; l'inertie prolongée a

dégénéré en impuissance. Ce grand peuple s'écroule aujourd'hui avec le principe qui l'a créé. Le fatalisme ne peut être un élément de puissance que lorsqu'il fait d'une nation entière un levier, une massue qui agit d'une manière formidable entre les mains d'un homme de génie. Pour régénérer l'empire turc et le reconstituer, il ne faudrait pas moins qu'un nouveau Mahomet, prophète, législateur et soldat.

Les Grecs, au contraire, malgré leur débilité, sont doués d'un principe vital excessivement actif. Il ne se traduit point en actions utiles, mais en paroles nombreuses. Leur intelligence rapide et rusée les rend aptes à toutes choses; ils sont disposés à l'imitation, et leur impatience est telle qu'ils ne peuvent se soumettre à la marche lente du progrès réel; ils s'empressent de créer une civilisation factice, et ils adoptent étourdiment des lois qui sont en désaccord avec les hommes et les mœurs. Cette inquiétude éternelle, cette impatience hâtive indiquent seulement une exubérance de vie. On conçoit que chez une nation ardente, après trois siècles de servitude, dix années de liberté soient dix années de trouble; l'enfance d'un peuple est longue, et ce n'est qu'à travers d'horribles douleurs qu'il arrive à sa virilité.

Ainsi, quand nous voyons d'un côté l'ignorance raisonnée, le calme et l'inertie, et de l'autre l'inquiétude de l'esprit, la fermentation de la vie et l'espérance, il faut le reconnaître, l'avenir n'est pas du côté de l'inertie.

Cette intelligence claire et rapide qui anime le peuple grec n'est pas le privilége exclusif des hautes classes. Elle semble leur avoir été répartie également, comme l'élégance et l'orgueil; car ils sont restés grands seigneurs au milieu de la misère. Ils parlent les langues étrangères avec une extrême facilité. Ceux à qui leur position permet une éducation un peu élevée deviennent souvent des hommes remarquables. On s'inquiète beaucoup à Athènes du mouvement littéraire, et il y a une librairie française et anglaise aussi bien fournie que celles de nos villes de province.

Ils se livrent à un travail louable et très-difficile; ils tentent de ramener peu à peu la langue à la pureté des anciens jours, et déjà leurs efforts ont eu tant de succès que ceux de l'Archipel comprennent très-difficilement la langue qu'on parle à Athènes.

Pourtant les gens du peuple ne seront pas de longtemps encore initiés au langage d'Homère; mais l'Iliade est le livre d'étude, le livre chéri de tous ceux qui ont

reçu quelque éducation. Ils le lisent avec passion, et les souvenirs de l'antiquité, dont ils aiment les glorieux récits, les consolent un peu des malheurs du temps présent. C'est sans doute quelque chose de remarquable que l'intelligence de tout un peuple qui fait du plus grand des poëtes une espèce de Bible où il vient puiser la connaissance du passé et l'espérance pour l'avenir. Aussi les vers d'Homère, qui sont gravés dans leur mémoire, servent souvent d'expression à leur enthousiasme, et cette langue magnifique emprunte à leur diction une harmonie cadencée qui échappe tout à fait à notre prononciation barbare.

Leur littérature nationale est encore bien pauvre; le répertoire de leur théâtre est composé d'opéras italiens et de pièces françaises traduites en grec. L'*Avare* de Molière a été applaudi sur le théâtre d'Athènes à côté d'un vaudeville de M. Scribe. Un poëte athénien, M. Alexandre Soutzo, a imité avec bonheur quelques chansons de Béranger. Lui-même a écrit de beaux vers. Ses chants les plus goûtés sont ceux que lui a inspirés l'horreur des Bavarois :

« Ces Goths sans gloire, ces enfants d'une terre ge-
« lée, de quel droit viennent-ils secouer sur le sol de
« la Grèce la boue impure de leurs pieds! »

C'est ainsi que naissent les littératures. Leur première œuvre est toujours dictée par un sentiment patriotique. Les chansons et les hymnes de guerre, qui sont la première formule poétique, précèdent les odes et les poëmes, comme ceux-ci précèdent les drames. Déjà M. Rizo Rangavi, un poëte tragique, a produit quelques essais remarquables. A mesure que la langue s'épurera, les belles traditions reviendront; et, si l'indépendance de la Grèce est maintenue, elle donnera sans doute avant la fin du siècle quelques écrivains remarquables.

Toutefois les idées d'art, malgré la présence de monuments admirables, n'ont pas encore été vulgarisées en Grèce; mais on n'y a pas imité du moins la coupable incurie dont les Turcs avaient donné l'exemple.

Lorsque Mahomet II entra à Constantinople, on raconte qu'il brisa d'un coup de sa hache d'armes une des têtes de serpent qui supportaient le trépied de Delphes. C'était le dernier oracle qui devait être rendu sur ce trépied, et jamais prédiction ne fut mieux accomplie. Ce coup de hache du vainqueur présageait le sort des monuments dans tout l'empire turc.

M. Pittakis, qui a été chargé à Athènes de l'inspection des monuments, a consacré sa vie à cette tâche

avec un dévouement qui l'honore. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit spirituellement de lui : « C'est le seul Athénien qui n'ait pas l'ambition de devenir premier ministre. « Il a été l'élève de notre ancien consul M. Fauvel, et il a égalé le noble désintéressement du savant archéologue. Grâce à son zèle infatigable, les murs qui obstruaient la façade des Propylées ont été enlevés; tous les fragments de statues, les inscriptions, les morceaux de sculptures ont été réunis à l'ombre des Propylées; des gardiens ont été nommés pour protéger les ruines contre les spoliateurs; le Parthénon a été déblayé; certaines parties qui menaçaient ruine ont été soutenues par des travaux modernes; le temple de la Victoire Aptère a été relevé et celui de Thésée converti en musée. On n'en finirait pas s'il fallait énumérer ses titres à la reconnaissance des artistes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que M. Pittakis poursuit cette généreuse pensée; il pourrait raconter l'histoire de chaque pierre du Parthénon depuis quinze ans. On dit qu'à l'époque où les flottes alliées étaient au Pyrée, un jeune *midshipman* qui était venu visiter l'Acropole brisa le nez d'une figure dans un bas-relief et l'emporta. M. Pittakis eut bientôt découvert le larcin; il se rendit en toute hâte auprès de l'amiral anglais,

lui demandant justice. Celui-ci prit vivement part à son indignation et lui offrit de fixer lui-même la peine qui devait être infligée. M. Pittakis, exaspéré, lui demanda le nez du malheureux officier. L'amiral commua la peine en une amende considérable, qui a été employée aux travaux de l'Acropole.

Il a fallu vraiment, pour sauver d'une destruction complète ces chefs-d'œuvre de l'art, qu'un hasard providentiel les ait protégés. Cette vieille terre de l'Attique a été le théâtre de tant de révolutions, de tant de guerres, qu'on ne peut assez admirer qu'un seul monument soit resté debout sur un sol ébranlé par tant de secousses. Ils avaient échappé au marteau d'Alaric, à l'ignorance indifférente des ducs d'Athènes, à la grossièreté des Catalans, et il faut qu'en 1656 un coup de tonnerre enflamme un magasin de poudre, et fasse sauter une partie des Propylées; qu'une bombe vénitienne détermine une seconde explosion sous le Parthénon; qu'un soldat stupide fasse descendre les statues du fronton et les brise en accomplissant son œuvre sacrilége; que les Turcs, ces aveugles contempteurs des choses d'art, y établissent leur forteresse et leur mosquée; enfin, qu'un impie ravisseur vienne, de nos jours, à la face de l'Europe civilisée, briser les métopes

du Parthénon et les voler aux artistes de l'univers entier, pour les enfouir dans un triste musée sous un ciel voilé de brume.

Mais, si nous en croyons un fait qui nous a été raconté à Athènes, le danger le plus terrible qu'ait couru le Parthénon est plus récent encore. Pendant la guerre de l'indépendance, les Grecs qui s'étaient emparés de la citadelle y ont été assiégés par les Turcs. Ils étaient réduits à la dernière extrémité, manquant de munitions, dévorés par la faim, quand une nuit six cents philhellènes, trompant la vigilance des ennemis, parvinrent à se jeter dans la place. Chacun d'eux portait vingt-cinq livres de poudre sur les épaules; mais ce secours, en leur apportant le moyen de se défendre, ne leur donnait pas celui de vivre. On parla de se rendre. Ce fut alors que l'un d'entre eux, qui repoussait la capitulation comme une honte, proposa de creuser une mine sous le Parthénon et de s'y offrir en hécatombe à la liberté. Ces héroïques folies trouvent toujours de l'écho chez des gens de cœur réduits au désespoir. La proposition ne révolta personne, et le Parthénon se fût enseveli sous les débris de l'indépendance grecque, si le sort, qui semble protéger le temple de Minerve, n'eût sauvé ses restes une dernière fois.

Ce n'est pas sans une émotion profonde qu'on peut contempler sur les monuments de l'Acropole les ravages du vandalisme guerrier et du vandalisme artistique. De larges taches blanches tranchent sur la couleur fauve des colonnes, dont l'aplomb admirable a résisté à la puissance du canon. Sur toute la surface de la citadelle on foule une poussière de marbre et le pied se heurte sans cesse à des boulets rouillés épars au milieu des ruines.

L'Acropole ou la citadelle occupe la cime d'un rocher à pic, isolé de toutes parts. Elle est entourée de fortifications construites avec les débris de l'ancien Parthénon ravagé par les Perses. Un chemin raboteux et difficile a été pratiqué sur la pente occidentale, qui est un peu moins raide que les autres. Pour arriver au sommet il faut traverser des fortifications d'époques différentes. Les peuples qui ont imposé au pays une domination éphémère y ont laissé chacun des traces de leur passage.

Après avoir franchi trois portes on se trouve tout à coup en face des Propylées. Une cascade de marbres mutilés est le seul escalier qui y conduise. Des travaux récents ont mis à jour les six colonnes doriques de la façade sur laquelle s'ouvre une galerie de colonnes

ioniques qui donne entrée dans l'Acropole. Çà et là, sous le portique, sont entassés des fragments de colonnes brisées et une de ces poutres de marbre de dimension gigantesque qui servaient à soutenir le plafond des Propylées.

Les ailes du monument subsistent encore; seulement l'aile droite est couverte par une grossière tour carrée, qu'on aurait déjà rasée si la jeune reine n'eût demandé grâce pour elle. Dans ce pays étranger, où rien ne lui retrace les souvenirs de la patrie, elle regarde avec complaisance cette vieille tour qui lui rappelle de loin les manoirs féodaux de son Allemagne.

Ces restes, tout dévastés qu'ils sont, suffisent à donner une idée de la plus magnifique avenue qu'ait jamais rêvée l'orgueil humain. Quand on gravit les dernières marches du péristyle, on a déjà reconstruit dans sa pensée le magnifique escalier de marbre qui donnait accès dans ce portique extraordinaire, dont les cinq portes ouvertes laissaient entrer la foule. On revoit les deux statues qui en ornaient l'entrée se dresser sur leurs piédestaux immenses. Le fronton repose sur les colonnes nues. A droite s'élève le temple de la Victoire Aptère, et de l'autre côté la fameuse pynacothèque, décorée des peintures de Polygnotte. Tous ces

édifices réunis couronnaient la partie occidentale de l'Acropole et présentaient à l'œil une façade merveilleuse.

La pynacothèque existe encore, mais les peintures sont effacées. Elle est remplie, ainsi que la galerie qui la précède, de restes de statues, de fragments de corniches, de morceaux de frises, d'inscriptions à demi brisées, qu'une main pieuse a recueillis au milieu de ce fouillis de débris qui forme le sol de la citadelle.

En considérant ces précieux fragments de statues, il me semblait découvrir en eux une ressemblance singulière avec les types les plus accomplis de l'art grec. Le torse de la Vénus de Milo, la face du Jupiter Olympien, la poitrine de l'Hercule Farnèse revenaient souvent sous mes yeux dans de moindres proportions, avec des formes achevées, mais qui rappelaient quelquefois ces modèles. Ces types ne se rencontrent pas brusquement sous le ciseau d'un statuaire. Avant de se révéler sous la main féconde d'un homme de génie, ils ont souvent préoccupé toute une génération d'artistes obscurs et laborieux. Ceux-ci ont essayé, tâtonné; puis arrive l'homme prédestiné à qui il est donné de réaliser ces formes idéales que tant d'autres avaient ébauchées avant lui sans les achever. De là la parenté lointaine que

l'on trouve entre les madones de Raphaël et les vierges byzantines. Le même fait a dû sans doute se produire avant le siècle de Périclès comme avant celui de Léon X, et ce sont probablement ces essais déjà très-remarquables que nous retrouvons dans les Propylées.

C'est dans ces Propylées qu'était placé, selon l'opinion de Stuart, le groupe des Grâces sculpté par Socrate. Il était fils, comme on sait, d'un sculpteur, qui le destinait à exercer son art. Mais le jeune homme avait d'autres pensées : déjà les rêveries du philosophe spiritualiste se trahissaient dans l'œuvre du sculpteur; contre l'usage reçu, il avait représenté les trois déesses vêtues, faisant ainsi pressentir le premier le triomphe des Grâces voilées par la pudeur sur la nudité resplendissante des Grâces païennes.

On conserve près de là, dans le temple de la Victoire Aptère, un bas-relief de Phidias, représentant une Victoire qui se déchausse : c'est à notre sens le morceau de sculpture le plus parfait que possèdent les Athéniens, après les vols dont ils ont été victimes. La tête est brisée, et pourtant rien ne peut rendre la grâce avec laquelle la déesse se penche et l'élégance pleine de simplicité de la draperie. C'est de ce bas-relief qu'on peut dire, selon l'antique formule : C'est un marbre

vivant. Les plis de la draperie semblent se former et trembler encore devant l'artiste qui les contemple ; et, par un bonheur admirable qu'on doit attribuer en partie à l'illusion produite par la transparence du marbre, le sculpteur a rendu presque visible à travers la draperie le corps divin de sa Victoire.

Ce vestibule superbe ne s'ouvre plus aujourd'hui que pour de pieux artistes ou des voyageurs qu'y pousse une curiosité banale. Quant aux Grecs, ils semblent avoir oublié ces débris sacrés.

Dès qu'on a franchi les Propylées, on découvre à cinquante pas de soi le Parthénon ! — Le Parthénon ! singulier jouet de la destinée : il a été, au gré de ses maîtres stupides, église chrétienne et mosquée. Toutefois, plus heureux que la plupart de nos monuments, il n'a jamais failli à sa destination religieuse, il est resté un temple, un édifice sacré, et aujourd'hui enfin, à tous les cultes qu'il a vus passer devant lui a succédé une religion aussi puissante que les autres, la religion de l'art. Là se pressent aussi, comme à Jérusalem et à la Mecque, de nombreux pèlerins qui viennent rendre hommage à des reliques immortelles.

Quoique les ruines qui subsistent encore du Parthénon puissent donner une idée complète de ce qu'il a

été, le premier coup d'œil ne suffit pas pour convaincre de son extrême beauté ; on ne se sent pas pris, en l'apercevant, de cet enthousiasme qui nous entraîne quelquefois à la vue de monuments très-beaux, mais d'un ordre inférieur; en un mot, on n'éprouve pas là une de ces émotions victorieuses que produit l'étonnement : on n'apprécie que lentement à l'aide de la science, du raisonnement et de la réflexion.

C'est un fait constant pour nous que, pour comprendre les derniers termes de l'art, les chefs-d'œuvre les plus parfaits, il faut en général passer par une certaine série d'idées, il faut se résigner à la marche progressive de l'éducation. L'intelligence subit à son insu ce travail de développement, et, pourvu qu'elle soit douée de cet instinct que l'éducation ne donne pas, mais qu'elle perfectionne, on arrive d'une manière lente quelquefois, mais certaine, à la juste appréciation des choses d'art. Cela s'explique d'une manière toute naturelle : ce qui frappe surtout les yeux et l'esprit de l'enfant ou de l'homme, ce sont les attitudes violentes, les poses déclamatoires, les situations inattendues. On est plus sujet à subir des impressions de crainte, d'étonnement, de fureur, qu'à se pénétrer des effets profonds qui résultent de la beauté simple et

sévère. Les hommes de talent sont plus facilement compris que les hommes de génie, parce qu'ils parlent plus directement aux sens qu'à l'intelligence, parce qu'ils émeuvent les masses par des moyens plus vulgaires, sans être plus naturels pour cela. Les effets résultant du fond du sujet, de sa nature propre, sont moins faciles à saisir que les effets de scène et de mouvement Enfin l'art est une science comme une autre, qu'il faut étudier pour en avoir l'intelligence complète. C'est à tort qu'on attribue aux chefs-d'œuvre le don d'émouvoir subitement, de subjuguer le spectateur : plus ils sont l'expression d'une science avancée, plus ils sont difficiles à analyser. Il faut, pour apprécier ces beautés accomplies, mais réservées, un travail long et difficile; il faut arriver, par une épuration constante du goût, à repousser tous les effets cherchés, tourmentés, et remonter ensuite vers ce que l'art a de plus éthéré et de plus pur, vers sa substance, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire vers la simplicité, vers l'exquise pureté de la forme, vers l'expression délicate et profonde des sentiments, vers l'intelligence relevée de la nature, vers le beau idéal, en un mot.

Nous qui sommes habitués aux dimensions colossales des églises gothiques, à la courbe capricieuse de

leurs lignes, à l'infinie variété de leurs profils, nous sommes surpris, choqués de prime-abord du peu de grandeur et de la simplicité uniforme des temples grecs.

Mais l'artiste studieux ne se décourage pas si vite; faute d'avoir compris l'ensemble du premier coup, il se passionne pour les détails; il erre au milieu des colonnes renversées, des bas-reliefs mutilés; il s'extasie devant ces magnifiques tableaux de marbre, ces métopes qui ont échappé à la main spoliatrice de lord Elgin; il promène un œil curieux sur tout l'édifice; il recompose les parties détruites; il cherche sur le marbre la jointure des blocs; il s'étonne de leur assise parfaite; il étudie. Il revient ainsi souvent, ne se lassant pas de contempler ces beautés partielles, et enfin, un jour qu'il s'est assis sur quelque fût de colonne pour rêver à toutes ces grandeurs déchues, au moment où le soleil s'abaisse vers la cime bleue des montagnes de Corinthe, éclairant d'un reflet ardent cette mer semée d'îles, il jette un coup d'œil sur le Parthénon coloré de teintes roses : — ô prodige! le monument s'est animé et a pris des dimensions nouvelles, les colonnes tournent et semblent monter, les chevaux des panathénées se mettent en mouvement, la vie circule partout, le

temple lui apparaît grand et superbe dans toute sa beauté divine ; il reste ébloui comme Pygmalion quand la statue de Galathée s'anima devant lui ; il est subjugué ; il a compris.

Ce n'est plus un jouet de l'art : c'est un temple magnifique, splendide, immense ; ce n'est pas une page confuse, écrite en styles divers, avec des idées obscures : c'est un travail plein de clarté et de logique, une œuvre qui est l'expression simple et complète d'une même idée, un chef-d'œuvre qui porte au suprême degré les trois caractères éternels de toute beauté architecturale : l'unité, la solidité et la grandeur proportionnelle.

Aucune description ne peut donner une idée parfaite de sa beauté : il faut le voir ! La splendeur du ciel, la forme des montagnes, l'éclat de la lumière aident beaucoup à le comprendre. Les arts naissent de la nature, et sont en harmonie avec elle ; ils se complètent l'un par l'autre. Au milieu de cette nature sévère de la Grèce, au centre de ces montagnes si bien éclairées qu'on voit le ciel fuir derrière leur crête, il était naturel que les artistes s'attachassent à la ligne simple et droite plutôt qu'à la fantaisie. La brume permet à l'esprit les rêves et les fictions ; la clarté,

qui fait saillir les formes, les contours et les couleurs, fixe les idées et impose aux œuvres qui en sont l'expression un caractère plus simple et plus arrêté.

Les Grecs ont su choisir avec art l'emplacement de leurs monuments. Ainsi, élevé sur un piédestal naturel, au milieu d'une plaine à laquelle les montagnes donnent la forme d'une coupe ovale, le Parthénon double vraiment de grandeur.

J'ai passé bien des heures, assis sur ses degrés, à contempler le magnifique spectacle de cette plaine, de cette mer et de ces montagnes, ou bien à errer sur le pavé sacré du temple de Minerve. Au milieu de la *cella*, parmi les débris entassés des colonnes et des morceaux de frise, j'ai remarqué un bas-relief récemment exhumé, qui semble avoir été placé là comme une figure symbolique. Il représente trois femmes portant des urnes funéraires. Il est difficile de voir quelque chose de plus grave et de plus religieux que ces trois figures marchant tristement à la suite l'une de l'autre; la désolation est empreinte sur leur face et dans leur attitude. Dans ce temple à moitié écroulé, au milieu de ces tristes débris, elles ressemblent à trois statues de la Douleur pleurant sur des ruines.

Au nord du Parthénon s'élève le triple temple d'É-

recthée, de Minerve Poliade et de Pandrose. Il semble qu'on l'ait placé à dessein auprès du Parthénon, pour donner, à côté de la sévérité et de la puissance de l'ordre dorique, un modèle achevé de grâce et d'élégance. L'Érecthéum a été bâti sur le lieu d'où Neptune, d'un coup de trident, fit jaillir une source amère; et le temple de Minerve Poliade à la place où s'éleva, sous le coup de lance de la déesse, l'olivier, l'arbre sacré de l'Attique. Ils sont d'ordre ionique; leurs colonnes sont sveltes et élancées; les chapiteaux et les corniches, l'encadrement de la porte de l'Érecthéum sont découpés d'une façon merveilleuse; le travail en est si délié qu'on prendrait ce marbre pour de l'ivoire. On ne peut se figurer quelque chose de plus accompli dans ses proportions et de plus léger dans l'ensemble et dans les détails.

Quant au Pandrosium, il était consacré à Pandrose, fille de Cécrops; son entablement était soutenu par six cariatides dont quatre subsistent encore. C'est le seul exemple de ce genre qu'on connaisse dans l'architecture antique. La légende raconte que l'artiste qui les exécuta en prit l'idée en voyant passer les femmes de Caria qu'on emmenait en esclavage à Athènes, et qu'on forçait, par dérision, à porter un fardeau sur la tête,

revêtues de leurs plus riches habits : le peuple les reconnut dans l'œuvre du sculpteur et leur donna le nom de cariatides.

Dans l'enceinte de la citadelle, on vit exclusivement au milieu des souvenirs d'un grand peuple ; mais si, du haut de ce rocher, l'œil s'abaisse sur la plaine, l'histoire de la décadence et de la chute d'Athènes est écrite sur le sol. D'un côté, le temple de Jupiter Olympien auprès de l'Ilissus tari, l'amphithéâtre d'Hérode-Atticus, le Pnyx, l'Aréopage et l'emplacement du théâtre de Bacchus ; et de l'autre, le monument de Lysicrates, la Tour-des-Vents, les ruines romaines et les églises byzantines perdues dans le pâté de maisons qui forme la ville moderne ; et enfin le temple de Thésée, isolé sur un petit coteau et resté intact au milieu de cette plaine de ruines, comme sur une mer houleuse un vaisseau qui a résisté à la tempête.

Il ressemble beaucoup au Parthénon. Il est, comme lui, d'ordre dorique ; mais ses proportions sont beaucoup moins grandes ; c'est le monument le mieux conservé de toute la Grèce, et il serait venu jusqu'à nos jours dans son intégralité, si les Turcs, dans un jour de belle humeur, ne s'étaient avisés de le prendre pour cible et de tirer sur lui à coups de canon : heu-

reusement ils n'étaient pas des pointeurs bien habiles.

Sur les métopes de la façade orientale et des faces latérales ont été représentés les travaux d'Hercule et de Thésée; celles de la façade occidentale n'ont jamais été sculptées.

Après avoir été église chrétienne au moyen âge, sous l'invocation de saint Georges, il était devenu un magasin quand M. de Châteaubriand l'a visité. Aujourd'hui il a été rendu à une destination plus noble : on en a fait un musée. Il y avait autrefois des temples auxquels était attaché le droit d'asile : par une destinée analogue, celui-ci a été appelé à recevoir et à protéger contre les Barbares les restes de cette race de statues héroïques dont le moule semble perdu. Il y en a plusieurs de la plus belle époque. On y remarque surtout un Apollon parfaitement conservé. M. Lebas, que le gouvernement français a chargé en Grèce de travaux artistiques très-importants, vient de le faire mouler pour le palais des Beaux-Arts, ainsi que la Victoire dont nous avons parlé.

J'y ai vu aussi plusieurs statues très-remarquables, quoiqu'elles ne soient pas encore d'une bonne époque; mais elles offrent un intérêt particulier, parce qu'elles indiquent d'une manière assez claire le dernier période

de transition entre la sculpture égyptienne et la sculpture grecque. Celle qui m'a le plus frappé est une statue colossale récemment découverte à Marathon. La tête présente déjà l'exquise pureté du profil grec ; les bras se séparent du corps ; la poitrine dessine gracieusement ses formes ; mais toute la partie inférieure, depuis le buste, est encore pliée dans cette espèce de linceul dont les Égyptiens avaient coutume d'envelopper leurs statues et leurs momies. Il semble que ce soit une belle statue grecque qui, s'éveillant un jour dans ce suaire de marbre, l'aurait violemment rejeté de sa tête et de sa poitrine, et qui, épuisée de cet effort suprême, serait restée là, les pieds emprisonnés dans la tombe.

Ces précieuses statues sont entourées de ce fouillis de bras cassés, de membres mutilés, de têtes séparées du corps, qui donne à tous les musées d'antiques l'aspect d'un champ de bataille.

Il y a quelques années, un artiste étranger, qui s'était lié d'amitié avec M. Pittakis, avait obtenu de lui la permission de visiter à toute heure le temple de Thésée sans être accompagné du gardien. Il avait distingué au milieu de ces débris une tête de femme d'une extrême beauté. Il l'avait dessinée plusieurs fois, il pas-

sait de longues heures en contemplation devant ce chef-d'œuvre brisé, regrettant de ne pouvoir lui rendre sa splendeur première et s'irritant de son impuissance à exprimer la perfection de ce qui en restait. Il revenait ainsi chaque jour, de plus en plus épris; enfin sa passion artistique arriva à un tel degré d'exaltation, qu'il résolut de l'enlever. Il avait une clef du temple. Une nuit il vint, l'émotion dans le cœur, la pâleur sur le visage, se glissant le long du mur comme un malfaiteur, ouvrit la porte, saisit la tête d'une main tremblante, et s'enfuit comme un fou.

Il passa le reste de la nuit à contempler sa conquête avec amour, avec avidité. Pendant la journée du lendemain il demeura enfermé chez lui, soit que le jour eût amené les remords, soit qu'il fût en proie à cette prostration que détermine chez un homme exalté la possession d'un objet longtemps désiré.

M. Pittakis, de son côté, s'était aperçu de la disparition du morceau, qu'il regardait comme un des plus précieux de la collection. Il était désolé; il avait interrogé sévèrement le gardien. Rien n'avait pu expliquer cette absence extraordinaire; car le jeune étranger eût été, certes, la dernière personne qu'il eût soupçonnée. Il s'en allait donc plus triste qu'un avare volé, quand

il rencontra notre homme. Celui-ci, par un sentiment de honte, cherchait à l'éviter; mais M. Pittakis courut à lui. Il exprima sa douleur d'une manière si vraie, il montra un désespoir si profond, que le jeune homme fut troublé jusqu'au fond de l'âme. Il rentra chez lui tout ému. Alors commença un combat qui fut long et incertain; il avait en sa faveur les mille raisons concluantes qui ne font jamais défaut à l'homme entraîné par une passion. Enfin, son cœur honnête triompha de son imagination d'artiste, et le lendemain M. Pittakis poussa un cri d'étonnement quand, en rentrant dans le temple, il retrouva la tête à sa place et intacte. Dans l'égarement de sa joie, il courut chez son ami pour lui annoncer la merveille. Ce n'était rien moins qu'un miracle que Minerve ou la Panagia (la Vierge) avait accordé à ses prières. Le jeune homme lui serra vivement la main.

Quelques jours après, comme ils fumaient paisiblement leurs chibouks par une belle soirée d'été, l'étranger, dans un moment d'expansion, avoua son crime au grand étonnement de son ami; mais il décrivit ses combats d'une façon si pathétique qu'une larme tomba des yeux de l'excellent homme et qu'il serra le jeune artiste dans ses bras.

On a donc aujourd'hui la consolation de voir ces monuments confiés à une main intelligente, respectés et mis à l'abri de toute dégradation. Mais qui peut lire dans l'avenir? Qui sait le sort réservé à cette jeune Grèce si pleine d'espoir? C'est le devoir des rois de l'Europe de veiller sur ces débris sacrés, et de mettre au ban de leur toute-puissance celui qui oserait porter sur eux une main sacrilége.

En dehors de la ville et de l'Acropole, les noms célèbres qui attirent le voyageur aux environs d'Athènes trompent souvent ses espérances. On n'y rencontre guère que quelques débris de colonnes, et ces courses ne servent qu'à compléter l'étude des monuments déjà vus par l'étude de la Nature.

Dieu a donné à chaque terre une beauté particulière, analogue à sa situation et à sa forme. Les forêts de l'Amérique ont leur poésie comme le désert, et les montagnes de marbre ne sont point faites comme celles de granit. Dans nos pays du Nord, où les montagnes sont revêtues d'une robe de brume et de nuages et d'une ceinture de forêts, elles ont un caractère heurté, pittoresque, terrible, grandiose. En Grèce, où le ciel est clair et profond, où les montagnes exposent au regard une nudité sans voile, Dieu a voulu arrondir

leurs formes avec plus de grâce, et laisser au soleil le soin d'animer et de varier leur beauté par des effets d'ombre et de lumière.

Au premier abord, cette beauté simple paraît bien misérable auprès des spectacles variés que présentent les plaines et les montagnes de l'Occident. Il faut que l'habitude efface lentement cette première impression. Un jour que je m'acheminais vers le mont Pentéli pour visiter les carrières de marbre; cette nature uniforme, sobre de végétation, qui m'attristait quelques jours avant, changea peu à peu de caractère à mes yeux. Après avoir traversé la zône de culture qui enceint la ville, nous étions arrivés sur un plateau inculte couvert d'arbres nains, de genévriers, de lentisques, de myrtes et de lauriers-roses; l'air frais du matin passait chargé du parfum des plantes; les abeilles commençaient à bourdonner sourdement. Devant nous le Pentéli, traçant dans le ciel des lignes gracieuses, revêtait, sous les premiers rayons du soleil, une couleur fauve. Quelques pins-parasols, admirablement groupés, étaient répandus sur les cimes inférieures, et le long de la montagne serpentait un chemin d'une blancheur éclatante tracé par les débris du marbre. Je trouvai cela très-beau, et pour la première fois je saluai avec

amour cette nature sévère et puissante où l'homme trouve, outre la beauté des horizons, les parfums et la chaleur, ces deux conditions essentielles du bien-être physique et de l'épanouissement de l'intelligence.

Nous gravîmes la montagne en suivant un chemin escarpé. Les éclats du marbre cédaient sous les pieds de nos chevaux et rendaient leur marche lente et difficile. Nous arrivâmes bientôt à l'une des carrières. Au-dessous d'elle s'ouvre une caverne profonde dont la voûte est suspendue à vingt pieds du sol. Le plafond est garni de stalactites, et les gouttes d'eau qui filtrent à travers les rochers sont suspendues comme des perles brillantes au bout de ces tubes creux. Auprès de l'entrée, sur une surface polie et tapissée de lierres épais, s'ouvre la porte d'une petite chapelle qui a été taillée dans les flancs de la montagne. Un autel délabré et quelques misérables peintures en sont l'unique ornement. Par quel hasard cette petite chapelle a-t-elle été placée à l'entrée de ce souterrain d'où sont sorties tant de divinités païennes? Isolée sur cette haute montagne, dans une solitude rarement troublée, elle invite à la prière; elle fait songer à ces mystérieux solitaires de la Thébaïde, qui vivaient dans le désert, parlant à Dieu face à face, et apprivoisant les bêtes fauves.

La carrière surmonte cette grotte. Elle s'exploite à ciel ouvert. Le rocher a été coupé perpendiculairement. Assis sur des blocs de marbre qui gisent au milieu des plantes et des arbustes, nous contemplions avec une sorte de respect cette carrière de chefs-d'œuvre. C'est là que reposaient les marbres qu'ont animés Praxitèle et Phidias ! D'autres marbres encore sont là appelant la main du statuaire, mais qui osera y toucher? qui osera violer la virginité de ces blocs où dorment des dieux inconnus? Hélas ! les Grecs modernes, avec quelques grains de poudre, ont fait voler en éclats ces pierres dont leurs aïeux faisaient d'inestimables joyaux. La *mine* a arraché du sein gémissant de la montagne les matériaux nécessaires pour bâtir l'informe palais du roi Othon.

Le marbre pentélique est d'une blancheur mate semée de quartz qui ont l'éclat de l'argent. Il est d'une qualité supérieure et d'une extrême dureté.

Nous continuâmes notre ascension par des chemins bons tout au plus pour le pied leste des daims et des chevreuils. Nous arrivâmes ainsi jusqu'au faîte de la montagne. De là nos yeux embrassaient un horizon magnifique. Au delà du canal de Négrepont nous apercevions la fertile Eubée et le mont Delphi. A nos pieds

s'étendait la plaine de Marathon, entourée de coteaux arrondis et se terminant à la mer par un golfe qui forme un hémicyle parfait. Nous passâmes une heure à fixer dans notre esprit les lignes de ce paysage illustré par de si grands souvenirs.

En descendant de la montagne nous visitâmes un monastère placé dans un site charmant. En sortant des bruyères et des pins, nous arrivâmes, comme par enchantement, dans une vallée peuplée de trembles énormes, de noyers, de figuiers, d'oliviers, de grands myrtes et d'arbres de Judée. La terre était couverte de jacinthes sauvages et d'anémones de toutes couleurs. Un ruisseau qui la traverse a fait ce miracle, et, en présence de cette oasis, on ne s'étonne plus que les anciens Grecs aient déifié les ruisseaux et les fleuves.

Nous reprîmes la route de la plaine, et nous revînmes à la ville en traversant le joli village d'Ambélo-Kipos, qui occupe l'emplacement de l'ancienne Alopèki, patrie de Socrate.

Avant de quitter Athènes nous voulûmes aussi visiter l'ancienne Éleusis. Levsina, qui est le nom moderne de la cité des mystères, est située à trois ou quatre lieues d'Athènes. On traverse pour s'y rendre la plaine d'oliviers du Pyrée et le Céphise; puis on s'engage dans

les montagnes à l'endroit où l'Egaléos et le Parnès se joignent en s'abaissant, et qu'on appelait dans le langage sacré le *mystique*.

On arrive bientôt à une église byzantine, reste du monastère de Daphni, qui avait été bâti lui-même sur les ruines d'un temple d'Apollon. Elle offre un intérêt particulier, parce qu'elle a servi de nécropole aux ducs d'Athènes. On y voit encore plusieurs de leurs tombeaux. Les peintures en mosaïque que renferme l'église ont subi de nombreuses dégradations. Les Turcs ont criblé de balles la figure du Christ et des saints.

Au delà de la montagne on retrouve la mer, et l'œil se repose sur le golfe de Salamine. On le côtoie pendant une heure avant d'arriver à Levsina.

De cette ville si fameuse, où la Grèce est venue en pèlerinage, de ce temple extraordinaire, où se sont accomplis les mystères les plus redoutables du paganisme, il ne reste plus que de misérables masures et quelques fragments de colonnes à demi enfouis dans la terre. Des enfants presque nus errent parmi ces maisons dégradées ou s'asseoient sur les blocs de marbre dans des attitudes pittoresques. Voilà tout.

Et pourtant telle est la puissance des souvenirs qu'on ne peut approcher de ce lieu sans émotion. On ren-

contre sur sa route quelques vestiges de la Voie Sacrée; on peut reconnaître en certains endroits l'ornière que les chars ont creusée dans le rocher. On a devant les yeux un golfe auquel s'attachent les deux noms de Salamine et d'Éleusis. Cela suffit. On rentre chez soi le cœur satisfait. Tel est l'héritage que de nobles aïeux transmettent à leurs petits-fils. Le golfe est vide, la plaine est inculte, les temples ont croulé; mais ce qui manque à la grandeur et à l'animation de ces lieux, l'imagination le complète.

Voilà pourquoi tant de voyageurs ont passé les mers pour aller s'asseoir sur le bord de quelque ruisseau tari, pour rêver sur les bords desséchés du Cédron, de l'Jlissus ou du Simoïs. Les Turcs, dans leur gros bon sens, les ont pris pour des fous.

Le jour de notre visite à Éleusis je rencontrai un jeune Grec qui avait été à Paris un de mes camarades d'études; car aujourd'hui les Athéniens viennent aux écoles de Paris, comme autrefois les Romains à celles d'Athènes. Il y avait quatre ans qu'il m'avait quitté pour revenir dans son pays, plein de confiance et d'espoir. Il croyait qu'il suffirait de quelques années de calme et d'un peu de liberté pour rendre à sa Grèce chérie son ancienne splendeur. Je le retrouvais triste, rêveur,

désespéré. Il me serra la main, et, se retournant du côté de l'occident, il me montra l'horizon derrière lequel est cachée la France, en poussant un profond soupir.

« J'avais fait des rêves de fou ! me dit-il ; chaque jour « m'a apporté une déception. J'ai presque renoncé à « l'espérance. Notre pays se perd. Il n'y a ici ni roi, ni « peuple, ni gouvernement. Le roi est un étranger sans « amour pour le pays. Le peuple est une tourbe de « paresseux écervelés et bavards. Le gouvernement « n'est pas national. Les questions de ministère se ré- « duisent à savoir si ce sera l'élément français, russe « ou anglais qui dominera. Et c'est pour arriver à de « pareils résultats que mon père et mes deux frères se « sont fait tuer pendant la guerre de l'Indépendance ! »

Et le noble jeune homme levait au ciel ses yeux remplis de larmes.

« Adieu, me dit-il, je ne puis songer à cela sans « succomber à d'indignes faiblesses. Je n'ai pas le droit « de désespérer de l'avenir de mon pays. »

Il me quitta brusquement pour continuer sa promenade solitaire sur la greve.

Il s'en allait en pleurant le long de la mer retentissante.

II.

SMYRNE.

SMYRNE.

Nous quittâmes Athènes par une belle soirée. Pendant que nous étions debout sur le pont, considérant, aux clartés de la lune, les montagnes de la Grèce, qui se perdaient dans le lointain, un proscrit nous faisait le récit des guerres de l'Indépendance. Il avait assisté à l'héroïque défense du Parthénon, et il avait été un des compagnons de lord Byron pendant son séjour en Grèce. Il nous disait, dans cette belle langue italienne, les amours du chantre de don Juan dans la patrie d'Alcibiade.

Pendant deux jours de navigation nous revîmes Syra et nous côtoyâmes les îles pierreuses de l'Archipel.

Nous passâmes devant l'île de Chio, couverte d'orangers et de citronniers. Ce pays enchanté donne l'idée du calme et du bonheur, et cependant il y a quelques années à peine que cette terre a été ensanglantée par une guerre d'extermination. Les femmes chrétiennes ont été emmenées en esclavage, en présence de l'Europe chrétienne qui regarde et qui laisse faire.

Depuis que nous avions quitté les eaux de la Grèce, la nature avait changé d'aspect. Au lieu de montagnes incultes et dépouillées, un pays vert et boisé se déroulait devant nous. Nous aperçûmes bientôt le château blanc qui défend l'entrée du golfe de Smyrne. Ce golfe est une espèce de lac, fermé par une langue de terre que les alluvions de l'Hermus augmentent tous les jours. Il ne communique avec la mer que par un étroit passage. Dès qu'on en a franchi l'entrée, on jouit d'un grand spectacle. Deux montagnes à droite et à gauche enceignent le golfe, et une colline qui en occupe un des angles forme le fond du tableau. Les maisons s'avancent jusque dans la mer, s'écartent à gauche dans la plaine, puis reviennent, en remontant le cours du Mélès, s'appuyer à cette colline qu'elles envahissent jusqu'à la moitié de sa hauteur. La partie supérieure est un terrain vague surmonté d'un fort ruiné. C'est le

mont Pagus. Cette partie de la ville étagée en amphithéâtre, et flanquée de bois de cyprès; la magnifique végétation qui couvre le pied des montagnes; l'animation du port, les pavillons de diverses couleurs flottant sur les maisons des consuls, la pureté du ciel, donnent à cette rade un aspect gai et pittoresque.

Quoique Smyrne ait toutes les apparences extérieures d'une ville turque, c'est-à-dire, des minarets qui la dominent, de grands cimetières plantés de cyprès, des rues étroites et malpropres, en réalité, elle n'appartient à la Turquie, ni par les mœurs, ni par les habitants; c'est une ville cosmopolite, une place de marché. — Un officier de marine me disait un jour en parlant de ses voyages : « J'ai visité les grands ports des cinq parties du monde, et je ne connais pas un seul peuple. » En effet, les habitants des ports subissent à leur insu l'influence de tous les étrangers qui y séjournent; ils se font une vie à part qui est un résumé des habitudes de tous les peuples avec qui ils sont en relation. La langue se corrompt, et les mœurs nationales s'altèrent au contact de tant de nations diverses. Un port est une auberge sur la grande route des mers, et toutes les auberges se ressemblent plus ou moins. Il en est ainsi de Smyrne. Ce grand comptoir de l'Orient est envahi

par toutes les nations qui ont une issue sur la méditerranée; les vaisseaux de la France et de l'Italie, de l'Angleterre et de l'Autriche, de la Grèce, de l'Espagne et de la Russie se donnent rendez-vous devant le quai de la Marine; les comptoirs de tous les pays se rencontrent dans la rue Franque, les chameaux chargés des richesses de la Perse se croisent sur le pont des Caravanes, avec les voyageurs européens; à côté d'un hôtel franc, il y a un khan; à côté de la mosquée, une église; auprès du temple, une synagogue; la fumée du cigare européen se mêle aux parfums qui brûlent sur le narghilé; c'est un grand caravansérail où toutes les nations se mêlent et se confondent, où toutes les langues se parlent, où tous les costumes se coudoient.

Seule, la population turque, se trouvant mal à l'aise au milieu de ce mouvement qui contrarie ses habitudes de calme et sa religion jalouse, se tient à l'écart, et, reculant devant l'invasion étrangère, reflue à l'extrémité de la ville opposée au port, et se retire sur le mont Pagus, comme dans une citadelle.

Outre la multiplicité des intérêts et des peuples étrangers qui se croisent à Smyrne, il y a aussi, parmi les nations attachées au sol, une grande diversité de races, d'habitudes et de religion. En dehors de cette ville tur-

que close et silencieuse, il y a les Arméniens, les Grecs et les Juifs, qui s'agitent sur le port, guettant les occasions de fortune, et ce sont eux qui attendent, conduisent et volent la masse flottante des voyageurs.

Smyrne est pour les artistes une ville de repos et de plaisirs; elle n'a pas de monuments, et ce qu'on a de mieux à y faire, c'est de se laisser aller à la douce vie que le climat conseille, et d'y jouir paisiblement de la beauté du ciel et de la beauté des femmes. On peut y passer son temps dans le plus agréable *far niente*. La rue des Roses, dont le nom est si célèbre et si gracieux, n'a peut-être pas d'analogue dans le monde entier. Les boulevards de Paris, les jardins d'Hyde-Park, la chiaja de Naples ont leur genre de beauté particulier; la rue des Roses a aussi sa physionomie propre. Il n'est sans doute pas de musée qui puisse se vanter de posséder une galerie plus richement ornée que cette rue Orientale, où les plus belles femmes de l'Asie resplendissent sur leurs balcons dans leurs plus brillants atours. Smyrne l'amoureuse ne dément pas les promesses de son nom. Depuis la célèbre Phryné, les molles Ioniennes n'ont pas dégénéré de la beauté de leurs aïeules. Les Smyrniotes savent poser sur leur oreille le petit *tarpouch* brodé d'or avec une crânerie et une élégance aussi ini-

mitable que la désinvolture du schâll parisien. Leurs cheveux abondants et fins s'en échappent en longues tresses, qui caressent leurs épaules veloutées; des grappes de fleurs de marronniers, des œillets, des roses sont disposés sur leur tête de la façon la plus coquette; et leur petite veste brodée, qu'elles garnissent de fourrures en hiver, ne le cède pas en grâce originale à la mantille espagnole et maltaise.

Les maisons sont très-basses, les balcons sont des espèces de galeries vitrées qui s'avancent sur la rue; ils ne sont pas très-élevés, en sorte que lorsqu'on passe à cheval dans le quartier grec ou arménien, on s'en va tout émerveillé, découvrant à chaque pas un nouveau nid peuplé de gracieuses figures.

Les yeux des Smyrniotes sont bleuis tout autour avec une préparation particulière, ce qui les fait paraître plus grands et plus brillants; leurs sourcils sont peints; elles regardent les étrangers d'une façon si hardie, que plus d'un nouvel arrivé, trompé par ce regard provoquant, a été durement accueilli sur l'escalier de ces palais de fées.

On a l'habitude à Smyrne de se promener sur des ânes. L'orgueil du voyageur européen se révolte d'abord de l'humilité de ces montures; mais on finit par en

prendre son parti, et l'on passe dans la rue des Roses avec autant d'aplomb que les *gentlemen-riders* dans les rues de Londres, sur les plus nobles chevaux de l'Angleterre.

Lorsque la chaleur de midi invite au repos, on peut se réfugier dans des cafés aériens suspendus sur la mer. Ce sont des kiosks grossièrement faits, supportés par des pieux plantés dans l'eau. Là on jouit à la fois de la fraîcheur du vent de mer, et de la vue du golfe traversé en tous sens par des voiles blanches. On voit les vagues bouillonner sous ses pieds à travers les planches mal jointes, et leur bruit monotone porte à la rêverie. Des Grecs intelligents et alertes préparent des narghilés, et l'on y consomme une grande quantité de tasses de café.

Mais le plus charmant, le plus poétique des cafés de Smyrne est situé sur le Mélès, auprès du pont des Caravanes. Il est suspendu parmi des branches d'arbres en face des magnifiques bois de cyprès du champ des morts. J'y suis venu bien souvent, fuyant les ardeurs du jour, contempler cet humble ruisseau qui a donné un surnom à Homère, et voir passer les longues files de chameaux, sur ce pont des Caravanes, dont le nom seul autrefois éveillait dans mon esprit de folles idées

de voyage. Il est modeste et fait d'une seule arche, mais il a un beau nom, et sert à traverser le Mélès. C'est un joli petit ruisseau, qui côtoie les cimetières turcs, et qui perd ses gracieux méandres parmi les mûriers, les cyprès et les térébinthes.

La touchante légende de la naissance d'Homère déposé parmi ses roseaux lui a fait un nom plus célèbre que celui des plus grands fleuves. Smyrne a retenu ce glorieux souvenir et on y trouve encore plusieurs familles qui portent le nom d'Homère. Une singulière destinée a réuni sur le même sol des descendants des rois de Jérusalem ; et il y a à Smyrne des marquis de Lusignan, qui ne songent guère à la gloire de leurs ancêtres.

Auprès des cafés en plein air, la civilisation a établi des casinos, ou cercles dans lesquels se réunit la société franque, et où l'on reçoit les journaux et les revues d'Europe. On y donne quelquefois des bals magnifiques, et si l'on ouvre les fenêtres, les femmes peuvent entendre se mêler au chant des instruments le murmure de cette mer ionienne, sur laquelle naquit autrefois la blonde déesse, Vénus à la riche ceinture.

La vie matérielle est facile dans cet heureux pays. La baie y fournit des poissons excellents, et la terre y

produit des fruits savoureux; les melons de Cassaba, les figues et les raisins de Smyrne ont une réputation européenne; le gibier s'y vend à vil prix; le café d'Arabie, les vins de l'Archipel et de Chypre abondent dans le port, et la rue Franque a aussi son restaurateur fameux.

La rue Franque traverse la ville en suivant une ligne parallèle au port. Elle s'y rattache par de nombreux passages qui se ressemblent tous et parmi lesquels il est difficile de se reconnaître. Elle conduit directement aux bazars, qui sont vastes et bien fournis; on y remarque surtout de riches tapis que produit l'industrie locale ou que les caravanes apportent de la Perse.

Mais la flânerie du voyageur ne se borne pas à l'enceinte de la ville. Les pays qui l'avoisinent sont préférables à la ville elle-même, que l'incurie de l'administration turque laisse dans un état d'abandon complet.

Ces promenades se font de toutes manières : à pied, à cheval, à âne, en bateau. Elles font assister le voyageur à des spectacles qui le charment par leur nouveauté, et par la variété des scènes qu'ils déroulent sous ses yeux.

Tantôt entre des buissons de myrtes et de grenadiers, dans des sentiers bordés de tamaris et de figuiers, passent des Arméniennes au long manteau, des Grecques

et des Juives, auprès de femmes élégantes vêtues à l'européenne; tantôt, sur une route blanche et sablonneuse défilent les grandes caravanes de chameaux, conduites par un âne sur lequel est monté un Turc sérieux et bouffi. Quelquefois le Turc s'endort, l'âne s'arrête, les chameaux l'imitent, et profitant de ce moment de répit allongent successivement leurs longs cous pour aller chercher quelques brins de verdure sur le bord poudreux du chemin.

Ici c'est un khan où des Turcs accroupis fument leur chibouk, en prenant le café; les chevaux attachés à des arbres, le dos couvert d'une large selle rouge, attendent impatiemment leur maître; là, dans un champ brûlé par le soleil, paissent des troupeaux de moutons ornés d'une large queue, qui pend derrière eux comme un tablier, et gardés par un pâtre qui s'appuie sur son bâton dans une pose antique. Les térébinthes, les oliviers, les platanes, les sycomores, les noyers, se groupent harmonieusement dans la plaine, et la cigogne qui marche dans le chemin fait gravement place au promeneur et le laisse passer sans effroi.

Ainsi cheminant, on arrive à quelque blanc village. Bournabat, qui est le but le plus ordinaire de ces courses, est composé des maisons de campagne des riches Francs.

C'est une petite ville d'Europe, formée d'une série de petits clos galamment arrangés. Dans les soirées du printemps et de l'été, elle se peuple d'une foule de gens qui viennent chercher un délassement de quelques heures au mouvement et à la fatigue des affaires. Les maisons sont élégantes et confortables; les jardins sont égayés par de belles fleurs, et un ruisseau qui traverse le village alimente les bassins.

Les villages de Boudja, de Kadgilar, de Koukoudjia, sont aussi disséminés aux environs de Smyrne. Mais nul ne vaut, à mon sens, le petit village de Bounarbachi. Il est assis au pied d'une colline; les maisons qui le composent sont éparses au milieu des arbres, et il est coupé par un bois de platanes immenses. Tout un monde vit dans ces palais de feuillages; nous les avons vus peuplés de nids de cigognes, et c'était un spectacle charmant de voir ces grands oiseaux se promener avec sécurité sur les branches massives. Au milieu de ces platanes naissent quelques sources qui se divisent en petits ruisseaux au milieu des grandes herbes.

En somme, cette ville de Smyrne a été richement dotée par le ciel; mais, comme la nature garde presque toujours une compensation à ceux qu'elle comble de ses trésors, elle lui a donné deux hôtes incommodes

qui la visitent souvent : la peste et les moustiques.

La ville moderne a gardé peu de traces de son ancienne grandeur. Çà et là apparaissent quelques fragments de ruines, comme pour témoigner de la marche du temps. Cette ville flottante, sans nationalité stable, a subi toutes les vicissitudes des guerres du Bas-Empire. Elle a fini par s'écrouler au milieu de ces tiraillements, et une triste ville de bois s'est élevée sur les ruines de la cité de marbre. Les matériaux que la terre n'avait pas recouverts ont été employés à construire des khans, des mosquées et des bazars. Le reste est allé enrichir des musées étrangers. La terre seule a gardé fidèlement son dépôt, et on ne peut fouiller ce riche sol sans découvrir quelques fragments de marbre. Pendant notre séjour, on a trouvé une magnifique statue, en creusant les fondations d'une fabrique, dans un lieu qui porte le nom de bains de Diane, et qui est situé auprès de la ville. Il est arrosé par des eaux abondantes, et un platane énorme y prête son ombre au promeneur fatigué. La fabrique va couvrir l'emplacement du temple de la déesse. Ainsi s'en vont les vieilles divinités de la Grèce !

Mais la terre, cette mère féconde, s'inquiète peu des guerres et des révolutions, et pendant que les

hommes se tuent, que les statues se brisent, et que les temples s'écroulent, elle continue sourdement son travail, et prodigue à ce pays dépossédé des richesses de l'art, toutes les splendeurs de la nature.

III.

CONSTANTINOPLE.

6

CONSTANTINOPLE.

La traversée de Smyrne à Constantinople se fait en trente-six heures. Chacune des découpures de la côte porte quelque nom fameux; chaque île, chaque montagne, rappelle quelque fait de cette fabuleuse histoire qui a étonné et charmé notre jeunesse. Les villages suspendus sur les côtes escarpées, les villes assises au fond des anses du rivage, les caps couronnés de forêts, les plaines fertiles, les steppes incultes, les montagnes arides ou boisées, les îles qu'on côtoie ou qu'on voit se perdre dans les vapeurs d'un horizon à couleurs changeantes; tous ces tableaux qui se succèdent rapidement tiennent l'imagination en éveil, et trompent

l'impatience du voyageur qui rêve déjà les magnificences de Stamboul.

A cette beauté première et variée, à cette diversité de formes, s'ajoute encore la beauté infime et mobile que jette sur le paysage l'éclat d'un riche soleil. La nuit a aussi sa poésie particulière, ses impressions et ses tableaux. Les clartés de la lune colorent d'une teinte d'or le sillage du bâtiment; le mouvement de la mer fait vaciller cette lumière, et chaque petite vague porte à sa cime une étincelle de feu.

Dans ce voyage rapide, on rase Mytilène riche en oliviers qui, lorsqu'elle s'appelait Lesbos, fut la patrie de Sapho. On passe entre l'île de Ténédos et la plaine de Troie. C'est à cette distance qu'il faut contempler les lieux chantés par Homère et les tombeaux des héros de l'Iliade. La ville de Priam n'a pas même laissé des ruines, et on l'appelle aujourd'hui du nom barbare de Bounarbachi. Bientôt on franchit le détroit des Dardanelles; alors on navigue, comme sur un fleuve, entre l'Europe et l'Asie, jusqu'à ce qu'on voie briller dans le lointain les minarets de Constantinople.

L'avant de notre bâtiment était chargé de jeunes gens que des capitaines recruteurs venaient d'enlever à leurs familles. La plupart d'entre eux cachaient à peine

leur nudité sous de misérables haillons. Ces malheureux entassés les uns sur les autres couvraient le pont tout entier. Ils avaient seulement conservé au milieu d'eux un espace de cinq ou six pieds carrés où chacun venait à son tour exécuter une danse originale, aux sons d'une petite mandoline longue d'un pied et armée d'une seule corde. Pendant les douze heures du jour, la place n'était jamais vide. Ce spectacle digne de pitié était un avant-propos de ce que nous allions voir, une image diminuée de cette Turquie, qui présente sans cesse à côté des tableaux enchanteurs d'une nature privilégiée, les scènes attristantes de la servitude et de la misère humaine.

Le bâtiment, emporté par les courants de la mer de Marmara, passe devant Saint-Stephano, longe les murailles de la ville et vient doubler la pointe du Sérail. Dès qu'on l'a dépassée, on se trouve en face du merveilleux panorama de Constantinople.

Le port est formé par l'embouchure du Barbyzès petit fleuve connu, ainsi que la vallée qu'il arrose, sous le nom gracieux d'eaux douces d'Europe. Il vient se joindre au Bosphore, entre deux coteaux resserrés, dont l'un porte la ville franque de Péra et de Galata, et l'autre la ville turque de Stamboul. La

mer rencontrant cette ouverture, a reflué violemment entre ces deux collines, et a fait, de l'espace qui les sépare, un golfe qu'on appelle la Corne-d'Or. Scutari, qui est située sur la côte d'Asie, vis-à-vis cette embouchure, en est séparée par toute la largeur du Bosphore; mais quand on est entré dans le port, elle semble, par un singulier effet d'optique, se rapprocher de l'Europe, et clore pour ainsi dire, l'ouverture de la Corne-d'Or.

De toutes ces collines tombent jusque dans la mer des cascades de maisons en bois peintes de toutes couleurs. Des arbres aux nuances variées, verts, noirs, blancs, roses, les sycomores, les cyprès, les bouleaux, les arbres de Judée, se mêlent aux maisons en les encadrant, comme si une main de fée avait semé une forêt dans les rues. De cet amas confus surgissent les dômes brillants des mosquées, avec leurs minarets jaunes semblables à des peupliers allongés. Les îles de maisons sont coupées à de longues distances par la façade de quelques palais, ou par les bois sévères et mystérieux d'un cimetière. Enfin, au milieu de ces versants richement décorés s'agitent, comme dans un bassin intérieur, les innombrables caïks du port, qui se poursuivent, se croisent et s'évitent avec une miraculeuse agilité. De temps en

temps un brick marchand ou un gros navire de guerre, avec ses voiles enflées, entre dans les eaux du port, et va se perdre dans la forêt mouvante de mâts, de cordages et de pavillons qui ferme l'horizon du côté des eaux douces d'Europe. Des milliers de pigeons bleus ou de colombes blanches volent autour du dôme des mosquées, ou viennent s'aligner sur les murs crénelés du sérail, pendant que sur la mer des goëlands familiers arrondissant les ailes, comme de petits cygnes, nagent au milieu des caïks rapides.

Chacune des trois villes, qui forment cet ensemble surprenant, a sa physionomie particulière :

Stamboul a toutes les splendeurs des jardins d'Eski-Seraï, qui s'avancent en pointe sur l'ouverture du golfe. Ce promontoire est formé par le dos arrondi d'une colline qui s'abaisse graduellement jusqu'au port. Le coteau est dominé par le sérail du grand-seigneur, et son extrémité qui touche à la mer est bordée par les mystérieux kiosks du harem. Tout l'espace intérieur, qui est immense, est peuplé de grands arbres. Les maisons de la ville turque, peintes des couleurs éclatantes réservées aux Musulmans, contrastent avec la teinte grise ou brune des maisons de Péra. La masse imposante de Sainte-Sophie, de la Soleymanié, des mosquées du

sultan Ahmed et de Bayazid couronnent cet ensemble superbe.

La colline de Péra s'avance moins vers l'Asie que la pointe du Sérail. Elle se replie sur elle-même et forme un cap arrondi dont l'extrémité est occupée par une caserne d'artillerie, hérissée de canons de cuivre et de bronze — d'où lui vient son nom de Top-Khana. Elle compte peu de mosquées, mais elle est dominée par la tour génoise de Galata et par les palais des Ambassades qui semblent placés là en observation devant Stamboul.

Enfin, Scutari, la ville asiatique, qui domine le point d'intersection du Bosphore et de la Corne-d'Or, déploie ses forêts colossales de cyprès, ses casernes blanches pareilles à des palais, son hôpital immense, ses mosquées, sa végétation plus belle encore que celle de la côte d'Europe, et montre derrière elle les hautes cimes du Boulgourlou, où blanchissent quelques villages.

La première fois qu'on jette les yeux sur ce port, sur cette mer, sur ces amphithéâtres superbes, ces villes, ces palais et ces mosquées, on se sent pris de vertige. L'esprit, frappé par le spectacle de tant de choses diverses et mêlées, par la confusion des plans, par la nouveauté du paysage, éprouve un instant d'éblouissement et d'hésitation. La première impression est d'étonnement.

On a souvent établi des parallèles entre le golfe de Naples et celui de Constantinople. Ce sont évidemment deux magnifiques choses, mais qui nous semblent appartenir à des ordres de beauté différents. Ce qui fait surtout la beauté de Naples, c'est l'ordonnance simple et gracieuse du paysage, la pureté des lignes, la grandeur sévère des horizons, les contours arrondis du golfe et de ses rives; ce qui distingue Constantinople, au contraire, c'est la variété infinie des plans et des tableaux, l'étrangeté de la disposition et de la décoration, la confusion harmonieuse des lignes. La vue de la baie de Naples repose l'esprit et les yeux; l'aspect de la Corne-d'Or éblouit par la multiplicité des détails. Enfin Naples nous semble avoir le caractère simple et élevé d'une grande scène de la nature; Constantinople nous apparaît comme une décoration féerique pour laquelle l'imagination aurait épuisé toutes ses fantaisies et ses caprices.

Nous ne disons ceci que sous le point de vue de l'art: mais si on considère la force de la position militaire de Constantinople; si l'on songe à son importance commerciale et à la sécurité de son port; si l'on observe qu'elle occupe une position sans égale, au point de jonction de deux mers dont elle est l'entrepôt, on recon-

naît que c'est là une de ces villes nécessaires qui survivent fatalement à toutes les révolutions, et on conçoit que plus de vingt armées soient venues se heurter sous ses murs pour s'arracher cette reine des mers que les Turcs ont surnommée *Oummédounia*, la mère du monde.

Du reste, elle semble avoir porté malheur à tous les peuples qui ont joui de sa beauté fatale. Elle a vu mourir les Grecs dégénérés du Bas-Empire et passer les dernières lueurs de la gloire de Venise et de Gênes. Aujourd'hui elle voit s'écrouler et s'éteindre dans la décrépitude ce peuple qui, il y a quelques siècles, faisait trembler l'Europe et qui couvrait de ses armées les trois parties du monde.

De tous les monuments qu'ont occupé le sol de cette grande ville, il ne reste plus que quelques églises converties en mosquées, un obélisque égyptien, un aqueduc coupé, une pyramide à moitié démolie, une colonne brûlée. Les remparts sont encore debout, tels que les ont laissés les siéges et les tremblements de terre; ils ne renferment plus la ville savante et monumentale de Constantin, mais un village de quatre cent mille âmes, habité par une peuplade ignorante et barbare.

Ce n'est donc pas la Byzance impériale que l'on vient chercher sur les rives du Bosphore, mais la ville moderne de Stamboul avec sa population cosmopolite, son mouvement et son commerce. Quand on a rassasié ses yeux du premier aspect du paysage, c'est au bazar qu'il faut aller. C'est là qu'on doit étudier un peuple qui n'a pas de monuments.

Mais ce n'est pas cela qu'on voit d'abord; il faut aller s'établir de l'autre côté du port dans la ville franque de Péra, c'est-à-dire qu'au lieu de vivre au milieu d'un peuple original, on est condamné à avoir sans cesse sous les yeux le spectacle affligeant d'une ville bâtarde qui a ajouté aux inconvénients d'une ville turque toutes les misères de la civilisation.

Chaque jour on descend à travers les rues étroites et escarpées de Galata aux échelles de Top-Khana et de Kara-Kœi, pour aller à Balik-Bazar de l'autre côté de la Corne-d'Or. Auprès d'une estrade en bois qui s'avance sur les eaux souillées du port, se pressent les kaïks effilés et gracieux. D'une échelle à l'autre, c'est un mouvement énorme, comme celui d'une grande capitale, mais un mouvement silencieux. Les barques glissent doucement sur l'eau, guidées par leurs rameurs élégants vêtus de chemises de soie. Quand on approche de la rive, un

seul coup de rame fait virer le caïk qui présente la poupe à la terre ; on a le pied dans la ville turque.

Balik-Bazar est le marché aux poissons. Le voisinage du port en a fait la partie la plus animée, mais la plus humide et la plus malpropre de la ville. Le premier carrefour qu'on rencontre est le point de jonction de quatre rues étroites et sombres. C'est là que se font les exécutions. Le condamné arrive conduit par le bourreau entre quatre soldats ; il se met à genoux au milieu de la rue ; le bourreau tire son sabre et lui coupe la tête. On a vu quelques-uns de ces malheureux s'enfuir tout ensanglantés et être achevés à vingt pas de là. Après l'exécution on laisse le cadavre dans le ruisseau, avec la tête sur la poitrine ; les magasins du carrefour se ferment, et le peuple peut contempler l'horrible spectacle de ce cadavre mutilé.

Là commence la série des bazars. C'est d'abord le bazar égyptien avec ses drogues, ses plantes aromatiques et ses pâtes sèches ; puis le bazar des pipes et des tuyaux, où brillent dans de petites cages de verre les bouts d'ambre de toutes formes ; plus loin, ce sont les parfums, les bourses et les colliers en pastilles du sérail, les chapelets en bois d'aloès, les flacons d'eau de rose et de santal. Ici sont étalées dans des boutiques étince-

lantes les babouches mignonnes en velours rouge ou bleu, brodées d'or et surmontées d'une houppe de soie blanche; là, les bottines et les babouches jaunes et les miroirs enfermés dans des boîtes de velours rehaussé de perles, et les petits coffrets incrustés de nacre. Ailleurs, ce sont les mouchoirs brodés, les étoffes brillantes de Broussa, de Damas et d'Alep; dans une galerie étroite, sont assis derrière leur comptoir les riches orfévres, qui exposent aux yeux des acheteurs de petites boîtes de verre remplies de pierres précieuses; enfin viennent les écrivains et les libraires. Au milieu de tout cela s'élève le plus grand et le plus animé de tous les bazars, le marché aux armes, le bésestain. C'est là que se font les ventes aux enchères; sur les murs sont disposés pittoresquement les sabres de Damas et du Korassan, le khandjar et le yatagan, la lance du Kurde ou du Bédouin, le lourd tromblon de cuivre, et les pistolets éclatants de pierreries, le fusil arabe à la crosse incrustée de nacre, et le fusil garni d'argent des Albanais. — Le tout entremêlé de marchandises, d'étoffes et d'habits de toute sorte.

Ce bazar est un magnifique édifice surmonté d'un dôme. Dans l'intérieur, les échoppes disposées symétriquement forment de petites rues où circulent les

acheteurs. Là, le Persan spirituel et artiste, avec son long bonnet de fourrure d'Astrakhan, le libre Circassien, avec sa boîte de cartouches sur la poitrine, les Grecs *rayas* misérables et mal vêtus; le Bulgare avec sa calotte aplatie entourée d'une couronne de fourrures; le juif vêtu du sombre *bénich* aux larges manches et coiffé d'un bonnet noir serré par un mouchoir bleu; l'Arménien portant sur sa tête l'énorme *calpak* semblable à un potiron, les Russes d'Odessa, les Serbes du Danube, les Arabes à la figure bronzée, passent et repassent devant le Turc grave et hautain qui est accroupi sur une estrade devant son échoppe, et qui fume silencieusement son chibouk.

Dans la foule circulent ceux qui vendent aux enchères et qui parcourent les groupes en disant à haute voix le prix de l'objet à vendre.

Le marchand turc a des mœurs particulières; le repos est sa passion dominante. Il vit dans la crainte incessante de voir apparaître devant lui la figure de quelque acheteur. — Que de fois je me suis occupé à considérer quelques-uns de ces graves fumeurs, nonchalamment couchés, et aspirant avec une lente volupté les parfums du narghilé. Leurs mains distraites égrainaient lentement un chapelet en bois d'aloès; leurs

yeux levés au ciel exprimaient le calme le plus parfait ; en ce moment, le monde entier avait disparu pour eux. Tout à coup un Franc inquiet et remuant qui depuis un instant considère l'étalage de la boutique, pose la main sur l'épaule de l'un d'entre eux. Le malheureux, ramené brusquement des hauteurs de sa rêverie au niveau de la réalité, fixe sur l'acheteur des yeux étonnés et suppliants. Mais le chaland est impitoyable.

— Combien vends-tu ce sabre? dit-il.

— Qui sait? répond le Turc encore à demi plongé dans son extase.

Cependant l'acheteur s'est emparé du marpitch du narghilé et s'est mis à fumer à son tour. Alors s'établit une sorte de dialogue muet. A chaque fois que celui-ci essaie de déprécier l'objet à vendre, le marchand réunit ses doigts en faisceau, et lève la main de bas en haut et de haut en bas. Ce geste équivaut aux plus grands éloges dans la pantomine orientale. Si le prix offert ne paraît pas suffisant, alors il se contente de renverser la tête en arrière en levant les yeux au ciel. Ainsi souvent un marché se continue silencieusement pendant une heure entière.

Enfin l'acheteur importun s'éloigne, et l'heureux marchand peut se replonger dans son ivresse indolente,

en attendant que le prophète lui envoie pour son malheur quelque nouveau chaland.

A côté de ces braves gens se démènent sans pudeur les Arméniens et les Juifs qui poursuivent le passant de leurs interpellations. L'étranger qui entame un marché voit infailliblement arriver un Juif obligeant et rusé qui se mêle à la conversation. Ces gens-là s'imposent comme interprètes, et lorsque le marchand turc demande cent piastres, le courtier officieux en demande deux cents dans sa traduction. Si l'on découvre la fraude et qu'on remercie le Juif de sa politesse par un rude coup de bâton, le misérable s'esquive sans mot dire, et personne ne prend sa défense.

Avant de quitter les bazars, on traverse le marché aux esclaves. C'est une grande cour carrée, entourée d'une galerie couverte sous laquelle sont disposés les siéges et les tapis pour la commodité des acheteurs. Dans l'intérieur de la galerie s'ouvrent une multitude de petites chambres avec des fenêtres à treillis. Ces réduits sont occupés par les femmes que les revendeurs ont acquises. Celles qui arrivent ou qui n'ont pas encore été vendues sont accroupies dans la poussière, à demi vêtues d'un lambeau de laine blanche, et étalent au soleil leur corps luisant. Le marchand arabe, les jambes

croisées et le chibouk à la main, montre au chaland une jeune négresse debout devant lui, calme et résignée. Dans les galeries, des Turcs aux yeux brillants discutent et regardent. Derrière les treillis des fenêtres, se dressent quelques ombres blanches.

C'est là le dernier bazar, le dernier degré de l'échelle commerciale dans cette grande ville où tout s'achète, où tout se vend. Et cependant, ce peuple brutal en apparence, qui vient là marchander une femme et une famille, a des instincts singuliers de douceur et de bonté! Tous les oiseaux qui habitent la ville, les tourterelles, les pigeons, les goëlands, les cigognes, sont sous la sauvegarde de la piété publique. J'ai vu au milieu des places, sur des branches de platanes qui pliaient jusqu'à quelques pieds du sol, de jolies colombes posées sur leur nid dans une entière sécurité. Lorsqu'une barque chargée de blé traverse la Corne-d'Or, du haut des mosquées, du haut des arbres s'abattent des volées de pigeons qui viennent librement prendre dans la cargaison la part des oiseaux du ciel.

Mais la bénignité des Turcs s'étend aussi à la race immonde des chiens errants. Ces animaux, hideux et farouches, couchés au soleil au milieu de la rue, étalent

leurs blessures dégoûtantes, et quand vient la nuit, ils règnent en maîtres à Constantinople.

Dans cette ville coupée par la mer, traversée par des vallons et des collines, percée de rues étroites et escarpées pour la plupart, les voitures seraient un moyen de transport incommode et dangereux. Aussi n'en rencontre-t-on presque jamais. Celles que l'on voit ressemblent à des carrosses du temps de Louis XIII. Elles sont faites d'une cage de bois ovale, fermée par des grillages, et présentent au fond une surface plane qu'on couvre de tapis et de coussins.

Les chevaux de selle remplacent avantageusement les voitures de place. On en trouve à tous les carrefours fréquentés, à toutes les échelles du port. Le maître les suit en courant à travers les rues. C'est dans cet équipage que l'on parcourt les divers quartiers de Stamboul. Les habitudes jalouses du harem obligent chaque famille à avoir une maison entière, en sorte que la ville occupe un espace immense.

Du reste, le même caractère se retrouve partout: rues bordées de maisons en bois peintes de couleurs éclatantes;—chiens jaunâtres couchés sur le pavé;—une grande variété de costumes; — quelques femmes voilées;— une ville animée mais silencieuse.

« Là, dit un illustre voyageur, vous arrivez sans cesse « d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient « sur la terre que pour acheter, vendre et mourir. » — M. de Chateaubriand a oublié qu'entre le bazar et le champ des morts, il y a la mosquée. La religion occupe une grande place dans la vie des Turcs. Ce n'est pas en vain que la voix du muezzlin retentissant du haut des minarets des trois cents mosquées de Stamboul invite les croyants à la prière. Elle domine les bruits du bazar et le tumulte du port.

Toutes les mosquées ont à peu près la même forme extérieure et le même aspect. Ce sont d'énormes masses de pierre couronnées de demi-dômes que commande une grande coupole.

Au dessus s'élèvent les minarets, tours étroites et aiguës qu'enveloppent, comme des anneaux, des balcons circulaires et sculptés d'où le muezzlin fait entendre son chant criard. Elles sont précédées d'une grande cour où coule une fontaine. A l'intérieur, elles sont ornées d'une manière uniforme. Le parvis est couvert de tapis et de nattes. A quelques pieds au-dessus sont suspendus des fils de fer disposés transversalement auxquels sont attachés des lampes en verres de couleur et des œufs d'autruche. Sur les murs sont inscrits en

lettres noires des versets du Koran. Deux chaires y sont placées symétriquement, et dans une niche qui regarde l'orient est déposé le livre sacré entre deux cierges énormes.

Autour des mosquées se groupent ordinairement les établissements de grande utilité publique : les hôpitaux, les colléges et les bibliothèques.

Sultan Achmet Djami, Aya Sofia et la Soleymanié sont les trois mosquées les plus belles de Constantinople. La première est située sur l'At-Meïdan, l'ancien hippodrome, où sont encore debout quelques restes dégradés de l'ancienne Byzance. Elle a six minarets, et son fondateur a été obligé d'en ajouter un septième à la Mecque, pour lui conserver sa supériorité.

Sainte-Sophie se distingue par les particularités de sa construction d'église grecque, par l'élégance et l'élévation de sa coupole, par la diversité de ses ornements intérieurs. Alors que l'Empire grec pesait sur le monde de toute sa puissance, le souverain arrachait à chacun des temples païens quelque colonne pour orner sa grande basilique. Ces débris qui avaient vu glorifier d'autres dieux furent attachés à Sainte-Sophie comme un témoignage des victoires du christianisme, comme autrefois on enchaînait les rois vaincus au char des

triomphateurs romains. Par un de ces revers de fortune communs dans l'histoire du monde, le christianisme vaincu a dû se retirer à son tour et laisser sa dépouille à ses ennemis. L'Évangile a cédé la place au Koran. Il faut compter qu'un jour il la reprendra et que la croix, remontée victorieusement sur le dôme de Sainte-Sophie, étendra de nouveau sur Constantinople, son influence civilisatrice.

La vue des pratiques religieuses est interdite aux giaours. Les seules auxquelles il leur soit permis d'assister sont les exercices des derviches ou moines musulmans. Le *Téké* des *mevlevi* ou derviches tourneurs est situé à Péra vis-à-vis l'entrée du petit champ des morts. Les fenêtres sont ouvertes sur le Bosphore. Les derviches sont vêtus de blanc et portent une jupe serrée à la taille, plus longue que la fustanelle albanaise. Ils sont coiffés d'un bonnet cylindrique en feutre gris qui a un pied de hauteur. Chacun d'eux, les mains croisées sur la poitrine, vient s'incliner devant le grand prêtre, puis, élargissant les bras en croix, commence une walse lente et solitaire; ainsi, jusqu'à ce que tous soient en mouvement. Leurs pieds nus tournent avec agilité sur le parquet, leurs longues jupes s'enflent comme des ballons, pendant que les sons du tambourin et de la

flûte turque marquent le rhythme et la mesure. Ils tournent sur eux-mêmes avec tant d'art qu'ils changent de place sans que le mouvement soit sensible. Ils walsent ainsi jusqu'à ce qu'ils perdent haleine et qu'ils tombent épuisés de fatigue.

Les fontaines de Stamboul rappellent la simplicité des mœurs primitives. Elles sont enfermées dans de petits monuments d'une grâce charmante ; à leur grillage sont attachées des coupes de cuivre dans lesquelles le passant altéré boit l'eau puisée à la fontaine. C'est une scène du désert au milieu d'une grande ville. Les fontaines de Sainte-Sophie, de Top Khana et de Galata sont des merveilles de l'architecture moresque. Leurs quatre façades de marbre sont ornées de ciselures légères, d'arabesques, d'enluminures de toutes sortes, où l'or se marie à des couleurs éclatantes.

J'ai remarqué aussi celle qui s'élève auprès du tombeau de Mahmoud II. Le cénotaphe du dernier sultan est placé au milieu d'un monument de construction élégante et simple. La tombe est recouverte de shalls magnifiques qui ont servi de ceinture et de turban à Sa Hautesse, et elle est surmontée du bonnet impérial avec son étoile de diamants.

Mais on est bientôt las de parcourir cette grande ville.

Là où l'art n'a pas créé pour l'intelligence une source permanente d'émotions et d'enthousiasme; là où il n'y a aucun enseignement à retirer de l'étude morale d'un peuple, dès que l'attrait de la nouveauté s'est évanoui, l'esprit est en proie aux dégoûts de la tristesse et de la lassitude. Mais, ici, le remède est à côté du mal, et la nature a compensé par une merveilleuse beauté d'ensemble l'absence des œuvres et des travaux personnels de l'humanité. C'est une nouvelle série de jouissances où l'intelligence a peu de part, mais où les yeux et l'âme se reposent dans une muette contemplation. Sous le ciel ardent de l'Orient, au milieu d'une atmosphère tiède, on se laisse aller facilement à la mollesse du corps et à la paresse de l'esprit. Les Turcs ont créé pour cela un mot particulier parce qu'il exprime un état habituel de leur être. Ils appellent cela faire le *kief*. Ils ont su choisir avec intelligence les lieux consacrés à ces béates extases. Ce sont, en général, des sites élevés et bien ombragés d'où l'œil peut embrasser un riche horizon ou se perdre dans les gracieux contours d'un paysage riant et accidenté. C'est une chose délicieuse que d'aller fumer un narghilé au café du pacha à Top-Khana, lorsque la brise du soir apporte les parfums irritants qu'exhale la mer, quand le soleil qui se couche

éclaire d'un reflet sanglant les jardins d'Eski-Séraï et le golfe de la Corne-d'Or; ou bien d'aller s'établir auprès d'une fenêtre de la tour aérienne de Galata et de voir se dérouler à ses pieds le tableau extraordinaire de Constantinople, du Bosphore et de la mer de Marmara.

Les promenades les plus fréquentées sont les cimetières. Le petit champ des morts situé sur le versant du coteau de Péra qui regarde le port, est un bois de cyprès coupé par de jolis sentiers. Il domine la partie haute de la Corne-d'Or et le bassin de l'arsenal. Sa position au milieu de la ville en fait un lieu de délassement et de rendez-vous.

Mais c'est au grand Champ-des-Morts que se porte la foule dans les soirées du printemps et de l'automne. Il s'étend à l'autre extrémité de la rue qui traverse Péra. Les Arméniennes, dont les beaux yeux brillent sous un voile mal fermé, les dames franques, les Grecques coquettes et provoquantes, les Pérotes vêtues d'un costume mixte, se dispersent en groupes animés dans les cimetières chrétiens, sous l'ombre des mûriers et des sycomores. Plus loin, dans un lieu solitaire, s'élèvent les hauts cyprès des cimetières turcs qui ont protégé de leurs ombres mystérieuses plus d'un amoureux entre-

tien. Sur les pelouses voisines passent au galop les jeunes *dandies* de Péra, qui font manœuvrer leurs chevaux sous le regard des femmes.

De ce plateau élevé, deux vallées s'ouvrent en sens contraire : l'une s'abaisse vers le Bosphore, embrassant dans son enceinte plusieurs plateaux inférieurs couronnés de pins parasols, et laisse voir les jolis villages de la côte asiatique. L'autre, qui montre par une échappée la ville de Constantinople, cache dans ses arbres le petit village de Saint-Dimitri, renommé pour ses amours faciles.

Constantinople tout entière est enveloppée d'une ceinture de bois funèbres qui prêtent aux vivants, comme aux morts, leur ombre bienfaisante. Ils sont dominés par les remparts de l'ancienne ville grecque. Trois murailles parallèles qui s'élèvent graduellement tracent autour de la ville une triple enceinte bordée d'un fossé. L'intervalle qui sépare chacune de ces murailles est comblé, et les arbres qui ont grandi sur ces terrasses forment au-dessus de la ville une couronne de jardins suspendus. Ils sont flanqués, de distance en distance, de tours crevassées par les tremblements de terre ou par le canon. Elles portent à leurs cimes des touffes de lierre qui retombent sur les murs en longues guir-

landes. Les accidents de terrain ajoutent encore au charme de la perspective. Depuis la mer et ce sombre château des Sept-Tours qui a vu passer tant d'illustres infortunes, on les voit se développer, gravir les coteaux, plonger dans la vallée, jusqu'au faubourg d'Eyoub dont les rues sont bordées de tombeaux.

Mais ce qui fait l'éternelle beauté de ce pays, c'est le Bosphore ; à quelque heure de la journée qu'on aille y chercher la fraîcheur du vent de mer et le repos, il déploie sous les yeux des scènes toujours nouvelles, toujours splendides. Il coule entre deux coteaux comme un fleuve gigantesque, et de quelque côté que se porte le regard, vers l'Europe ou vers l'Asie, il est surpris par un spectacle inattendu. Tantôt c'est une forêt semée de rares cabanes, ce sont des bois cachés dans les replis d'une vallée ; tantôt ce sont des palais, des jardins, des villas élevant jusqu'au sommet d'une colline leurs superbes gradins ; ou bien c'est un cap qui s'avance brusquement dans l'eau ; derrière cette pointe est une anse tranquille et profonde auprès de laquelle dort un beau village ; plus loin, les eaux de la mer s'enfoncent dans les terres et forment un petit lac intérieur qui réfléchit dans ses eaux limpides des arbres au riche feuillage. Ailleurs on voit s'ouvrir l'embouchure d'un

petit fleuve qui vient se jeter dans le Bosphore, et qui coule mollement au milieu de grasses prairies ; tout cela animé, poétisé par des costumes divers, par la variété des tons, par le mouvement des ombres, par les contrastes de la nature. Des vols d'oiseaux de mer rasent le caïk en criant, pendant que passent et se croisent sur le canal des embarcations de toute sorte, depuis le simple caïk à un seul rameur, jusqu'aux barques dorées du sultan, depuis le lourd bateau qui transporte d'une rive à l'autre les paysans des villages, jusqu'au yacht effilé qui penche son mât jusqu'à fleur d'eau, le léger brigantin grec et le navire chargé des cuivres de Trébizonde, le grand vaisseau de guerre montrant les bouches noires de ses canons, et le paquebot rapide, hôte nouveau de ces parages dont il sera bientôt le souverain. Et, pour combler la mesure, on voit se dérouler ce panorama magnifique, sans fatigue, sans mouvement, pendant que la fumée du chibouk monte vers le ciel en spirales bleues.

Selon le caprice du moment, on fait entrer son caïk dans un des mille petits ports que forment les découpures de la côte, aujourd'hui pour visiter Arnaout-Keuï et revenir à pied jusqu'au grand Champ-des-Morts ;

demain pour parcourir Thérapia et les jardins de l'ambassade de France.

Si on remonte la petite rivière des Eaux-Douces d'Asie, on rencontre de magnifiques platanes au pied desquels sont établis des cafés, et sur le bord des prés, on voit s'ébattre les femmes des harems, avides d'air, de verdure et de soleil. A Buyuk-Déré, peuplé de maisons de plaisance, le platane colossal de Godefroy de Bouillon attire sous son ombre, et les forêts de Belgrade, qui débordent la cime du coteau, invitent à de longues courses.

Enfin, on vient un matin louvoyer devant le palais de Beïlerbey, sur la côte d'Asie, pour voir passer le sultan Abdul-Medjid. Tous les vendredis, à heure fixe, il sort pour aller à la mosquée. Au moment où son caïk doré s'élance dans les eaux du Bosphore sous l'effort de vingt-quatre rameurs, le canon retentit de toutes les forteresses de Constantinople, et les vaisseaux jettent le feu par tous leurs sabords. Le cortége impérial aborde à Scutari.

Scutari est le faubourg Saint-Germain de Constantinople. Ses rues larges et bien pavées n'offrent point le spectacle animé des rues de Stamboul. Le calme règne

dans toute la ville. C'est là que se retirent, comme dans un port, ceux qui sont attachés aux vieilles croyances et qui gardent les anciennes traditions religieuses. De cette retraite, ils contemplent avec tristesse cette ville perverse de Stamboul qu'envahissent les innovations impies des Giaours. Ils attendent l'heure de se reposer pour toujours à l'ombre des cyprès du Champ-des-Morts. Ils ne légueront pas leur cendre à cette terre d'Europe où le peuple turc n'est campé qu'en passant, et ils dormiront sur le sol hospitalier de l'Asie, leur véritable patrie.

Les cimetières de Scutari se sont agrandis pour recevoir leurs hôtes nombreux ; ils occupent un espace immense et forment une forêt épaisse et sombre, coupée de sentiers et de grands chemins. C'est de là que partent les grandes caravanes de la Mecque ; c'est là qu'autrefois le grand-seigneur venait faire faire le premier pas au chameau sacré, porteur des présents de Sa Hautesse pour la mosquée sainte.

Une secte de moines fanatiques (les Derviches hurleurs), s'est réfugiée dans cette ville que n'a point encore abandonnée l'exaltation religieuse. La salle où ils accomplissent leurs exercices est ouverte à tous les cultes comme celles des Derviches tourneurs.

C'est une salle rectangulaire. Le pavé est couvert de

peaux de bêtes fauves. Les murs sont garnis de tambourins, d'instruments sacrés, et de petits tableaux qui renferment des versets du Koran.

Les Derviches, après s'être prosternés, psalmodient un chant monotone et grave. Au premier rang sont placés le grand prêtre et deux acolytes. Les Derviches viennent successivement baiser la main du pontife, puis se rangent au fond de la salle en demi-cercle. Les chants recommencent avec de folles inclinaisons de la tête et du buste, à droite, à gauche, en face. Tous les Derviches trépignent des pieds et se pressent l'estomac avec leurs bras croisés. Ce chant, qui avait commencé sur un mode lent, augmente graduellement de vitesse jusqu'à la furie; le prêtre frappe dans ses mains pour donner l'allure du mouvement. En même temps, les trépignements et les balancements s'harmonisent avec la rapidité du chant, en sorte que de tous ces corps épuisés, essoufflés, il ne sort plus que des cris, des soupirs de douleur, qui finissent par dégénérer en hurlements. Leur bouche est écumante; leurs yeux sont hagards, et la mesure croît toujours d'une manière inflexible, jusqu'à ce que les voix s'éteignent dans une espèce de crise épileptique. Pendant la cérémonie, le grand prêtre brûle des parfums dans une cassolette.

On éprouve un vrai bonheur, en sortant de ce triste spectacle, à se retrouver sous l'ombrage des beaux platanes qui ornent l'entrée du Champ-des-Morts.

Si, au lieu de sortir de la Corne-d'Or par son embouchure, on remonte dans l'intérieur du port à travers les rues maritimes d'une ville de vaisseaux; si on passe au-dessous d'un pont flottant qui clôt l'arsenal de la marine impériale, on voit les rives de la Corne-d'Or se rapprocher peu à peu, et on arrive ainsi, en suivant le col rétréci du golfe, à une petite rivière calme et limpide qui coule au milieu de belles prairies. C'est le vallon des Eaux-Douces d'Europe.

Des troupeaux de bœufs et de chevaux sont épars dans ces pâturages, et les grands oiseaux de marais sortent de temps en temps leurs longs cous d'une touffe de roseaux pour voir passer les caïks.

Ces solitudes paisibles se peuplent, aux jours de fête, d'une foule de joyeux promeneurs. Les femmes surtout ont une prédilection marquée pour ce vallon charmant; — les femmes! qui, en Orient, se mêlent au paysage et le poétisent, mais qui n'animent jamais la vie sociale! — On voit alors arriver dans leurs caïks les riches Arméniennes, portant sur leurs épaules le *féredjé* violet qui tombe avec ampleur derrière elles,

comme un manteau royal, pendant que les *arabats* attelés de buffles s'arrêtent au milieu des prés et déposent à l'ombre des arbres les femmes turques qui jouent avec une joie enfantine au milieu des herbes et des fleurs.

D'autres voitures chargées arrivent lentement par les sentiers en faisant crier leurs essieux. Quand elles ont déposé leur précieux fardeau, elles s'abritent sous les branches de quelque platane gigantesque, et les bœufs libres du joug paissent l'herbe de la prairie.

Ces *arabats* sont des chars à quatre roues, formés d'une caisse oblongue peinte de couleurs éclatantes et ornée de moulures d'or. Au-dessus s'arrondissent en berceau des arcs de bois flexible qui supportent une tente de toile ou de soie. Le joug des buffles ou des bœufs est peint de couleurs variées, incrusté d'arabesques, et garni de petits miroirs. Il est surmonté d'un arc de bois mouvant qui s'arrondit en demi-cercle supportant des pompons de soie, de petites clochettes et quelquefois des guirlandes de fleurs. Dans cette longue voiture, sur des coussins disposés parallèlement, sont assises huit ou dix femmes.

Dans un asile bien ombragé, un joueur de cornemuse invite à la danse les Grecs et les Arméniens; d'un autre côté, un café attire les fumeurs de narghilés; et

des Turcs rêveurs, accroupis au pied des arbres, contemplent avec des yeux distraits cette scène naïve qu'on dirait empruntée à un vallon de l'Arcadie antique.

A deux lieues de là s'étendent les vastes forêts de Belgrade, où l'on trouve d'autres tableaux et d'autres impressions.

Quand on pénètre dans l'intérieur de ces immenses forêts, on se croit égaré dans un vallon solitaire du Nouveau-Monde. Le regard se perd sous des voûtes massives de feuillage, au milieu de chênes que la hache n'a jamais touchés. De temps en temps, les arbres s'écartent pour faire place à une prairie vierge, qu'entoure un horizon de verdure. Les petits chevaux turcs lancés au galop à travers ces silencieuses retraites, franchissent les ravins et les ruisseaux, déchirent la mousse sous leurs pieds, laissent derrière eux un long sillon dans les herbes, puis rentrent sous la voûte des arbres pendant que le cavalier ravi s'incline sur leur col, pour éviter le choc des branches.

Quelquefois, au milieu d'une vallée, on rencontre tout à coup un mur de cinquante ou soixante pieds de haut. Derrière ce mur, un ruisseau arrêté par cet obstacle, a formé un lac charmant couronné d'arbres dont les branches trempent dans l'eau. Ce sont les réser-

voirs d'où partent les eaux pour aller remplir les aqueducs de Péra. On les appelle en langue turque : *bends* (réservoirs) ; mais par une heureuse corruption de langage, ils ont pris dans la langue franque le nom de bains de Diane. Nulle part, en effet, la sévère déesse n'aurait pu rencontrer une retraite plus mystérieuse pour livrer son beau corps aux caresses de l'eau, après les fatigues d'une longue chasse.

Dans un des carrefours de la forêt, se cache le petit village de Belgrade, où les riches Francs ont leurs maisons de chasse. C'est là aussi que les femmes viennent au printemps jouir du calme des bois.

En retournant aux Eaux-Douces par les hauteurs, on aperçoit, par des échappées, le Bosphore et la Mer Noir.

Un jour que nous revenions d'une de ces excursions, couchés dans notre barque, et nous laissant aller aux impressions d'une soirée parfumée du mois de mai, nous descendions la rivière au moment où tout rentrait déjà sous la puissance de l'ombre et de la solitude. Nous fûmes surpris de voir venir à nous plusieurs ombres noires. Nous fîmes arrêter les rameurs, et nous vîmes aux vagues lueurs du crépuscule plusieurs caïks s'arrêter dans une anse du rivage. Des Turcs en des-

cendaient, et de beaux jeunes gens à la figure pâle, vêtus de longues robes fourrées, affectant une démarche indolente, les recevaient sur le bord avec des caresses. Nous interrogeâmes nos bateliers, mais ils reprirent leurs rames sans répondre, et notre caïk partit comme une flèche. Nous comprîmes que c'étaient là des secrets de la nuit dont nous ne devions pas soulever le voile mystérieux.

C'est ainsi que l'esprit qui cherche à se distraire par le spectacle d'une nature puissante est sans cesse ramené à des sentiments de tristesse, quand l'œil se reporte du pays qu'il contemple aux hommes qui l'habitent.

On sait aujourd'hui ce que valent les prétendues réformes du sultan Mahmoud, on peut déjà apprécier les traces que ses efforts ont laissées dans l'esprit des peuples.

Un ingénieur franc avait été chargé par un pacha de faire le plan d'un camp de manœuvres. Il l'exécuta laborieusement, et dans toutes les règles de l'art stratégique; mais le pacha le lui renvoya dédaigneusement. Alors, sur l'avis d'un de ses amis, le jeune homme fabriqua un autre plan bien ou mal conçu, mais colorié avec soin et remarquable par le luxe d'enluminures

déployé dans la tente du général. Le pacha fut enchanté.

C'est là à peu près l'histoire de Mahmoud. C'était un homme de bonne volonté; mais le génie lui a manqué pour vaincre les difficultés et les détails rebutants d'une réforme sérieuse et radicale. Il commençait par des changements superficiels, et il satisfaisait ainsi son orgueil enfantin en se donnant à lui-même une comédie solennelle.

La décadence de l'empire ottoman tient à tant de causes diverses qu'il faudrait, non pas seulement un, mais plusieurs hommes de génie pour asseoir sur une base solide l'édifice de sa reconstruction.

Quand il n'y aurait que ce seul fait de la servitude des femmes et de leur exclusion de la vie sociale, à combien de questions essentielles ne toucherait-on pas de prime-abord? Et pourtant cela nous paraît être une des conditions nécessaires de la régénération de l'Orient. Rien ne peut remplacer l'influence des femmes sur le monde, et là où elles ne seront pas, on aura fermé une des sources les plus fécondes d'enthousiasme et d'héroïsme.

Si le sultan Mahmoud avait eu la puissance et la volonté de se montrer dans les rues de Stamboul avec

une de ses femmes dévoilée, peut-être aurait-il accompli un acte plus utile à la civilisation de la Turquie que le massacre des Janissaires?

Peut-être est-ce là une des voies pacifiques que la Providence prépare pour la régénération de l'Orient? Mais on doit craindre pourtant que l'affranchissement des femmes n'y arrive que comme conséquence de la civilisation, au lieu de jouer dans ce grand œuvre le rôle de cause efficiente et créatrice.

IV.

BROUSSA ET LE MONT OLYMPE.

BROUSSA

ET

LE MONT OLYMPE.

Pendant notre séjour à Constantinople, nous fîmes une excursion dans l'ancienne Bythinie. Nous vînmes un jour nous installer à bord d'un paquebot turc, qui fait en six heures la traversée de Constantinople à Ghemblek.

Nous nous étions arrangés passablement pour des Francs, et nous aspirions déjà avec une satisfaction parfaite les bouffées du tabac de Djebail, quand le soleil se leva en Asie, et éclaira d'un premier rayon les points culminants de la côte d'Europe. Les flèches aiguës des minarets, auxquelles s'attachaient de longs fils de

brume, pareils à des banderoles grises, se teignaient de rose et de violet. Tout s'éveillait dans la ville; les caïks glissaient depuis longtemps sur le port; un coup de canon retentit au fond de la Corne-d'Or; le pavillon rouge, au croissant blanc, monta à la cime du vaisseau amiral, et des voix aiguës chantèrent du haut des minarets une psalmodie triste et grave. C'était l'heure fixée pour le départ.

Pendant que nous étions perdus dans la contemplation du ravissant spectacle que formaient autour de nous les trois villes étagées de Péra, de Stamboul et de Scutari, le soleil s'était élevé sur l'horizon. Il était déjà très-haut; le pont s'était couvert de passagers; de toutes parts s'élevaient de longues spirales de fumée bleue; tout le bateau fumait, sauf la cheminée; l'impatience commença à nous prendre. Ce retard dérangeait tous nos plans. Mais tout autour de nous les yeux rencontraient un spectacle qui, pour être moins grandiose que le premier, ne manquait pas d'intérêt pour des gens habitués aux façons d'agir des Occidentaux. Les Turcs ne voyagent point comme nous. Nuit et jour ils restent sur le pont; ils ne mangent jamais que les provisions qu'ils ont emportées, en sorte qu'ils traînent à leur suite un attirail effrayant de matelas et d'ustensiles de cui-

sine, de tasses à café, de chibouks, de couvertures et de narghilés. Chaque tapis représente un ménage complet. Le pont ainsi accommodé rappellerait assez bien l'aspect d'un dortoir d'hôpital, si la face calme et rebondie des Turcs, l'expression triste et rusée des visages juifs et arméniens, la désinvolture légère et spirituelle des Grecs, la variété des usages et des costumes, ne prêtaient à cette scène un caractère particulier.

Des harems voyageaient aussi à bord du paquebot; mais on avait parqué ces pauvres femmes dans un coin du bateau. Une balustrade à jour, couronnée de toile, les séparait des passagers, ce qui donnait à leur enceinte réservée la tournure d'une cage à poulets. En notre qualité de Francs, avides de secrets du harem, nous avions établi nos tapis contre la cloison mystérieuse, et nous plongions furtivement des regards indiscrets à travers les ouvertures. Nous ne voyions à peu près rien, mais notre persistance curieuse n'en diminuait pas. Le voisinage de ces femmes voilées, de toutes les habitudes cachées de la vie orientale, travaillait notre imagination, et nous lisions dans ce livre inconnu avec l'œil du rêve.

Quand nous eûmes épuisé toutes les distractions,

nous commençâmes à nous inquiéter de l'immobilité du bateau. Nous sentions grandir en nous cette impatience fiévreuse que donne une longue attente. Il était neuf heures. Cela faisait cinq bonnes heures de retard. Nous nous agitions sans cesse sur nos tapis, nous fumions deux fois trop vite. Nos graves voisins présentaient le contraste le plus achevé. Aucune nuance d'inquiétude n'avait plissé leur front. Leurs yeux exprimaient le calme de la pensée; ils étaient dans l'extase du repos. Enfin, à bout de patience, j'appelai à mon aide mon drogman, et j'allai trouver le capitaine.

— Dieu vous accompagne, seigneur capitaine.

— Que Dieu vous le rende.

— Est-ce que nous allons passer la journée à l'ancre?

— Qui sait?

— Mais enfin, quand partirons-nous?

— Quand Dieu le voudra.

— Et pensez-vous que Dieu le veuille bientôt?

— Nous verrons.

Les trois réponses valaient trois soufflets. Mais heureusement nous étions en Turquie depuis assez longtemps pour savoir que ce n'était point là une insolente provocation, mais bien l'expression de cette incertitude tranquille qui est le fond du caractère turc.

Je me donnai pourtant l'innocente satisfaction de lui répondre en bon français :

— Que le diable t'emporte !

— Que Dieu vous accompagne ! répondit le digne homme en posant la main sur son cœur.

Je retournai à mon poste sans trop de fureur, et nous continuâmes notre système d'observation clandestine à travers la barrière du harem.

Enfin, une heure après, on leva l'ancre, et nous doublions déjà la pointe du Sérail, quand nous vîmes venir à toutes rames un caïk portant un homme qui poussait de grands cris. A notre grand étonnement le paquebot s'arrêta, le caïk aborda l'échelle, et un Turc monta sur le pont. Ce n'était rien moins qu'un honnête passager, en retard de six heures.

Cependant nous voguions en pleine mer de Marmara. Nous passions devant les îles des Princes, séjour renommé à Constantinople pour la beauté de sa situation et pour la liberté des mœurs.

Quatre d'entre elles sont habitées. Les deux principales sont Antigone et Prinkipo. Les autres sont des écueils autour desquels on pêche d'excellentes huîtres.

A trois heures nous prenions terre à Moudania, petite ville située à l'entrée du golfe de Ghembleck.

Nous avions encore cinq lieues à faire avant d'arriver à Broussa, qui était le but de notre voyage. Il fallait avoir promptement des chevaux. Nous nous rendîmes à cet effet chez le gouverneur, qui était un effendi fort mal vêtu. Il nous répondit catégoriquement que nous n'en aurions point, parce que le sultan allait prendre les eaux à Broussa, et que tous les chevaux du pays étaient de corvée pour réparer le chemin que devait fouler l'élu de Dieu.

Les Turcs sont ainsi faits. Ils travaillent pendant trois mois pour faire un chemin au sultan, mais, une fois achevé, ils se garderaient bien de l'entretenir. Quand l'hiver a passé là-dessus, il devient impraticable.

Comme nous nous en allions tristement, un marchand de Broussa nous accosta, et nous offrit des montures de retour qui allaient partir à l'instant même. Nous acceptâmes avec enthousiasme, et, le prix étant arrêté, nous allâmes dans une écurie, qui est le café de l'endroit, manger des figues sèches, du fromage rance et du pain noir très-mal cuit. Au bout d'un quart d'heure, nos oreilles furent réjouies par le bruit du sabot de nos montures, qui faisait résonner le pavé. Et nous vîmes apparaître quatre maigres mules garnies de bâts, c'est-à-dire d'une bûche à côtes aiguës, emman-

chée dans quatre bâtons croisés. Nous poussâmes un cri d'effroi. Le conducteur affirma que tout était pour le mieux, et nous fit remarquer deux étriers formés par des cordes repliées, qu'il avait, dit-il, préparés à notre intention. La bride était représentée par un simple licou, à la boucle duquel pendait une corde, unique moyen de diriger un animal d'un caractère aussi souple que le mulet! Nous en prîmes pourtant notre parti, et nous nous livrâmes à notre destin, comme de vrais Turcs auraient pu le faire.

Dix minutes après, nous étions hors de la ville.

Nous traversions un pays très-bien cultivé. Des vignes entremêlées d'oliviers et de beaux mûriers couvraient les pentes des coteaux. Mais les douleurs intolérables que nous commencions à éprouver nous empêchaient d'apprécier les charmes du paysage. Pendant une heure nous avions essayé les poses les plus extravagantes, sans éprouver aucun soulagement.

En ce moment nous gravissions une pente assez raide. Quand nous en atteignîmes le sommet, nous oubliâmes un instant nos malheurs. Une plaine immense couverte d'une végétation superbe, et assez semblable en tout à la plaine de Graisivaudan, se déroulait à nos pieds. De l'autre côté de cet océan de verdure s'élevait le mont

Olympe avec sa tête couronnée de neige. La ville de Broussa, assise à sa base, élevait ses minarets aigus dont la forme blanche se dessinait sur le rideau noir des flancs de la montagne. Nous avions fait la première lieue; mais toute cette plaine était attristée par une teinte grisâtre. Un long voile de nuages sombres s'avançait rapidement de notre côté, venant du mont Olympe; de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Notre conducteur, qui jusque-là avait cheminé nonchalamment, en chantant une chanson triste, poussa un cri singulier, et les malheureuses mules partirent à fond de train à la descente, comme emportées par un charme magique. L'orage éclatait; quand les mules ralentissaient leur marche, le conducteur faisait entendre son cri sauvage, et elles reprenaient leur course ardente. L'excès de notre douleur nous avait rendus féroces, et nous travaillions des pieds et des mains à exciter ces malheureuses bêtes, qui passaient au train de course à travers les chemins, faisant rouler les cailloux sous leurs pieds, franchissant les fondrières, s'enfonçant sans hésiter dans les torrents, et reparaissant à l'instant sur l'autre bord. Nos mains étaient accrochées convulsivement à la croix de nos bâts. Autour de nous tout avait disparu; la pluie était si dense qu'elle arrêtait le rayon

visuel, comme un brouillard; les arbres prenaient à distance des formes extraordinaires; c'était une course fantastique. A force de souffrir, nous ne sentions plus nos douleurs. Je ne sais depuis combien de temps cela durait, quand nos mules s'arrêtèrent brusquement. Nous rejetâmes en arrière le capuchon de nos cabans, et nous vîmes, à vingt pas de nous, une misérable cabane bâtie au pied d'un grand chêne. Un vieux Turc à barbe blanche était debout sur le seuil. Il nous salua du geste. C'était un khan où les voyageurs prennent le café, et qui marque la moitié du chemin.

Nous fîmes une petite halte pour boire le café et laisser passer l'orage; puis nous nous remîmes en route. Nous avions fini par nous habituer à notre supplice, et nous marchions sans trop nous plaindre. Cependant la nuit descendait sur la plaine, non pas une de ces nuits claires et sereines de l'Orient, mais une nuit obscure, profonde, impénétrable. Nos mules hésitaient dans l'ombre, et nous craignions de les voir trébucher dans quelques fondrières. Enfin le bruit retentissant de leurs sabots sur le pavé et la régularité de l'allure nous firent présumer que nous entrions dans le faubourg. A neuf heures du soir une ville turque est morte. Portes et fenêtres sont closes. Pas une lumière ne luit; elle rentre

sous la puissance de l'ombre. Il ne reste plus dans la rue que les chiens et les Francs. Les rangées de maisons entre lesquelles nous marchions ne nous apparaissaient que comme deux lignes grisâtres tracées dans l'ombre. De temps en temps un chien foulé sous les pieds de nos mules se levait et s'enfuyait en hurlant. Ces cris retentissaient lugubrement dans ces rues désertes. Des troupes de chiens se levaient aux angles des maisons, faisant étinceler dans l'ombre leurs yeux farouches. La meute hideuse s'acharnait autour de nous, mordait les jarrets de nos mules et nous étourdissait d'un épouvantable concert. A chaque fois que la lanière de nos longs fouets tartares s'abattait sur eux c'était une recrudescence de glapissements et de cris. Leur fureur redoublait, et nous allions ainsi, troublant les mornes échos de cette grande ville obscure et abandonnée. Son immensité semblait s'accroître au milieu des ombres. A dix heures nous étions encore dans la rue, égarés et cherchant asile. Notre guide avait perdu le chemin. Enfin, après mille tours et détours, après des tribulations sans nombre, nous frappâmes à une porte qui s'ouvrit laissant passer un flot de lumière qui nous éblouit. Les chiens épouvantés rentrèrent dans la nuit comme des fantômes. Nous avions devant nous l'illustre Arménien

Ioannès, l'unique hôtelier d'une ville de cent mille âmes.

Demi-heure après, nous nous regardions avec satisfaction, vêtus d'un costume arménien. C'était une attention de notre hôte qui voulait faire sécher nos habits. Devant nous brillaient sur une table deux flacons de ce fameux vin de l'Olympe, si recherché à Constantinople.

Après une pareille journée, le sommeil est une mort de douze heures.

Il était grand jour quand nous montâmes sur la terrasse de la maison. Le soleil rayonnait dans un ciel splendide. La plaine brillait d'un nouvel éclat, et le long de la montagne s'élevaient de légères vapeurs transparentes. C'était la pluie de la veille qui remontait au ciel. — Une nuit avait suffi pour transformer ainsi la nature.

Broussa a été bâtie sur les ruines de l'ancienne Prusa, capitale de la Bithynie. Son histoire est celle de toutes les villes de l'Asie Mineure. Le vieux roi Prusias vit les aigles romaines s'abattre sur sa capitale; puis, quand l'empire ébranlé se scinda en deux parts, elle devint le partage des empereurs de Constantinople; enfin, un peuple nouveau, venu du fond du désert sur la foi d'une idée, fit repasser la mer aux bannières des em-

pereurs. En 1326, au moment où Osman, le conquérant de l'Asie, se mourait à Sagut, son fils Orkan entrait dans la ville de Broussa, qui fut pendant plus d'un siècle le siége de l'empire turc, jusqu'au jour où le croissant traversa le Bosphore pour aller se poser triomphant sur le dôme de Sainte-Sophie.

Aujourd'hui Broussa est la seconde cité de l'empire. C'est la ville manufacturière. De ses ateliers sortent ces magnifiques étoffes de soie, renommées dans tout l'univers. Sa situation au milieu de la plus riche plaine de l'Asie Mineure, au pied du mont Olympe qui lui fournit des eaux abondantes, sa proximité des rades de Moudania et de Ghemblek, lui assurent une position commerciale peu commune. Pourtant l'esprit stationnaire des Turcs a entravé les développements de l'industrie. On retrouve dans leurs idées toute la naïveté des peuples primitifs. — Ainsi, ils arrêtent la végétation des mûriers, en les *couronnant* chaque année. Les tiges coupées sont données aux vers à soie, sans autres formalités, et cela épargne aux travailleurs la peine de ramasser la feuille. — Un impie novateur, qui avait voulu introduire à Broussa un simple métier à dévider, fut sur le point d'être lapidé par les femmes. — On admire vraiment qu'avec des moyens aussi incomplets on

puisse fabriquer les splendides étoffes qu'on voit dans les bazars.

De nombreuses sources d'eau minérale, qui s'échappent des contreforts de l'Olympe, pourraient ajouter un nouveau titre à la réputation de Broussa. Leur renommée date de loin; on raconte qu'Hercule s'y baigna pour laver le sang dont il était couvert après le meurtre d'Hylas. Ces sources, qui jaillissent à une demi-lieue de la ville, ont une action médicale très-puissante. Elles contiennent à différents degrés du soufre, du sulfate de soude, du gaz carbonique, de l'argile et de la chaux. L'une d'elles a 65 degrés de chaleur, la plus haute puissance qu'on ait constatée dans les eaux thermales connues. Un œuf y durcit en quelques secondes. Les Turcs l'ont surnommée *Echek-Terlendu* (qui fait suer les ânes). Il y a trois établissements de bains, dont le plus remarquable est de construction ancienne. C'est un édifice dont la voûte est supportée par huit colonnes. Un immense bassin occupe le centre et permet aux baigneurs de nager et de plonger. Tout autour de la galerie qui entoure le bassin circulaire sont percées de petites niches où sont étendues des tables de marbre, servant de couches pour ces fameux bains de vapeur qui passionnent si vivement les Orientaux.

L'admirable situation de ces bains peut rivaliser avec les sites les plus renommés des Alpes et des Pyrénées. Des allées de noyers gigantesques ombragent la route jusqu'à la ville ; les champs sont couverts d'une épaisse végétation ; des haies de roses blanches et rouges bordent le chemin, et de beaux jasmins jaunes se suspendent aux branches des arbres, d'où ils retombent en touffes merveilleuses. Mais les usages du pays ne permettent point là les brillantes réunions qu'attirent en Europe les bains d'eaux minérales. Là où les femmes n'animent pas la société, il n'y a pas de vie intelligente possible. Le bruit de l'eau qui murmure au fond du narghilé est à peu près la seule conversation que se permettent les graves baigneurs. On peut voir pourtant, du haut des terrasses, les femmes turques revenir du bain, sous leur voile blanc, suivies d'une négresse qui porte leurs bijoux dans un petit coffre ; des Grecques, avec l'élégant *tacticos*, coquettement posé sur l'oreille, montrant au soleil leurs belles et expressives figures, et leurs yeux chatoyants sous leurs sourcils peints ; des Arméniennes au long manteau violet, avec la figure à demi voilée, traînant paresseusement leurs babouches ; des Juives, portant l'antique costume hébreu, plein d'une pudeur biblique. Le voyageur qui contemple en silence cette

scène extraordinaire, se prend à rêver involontairement. Puis son imagination s'élance dans les espaces de l'avenir ; il devance, par le désir, l'heure de la civilisation ; il entrevoit des salons resplendissants de marbres ; les voiles qui cachaient les beaux yeux et les bouches aux douces paroles, les manteaux ternes qui couvraient les fines tailles et les costumes éclatants tombent devant ses yeux doués d'une seconde vue ; et sous ces lambris éblouissants, toutes les nations de l'Orient oubliant leurs vieilles haines, confondant leurs riches costumes, font trembler les parquets de cèdre sous les pas cadencés de la Romaïque et des danses persanes, se rencontrant avec les quadrilles européens sous un climat voluptueux, au milieu des enivrements de la musique, pendant que tous les parfums de l'Arabie fument dans des cassolettes d'or.

En attendant la réalisation de ces rêves, Broussa a conservé dans toute leur pureté les dogmes sacrés du Koran. Elle n'a pas ouvert sa porte aux innovateurs, comme Stamboul qui devient une ville cosmopolite, sans nationalité, sans unité. Elle est restée fidèle aux antiques usages. L'ancien costume turc s'est conservé là dans toute sa beauté ; et le peuple a gardé sa nationalité ombrageuse et jalouse. Il n'y a presque pas de

Francs, et, sur les quatre-vingt mille âmes qui peuplent la ville, on compte plus de soixante mille Turcs.

Comme dans presque toutes les villes de l'empire, les édifices religieux sont les seuls monuments de Broussa; elle renferme cent cinquante mosquées. Une seule d'entre elles, qui est une ancienne église, mérite l'attention des artistes. On la nomme Oulou-Djami, et elle passe pour une des quatre plus belles de la Turquie. Ses deux portails présentent tous les détails charmants et capricieux de l'architecture moresque. L'intérieur est semblable à celui de toutes les mosquées : — Un pavé couvert de riches tapis et des murs nus sur lesquels sont gravés, de distance en distance, quelques versets du Koran. Une belle fontaine qui s'élève au milieu de l'édifice, fait jaillir ses trois jets d'eau, dont l'agréable murmure porte à la rêverie.

Des bazars spacieux renferment les étoffes que produit l'industrie locale. Il y en a de très-séduisantes, moins habilement tissées sans doute que celles de Lyon, mais qui se distinguent par l'originalité des dessins et une certaine hardiesse de couleur.

En somme, Broussa est plus remarquable par sa position que par sa construction. Elle a pourtant de belles rues pour une ville turque, mais c'est une beauté re-

lative qui ne séduit guère les étrangers. Assise sur le premier plan de la montagne, elle domine une plaine magnifique, traversée par un fleuve. Ses abords, du côté de Moudania, sont d'un aspect étrange; elle s'élève brusquement au-dessus de la plaine, comme sur un mur de rochers. Enfin un accident de terrain ajoute encore à sa beauté pittoresque. Un ruisseau, qui vient de l'Olympe, traverse la ville à cent pieds de profondeur, comme si le rocher s'était entr'ouvert dans une convulsion de la nature pour lui donner passage. Des maisons, des kiosks, sont suspendus sur ce précipice, et dans ses versants rapides des arbres ont grandi qui montrent au niveau des maisons leur tête chargée d'une végétation puissante. On ne peut se défendre d'un mouvement de surprise quand, en traversant un petit pont, on se trouve pour la première fois en face de ce tableau bizarre et sauvage, au milieu d'une grande ville. La largeur de cette fissure n'excède pas vingt mètres en certains endroits, et une seule arche suffit pour la franchir. Un de ces ponts, couvert de maisons, comme autrefois celui de la Tournelle, est d'un effet très-original.

Pour couronner dignement cette cité privilégiée, l'Olympe bythinien déploie au-dessus d'elle son riche manteau de forêts, ses zônes de végétation différentes,

ses ruisseaux, ses cascades, pendant que se dessinent à travers les arbres du premier versant de nombreux tombeaux de derviches et de prophètes.

Le lendemain de notre arrivée, nous trouvâmes à notre porte de jolis petits chevaux, conduits par un surudji (coureur à cheval), portant le costume classique du pays. De larges selles s'étalaient sur le dos de nos montures. Nous ne pûmes nous défendre d'un certain attendrissement à la vue de ces produits de l'industrie turque.

Il est certain pourtant qu'elles étaient d'un confortable très-équivoque, mais le malheur instruit les hommes à se contenter de peu.

Nous sortîmes de la ville pour faire l'ascension du mont Olympe. A l'extrémité des maisons du faubourg, notre guide nous fit remarquer une petite mosquée. C'est le tombeau d'un sultan, qui est l'objet d'une vénération particulière. Nous descendîmes de cheval pour nous en approcher. Il était cinq heures du matin. Un vieux Turc était le seul gardien de la mosquée ; nous nous hasardâmes à y entrer. Dès que nous eûmes franchi le seuil, le vieillard s'avança vers nous avec des gestes de menace ; mais nous n'en tînmes compte. Quand il vit que nous poursuivions notre violation sacrilége, il

se prosterna sur les tapis en criant d'une voix déchirante : allah ! allah ! Après avoir visité le tombeau, qui est couvert de schalls splendides, nous nous approchâmes du vieux Turc en lui jetant une pièce d'argent, qu'il ramassa sans sourciller, puis il s'en alla en criant toujours sur un ton lamentable : allah ! allah !

Quelques minutes après, nous étions engagés dans des sentiers étroits bordés de bois épais. L'air était parfumé par les senteurs des jeunes feuilles, par tous ces arômes qui s'échappent des arbres au printemps. Des sources souterraines descendaient avec un murmure sourd le long des sentiers. Les merles effarouchés s'enfuyaient en sifflant ; des centaines de petits oiseaux se pavanaient sur les branches ; des corbeaux bleus planaient au-dessus de nous ; de temps en temps le bruit des branches froissées nous indiquait la fuite précipitée de quelque hôte de ces bois tranquilles. Toutes ces scènes d'une nature que l'homme n'a pas encore dépeuplée, ont laissé dans mon esprit une impression profonde. Ici, les forêts ne gardent pas le silence morne qui les attriste dans nos pays, et pour la première fois peut-être j'ai senti se taire en moi mes instincts de chasseur impitoyable. D'ailleurs nous étions au mois de mai, et nous devions respecter la joie et le bonheur de ces

pauvres oiseaux, pour que Dieu nous laissât vivre aussi la saison des amours.

La côte que nous gravissions devenait de plus en plus raide. Le surudji nous précédait en chantant sur un ton nasillard; nous avions mis la bride sur le cou de nos chevaux, et nous étions accrochés à leurs crins. Malgré l'aspérité d'un chemin presque perpendiculaire, ils avaient le pas très-assuré, et pas un d'eux ne broncha pendant une montée d'une heure et demie.

Tout à coup nous nous trouvâmes sur un plateau. Nous fîmes faire volte-face à nos chevaux, et nous eûmes devant nous la contre-partie du spectacle que nous avions vu en venant de Moudania.

Seulement une teinte chaude et éclatante animait le paysage. Nous nous assîmes au pied d'un immense châtaignier pour contempler à notre aise cette première échappée. A nos pieds s'ouvrait une fissure, qui allait s'élargissant en vallée jusqu'à la plaine. Un ruisseau rapide s'y précipitait en écumant. Nous bûmes de l'eau du torrent, comme le voyageur de la Bible, et nous remontâmes à cheval.

Notre guide nous montra, à quelques pas de là, un lieu consacré par un petit monument. Une vieille légende raconte que lorsque Mahomet II entra à cheval dans la

basilique de Sainte-Sophie, — où quelques heures avant était venu s'agenouiller au pied de l'autel le dernier des empereurs grecs, — un saint prêtre, poursuivi par des soldats, monta sur le dôme de l'église. De là, comme on allait l'atteindre, il s'éleva lentement dans les airs, et, prenant son vol du côté de l'orient, il vint s'abattre sur le mont Olympe, précisément à cet endroit.

Nous suivions une pente douce; les bois laissaient de distance en distance de grands espaces vides, où des milliers de pensées fleurissaient au milieu des herbes, comme les violettes de nos pays. Des couples de perdrix partaient brusquement aux pieds de nos chevaux. Au delà du plan incliné sur lequel nous cheminions s'ouvrait une vallée, qui nous séparait d'une autre montagne d'aspect tout différent. C'était un entassement de roches grises, coupées par des nappes de neige, au milieu desquelles de grands sapins montraient leurs têtes bleuâtres. Puis la végétation cessait brusquement, et trois dômes, d'une blancheur éclatante, couronnaient ce site sauvage.

Nous tournâmes la montagne pour éviter la vallée qui nous séparait de la dernière cime. Une forêt de sapins tristes avait succédé à ces bois riants. Nous approchions de la région des neiges. Nous rencontrâmes bientôt un

ravin qu'elles avaient comblé. Nous laissâmes nos chevaux aux mains du surudji, et, après avoir assuré nos pistolets et nos poignards dans nos ceintures, nous nous élançâmes vers ce sommet que le dieu Jupiter avait foulé de ses pieds redoutables.

Quelques jours avant notre ascension, un naturaliste allemand, qui habitait notre hôtel, était venu herboriser sur la montagne. Il avait choisi, pour mettre en ordre les trouvailles de sa journée, le tronc renversé d'un châtaignier gigantesque. Pendant qu'il procédait gravement à cette opération, le tronc sur lequel il était assis s'ébranla avec un roulement sourd. Cela surprit notre savant, qui s'imagina en avoir dérangé l'équilibre en s'asseyant. Une minute après, une nouvelle secousse le fit trembler sur son trône champêtre, et un ours énorme apparut à l'autre extrémité du tronc, dont l'intérieur vide lui avait servi de retraite. Il s'appuya sur l'arbre, et se prit à regarder le naturaliste d'un air bienveillant. Celui-ci saisit son fusil, le coucha en joue, et lui envoya à bout portant deux balles dans la poitrine. La pauvre bête fit un bond énorme, suivi d'un cri terrible, et tomba la face contre terre. L'Allemand le scalpa avec l'habileté d'un empailleur, et en fit une descente de lit.

La vue de cette peau encore fraîche nous avait donné

à penser. Voilà pourquoi nous n'avions pas oublié nos pistolets.

La neige était gelée, et présentait une surface solide, en sorte que nous marchions assez vite. Des sapins de moindre taille que ceux que nous avions traversés, croissaient à de rares intervalles dans les crevasses du rocher. Enfin, après une ascension pénible, nous surgîmes tout à coup sur une des trois crêtes de la montagne, et nous nous trouvâmes au centre d'un horizon immense. On découvrait d'un côté les ruines de Nicée, indiquées par un lac qui étincelait au soleil, la mer de Marmara, semée d'îles, avec une côte découpée par des caps arrondis, et puis, dans un lointain vaporeux, la place où est Constantinople. De l'autre côté, le lac Aboulion, Appolonia, Dorylée, et les plaines de l'Anatolie.—Spectacle grandiose et émouvant qu'on n'oublie jamais quand on l'a entrevu une fois !

Au moment où nous touchions au faîte de la montagne, un aigle, ouvrant ses grandes ailes, était parti bruyamment et s'était élevé dans le ciel. Nous avions salué l'oiseau de Jupiter comme un ami attendu sur cet Olympe, dont le nom est si fameux, dont le sommet fut environné de tant de prestiges. Il avait laissé choir sur la place une des plumes de son aile ; je la

ramassai, et je l'ai rapportée comme un souvenir de cette belle journée.

Quand la nuit tombait, nous rentrâmes à Broussa, harassés de fatigue, et un flacon de vin de l'Olympe nous fit voir, dans nos rêves, le cercle merveilleux des dieux mythologiques assis sur cette crête formidable.

Notre retour de Broussa à Ghemblek se fit par une journée magnifique. Tout autour de la ville, cette riche nature de l'Asie déployait ses enchantements. Mais la ligne de culture ne s'étend pas à un rayon de plus de deux lieues. Il en est ainsi dans toute la Turquie. Le reste du pays est abandonné. On ne peut s'empêcher de penser, en regardant tous ces champs fertiles laissés en friche, à ces milliers de familles qui meurent de faim dans les grandes villes de la France et de l'Angleterre, et qui pourraient faire jaillir tant de richesses de ce sol inexploité. Vers le milieu de la plaine, nous rencontrâmes un grand marais que traverse le Nilufer. Des cigognes, des hérons, nous regardaient au bord du chemin, sans s'effrayer de notre présence, et d'immenses troupeaux de buffles, plongés dans l'eau jusqu'au cou pour se défendre de la chaleur de midi, laissaient voir seulement leurs têtes difformes qui exprimaient une béate extase. Nos chevaux marchaient dans

l'eau jusqu'aux jarrets. On voyait dans le lointain quelques chars à deux roues, affectant la forme des chars antiques, et traînés par des buffles, revenir chargés de fourrage, à un petit village grec, assis au pied d'un coteau.

Nous traversâmes ce bourg avant d'entrer dans la région montueuse, et bientôt, du haut d'une cime élevée, nous jetâmes un regard d'adieu sur Broussa, sur le mont Olympe, sur cet horizon magnifique que nous ne devions jamais revoir.

Six heures de marche nous conduisirent à Ghemblek, beau village, bâti au fond d'un golfe qui se termine en hémicycle. Cette rade, environnée de montagnes, est d'un aspect charmant.

Au moment où nous arrivions vers le village en courant au galop sur la grève, le soleil s'enfonçait dans la mer, et colorait de ses derniers feux le pyroscaphe russe *le Levant*, à l'ancre dans la rade, et en partance pour Constantinople.

V.

LES SPORADES.

LES SPORADES.

Une grande ligne de navigation relie Constantinople à la Syrie, en passant par Smyrne, Rhodes et Chypre.

Depuis Smyrne jusqu'à Rhodes, le bâtiment navigue dans les canaux qui divisent les îles de cet archipel. On en voit quelquefois sept ou huit, de grandeur différente, s'élever dans le lointain au milieu d'une vapeur lumineuse. Ainsi, en sortant du détroit qui sépare Nicaria de Samos, on voit tout à coup apparaître le groupe des îles Fornis, et au delà Agathonissi et Pathmos, où saint Jean eut les visions de l'Apocalypse. Les formes diverses de ces îles animent l'horizon d'une manière pittoresque, et souvent on rase la côte de si près qu'on distingue

parfaitement les pêcheurs assis sur le rivage ; on passe entre Boudroun, sur le continent, et l'île de Cos, patrie d'Hippocrate ; on aperçoit Halycarnasse cachée dans une vallée au milieu de montagnes arides ; quelquefois on se trouve entouré de petits rochers coniques qui sortent de l'eau à quelques pas les uns des autres, portant un arbre isolé, ou quelques plantes sauvages, comme s'ils étaient les cimes apparentes d'un monde sous-marin. Ces écueils, qui étaient autrefois la terreur des pilotes, ne sont plus aujourd'hui que des apparitions gracieuses et fantastiques jetées sur le passage des paquebots ; mais, en présence de toutes ces îles, de ces jolis villages, de ces golfes riants, on regrette souvent la rapidité de la navigation ; on voudrait entrer dans chacun de ces petits ports, se reposer sous les arbres du rivage, mais le paquebot inexorable passe toujours fièrement sans ralentir sa course ; à peine a-t-on entrevu un paysage que déjà un autre lui succède ; ainsi toujours jusqu'à ce qu'on s'éveille un matin dans le port de Rhodes, la reine des Sporades.

Ce port est étroit, mais bien fortifié et défendu à son ouverture par deux tours crénelées. Au fond de l'ellipse tracée par les fortifications qui l'entourent s'élève un rempart jaunâtre, au pied duquel quelques arbres sont

plantés sur le rivage. A leur ombre s'abritent quelques cafés, et se groupent les matelots du port. Derrière ce rempart est cachée la ville, qui d'abord s'étend sur une surface plane, puis s'élève en pente douce sur la base d'un coteau. Elle s'élargit à droite et à gauche sur la grève, présentant sur toutes les faces ses terribles bastions, et ses remparts, dont les deux points extrêmes sont reliés, à l'intérieur des terres, par une ligne de fortifications qui forme un demi-cercle. Auprès du petit port, en est situé un autre plus grand, qui sert de chantier pour la réparation des navires.

La rue des Chevaliers est conservée dans toute son originalité primitive. Les écussons sculptés surmontent encore les portes : seulement des grilles de bois ont été placées sur les balcons pour satisfaire aux exigences de la vie du harem. La rue, bordée de trottoirs, est pavée de petits cailloux aigus noirs et blancs, disposés symétriquement en forme de mosaïque. Comme elle est presque toujours déserte elle produit une illusion complète, et l'on s'attend à voir sortir de quelque porte un chevalier armé de toutes pièces. Une mosquée, dont l'intérieur est misérable, occupe à la cime de la rue, la fameuse église de Saint-Jean. La ville est restée dans l'état constaté par tous les voyageurs. Seulement, deux

portes en sycomore admirablement sculptées, qui fermaient l'ancien hôpital, et qui tombaient en ruines, ont été emportées pieusement, comme un débris de notre ancienne gloire, par un prince français qui porte le nom du naïf historien des croisades de Saint-Louis.

On ne peut parcourir cette ville célèbre, passer dans cette rue qui rappelle tant de glorieux souvenirs, visiter ces remparts illustrés par une mémorable défense, sans éprouver un sentiment d'admiration et de regret. C'est sans doute un des spectacles les plus émouvants et les plus singuliers de l'histoire, que celui de cette poignée d'hommes serrés autour de l'étendart de la croix, et isolés dans leur île, comme sur un vaisseau, au milieu d'une mer ennemie, protégeant le commerce européen, luttant pendant deux siècles contre les forces immenses des sultans, attaquant et détruisant des flottes puissantes, arrêtant au pied de leurs murs les armées du vainqueur de Constantinople, et défendant seuls en Orient la cause de la civilisation contre la fatalité qui l'envahit de toutes parts. Et lorsque enfin abandonnés par l'ingratitude des puissances européennes, ils sont enfermés dans leur ville par une armée de deux cent mille hommes, ils se défendent avec calme, demandant à Dieu et à leur épée ce secours que leur refuse

l'égoïsme des rois chrétiens. Le grand maître, agenouillé devant l'autel, se lève au moment où le prêtre entonne cette prière : « *Deus! in adjutorium meum intende!* — Seigneur ! venez à mon secours ! » — J'en accepte l'augure, dit-il ; allons, mes frères ! — et ils montent sur le rempart pour se défendre ou mourir.

Les habitants de la ville, électrisés par ce noble enthousiasme, meurent en héros. Une jeune fille voit son amant tomber sur le rempart ; prise de la folie du désespoir, elle poignarde son enfant, pour le soustraire à l'esclavage, revêt l'armure de son amant, se jette dans la mêlée, combat comme un homme, et trouve la mort dans les rangs des ennemis.

Au milieu de ces chevaliers héroïques, on est frappé de la figure imposante et austère de ce Philippe Villiers de l'Isle-Adam, qui réunit autour de lui ses plus braves compagnons, courant sans cesse d'une brèche à l'autre, repoussant l'ennemi partout, voyant tomber autour de lui ses plus fermes soutiens, mais ne faiblissant jamais et restant enfin presque seul en face du sultan qui s'incline devant la majesté de ce vaincu sublime. — « La « conquête et la perte des empires, lui dit Soliman, « sont les jeux ordinaires de la fortune. » Et lorsque le grand maître quitte sa ville, emportant avec lui les

débris de sa puissance, le sultan ému à l'aspect d'une si illustre infortune « regrette de renvoyer ce vieillard chrétien de sa maison. »

C'était là le dernier jour de cette chevalerie qui avait jeté sur les siècles précédents de si éclatantes lueurs. Quelque temps après, François Ier, le dernier des rois chevaliers, tombait entre les mains de Charles-Quint.

Les Turcs savent par tradition qu'une race d'hommes redoutables a défendu autrefois cette île contre leurs armées, et ils ne permettent point aux Francs d'établir leur demeure dans l'intérieur de la ville. Le quartier des Francs est situé en dehors des remparts. Mais les gens du pays ne connaissent cette histoire que d'une manière vague, et un habitant de Rhodes à qui nous demandions de nous indiquer la rue des Chevaliers, nous conduisit chez M. le chevalier H.., naturaliste suédois.

Du reste, la navigation à vapeur, en ouvrant dans la Méditerranée des communications faciles, semble promettre à Rhodes un avenir nouveau. Cette île se trouve placée d'une manière fatale sur la route des paquebots, et elle est probablement appelée à jouir d'une grande prospérité commerciale, comme Malte et Syra. Elle a, de plus, sur ces deux rochers arides l'avantage d'une

extrême fertilité. Malgré la présence des Turcs, qui semblent traîner la stérilité à leur suite, ses campagnes présentent encore un aspect vivant et riche, quoique leurs produits aient subi une énorme diminution. Elle n'a point cessé de mériter son nom de Rhodes, Ρωδον, qui signifie rose en langage grec; elle est couverte de forêts de rosiers, et les poëtes peuvent l'appeler, comme autrefois, l'épouse du soleil, car il ne laisse pas s'écouler une journée sans la visiter. Les orangers, les figuiers, les palmiers, les oliviers, sont répandus sur ses coteaux et y déploient une végétation puissante. L'intérieur de l'île renferme de grandes forêts peuplées de gibier; on n'y rencontre pas de rivières, mais chaque vallée recèle dans ses plis un ruisseau qui la fertilise.

Un de ces vallons qui est situé auprès de la ville porte le nom de Zembouli-Déré, vallée des Jacynthes. Il est traversé par un petit pont qui supporte un aqueduc. Les versants sont couverts de figuiers, de buissons de myrte et de lauriers-roses. Au-dessus s'élèvent des pins parasols et des térébinthes à l'épais feuillage. Au printemps le sol est couvert de jacinthes. De l'autre côté de ce pont quatre ou cinq platanes énormes ombragent un petit plateau, pavé en mosaïque comme les rues de la ville. Un bassin dans lequel murmure une eau courante

y entretient la fraîcheur. Un cafetier turc a établi son fourneau en plein air, à l'ombre de ces arbres. De là, l'œil, en suivant l'ouverture de la vallée, se repose sur l'horizon de la mer. C'est en ce lieu, dit-on, que le fameux rhéteur Eschine, exilé d'Athènes, venait enseigner l'éloquence.

De jeunes filles grecques s'en vont par les chemins, portant sur leurs épaules des chapelets de sequins d'or enfilés à leurs cheveux. C'est là leur plus grande parure; il faut que la misère les presse d'une manière bien vive pour les décider à se priver de cet ornement favori. Elles portent souvent toute leur dot dans leurs cheveux.

Nous avons connu à Rhodes un rabbin juif qui nous a semblé avoir conservé dans toute leur simplicité les anciennes mœurs patriarcales; on le voit se promener au bazar, avec son bâton blanc à la main, s'asseoir sur le devant des échoppes, causer, juger les différends d'une manière toute paternelle. Cet excellent vieillard nous a reçus dans sa famille; il a douze enfants, parmi lesquels plusieurs filles d'une grande beauté. Pendant qu'il nous offrait le repas de bienvenue, ses fils debout s'empressaient à nous servir. Nulle part nous n'avons trouvé les traditions de l'hospitalité antique,

pratiquées d'une manière plus touchante et plus naïve.

Au demeurant, Rhodes est une des plus belles îles de la Méditerranée; la vie y est heureuse et facile; le climat est très-sain, et les vents d'ouest, qui soufflent pendant plusieurs mois de suite, y tempèrent les chaleurs ardentes de l'été.

L'île de Rhodes clot, pour ainsi dire, l'Archipel des Sporades. Au delà, jusqu'à Chypre, l'œil ne rencontre plus que les horizons vastes et solitaires de la pleine mer, et quand on arrive en vue des côtes, on ne retrouve plus les paysages animés de l'île des Roses. Une plage dépouillée, et brûlée par le soleil, des montagnes chenues entourent cette île que l'antiquité avait peuplée de ses plus poétiques fictions. La rade et la ville de Larnaca, vues de la mer, présentent cependant un tableau plein de caractère; elles commencent à réaliser l'idée qu'on se fait en général d'une ville orientale. Des groupes de maisons blanches sont épars sur la plage, et au-dessus d'eux s'élèvent de grands palmiers, dont la silhouette originale se détache sur un fond grisâtre; devant tout cela s'étend la mer, et au-dessus éclate un ciel resplendissant. Mais si on descend à terre, on ne trouve qu'un triste amas de maisons bâties avec de la boue, et habitées par une population misérable. Le

soleil éblouit les yeux; une poussière blanche et fine charge l'atmosphère, et la ville vue de près produit, selon l'expression d'un spirituel artiste, l'effet d'une « planète regardée à brûle-pourpoint. »

Pour aller du village de la Marine à la ville de Larnaca, qui en est très-rapprochée, on traverse des champs qui, après la moisson, ont l'air d'avoir été brûlés par le feu du ciel; on dit qu'au printemps ils sont émaillés de fleurs; mais, en été, il nous paraît difficile qu'on y ramasse le moindre brin d'herbe pour le déposer au pied des autels de Vénus.

Du reste, nous ne traduisons ici que nos impressions personnelles; nous savons trop combien les conditions atmosphériques peuvent influer sur le jugement d'un voyageur, qui ne voit un pays qu'en passant. Nous étions pressés d'arriver en Syrie; quelques heures après notre départ de Larnaca, nous vîmes sans regret s'enfoncer dans la mer la dernière pointe de l'île de Vénus. Avec elle s'évanouissait le dernier souvenir de la mythologie, qui venait expirer là, dans sa plus séduisante expression, en face de la Terre-Sainte.

Le lendemain, nous vîmes le soleil se lever sur les crêtes du Mont-Liban.

VI.

BEYROUTH ET LE LIBAN.

BEYROUTH ET LE LIBAN.

Quand on approche de la côte de Syrie, on voit d'abord s'élever au-dessus des eaux la cime du Liban; à mesure que le bâtiment s'avance, la montagne grandit à l'horizon; le rideau de vapeurs qui s'élève de la mer sous l'influence du soleil devient de plus en plus transparent; bientôt on distingue une vaste échancrure dans les flancs de la montagne. Une plaine magnifique occupe ce grand espace vide, et vient se terminer à la mer par un golfe demi-circulaire dont les deux extrémités s'avancent dans les eaux, comme la double pointe d'un croissant.

L'un de ces caps supporte la croupe abaissée d'une

chaîne de montagnes qui s'entr'ouvre pour jeter un fleuve à la mer ; et l'autre est une belle colline boisée, ornée d'une ville dont la couleur jaunâtre tranche sur un fond de sombre verdure.

Les vaisseaux de haut bord, qu'on voyait de loin se balancer dans la rade, pareils à des hochets gracieux, élèvent déjà au-dessus de l'eau leurs croupes énormes, et leurs mâts gigantesques se confondent dans le ciel avec les minarets aériens. Les maisons, percées de rares ouvertures et couvertes de terrasses plates, s'échelonnent jusqu'au sommet de la colline, comme les degrés d'un escalier immense. Les derniers édifices reposent sur les rochers verdâtres de la grève et sur les débris des fortifications qui défendaient l'ancien port. La mer fait blanchir son écume jusque sur la margelle du quai.

Autour des remparts ruinés qui entourent la ville s'épanouit une végétation magnifique. Des haies de cactus formant des murs de verdure, enclavent les jardins et coupent la surface de la colline en carrés inégaux.

Des palmiers à taille svelte et des caroubiers à tête massive s'élèvent de temps en temps au-dessus des champs de mûriers, d'oliviers et de lilas de Perse qui

couvrent le sol comme une forêt. Quelques maisons blanches sont perdues au milieu de ces arbres, à demi voilées par un épais feuillage.

Au premier coup d'œil, cette colline ressemble à un pan détaché d'un paysage du Bosphore, mais là ne se rencontrent plus les cabanes de bois, peintes de couleurs vives, que bâtissent les peuplades errantes venues du Caucase; c'est une ville, fille d'une autre nation et d'un autre climat, la cité arabe de Beyrouth, avec ses maisons de pierre, ses terrasses et ses dômes, sur lesquels le soleil reluit comme sur un bouclier. Enfin, le Liban élève ses cimes roses et grises, couronnées de neige, au-dessus de ce tableau qui semble réaliser les merveilles de la Terre-Promise.

Le port de Beyrouth ne peut recevoir que de petits bateaux arabes; les vaisseaux mouillent en dehors de son enceinte, et comme la place n'est pas sûre, ils sont obligés souvent d'aller chercher au fond du golfe un mouillage plus tranquille et mieux abrité.

Dès qu'une barque approche du rivage, des Arabes à demi nus se précipitent dans l'eau pour emporter les voyageurs et les déposer sur la grève. On a mille peines à éviter leur étreinte. Si l'on parvient à s'élancer sur la rive, on enfonce les pieds dans une terre gluante et

boueuse. Çà et là, au milieu de débris d'herbes marines, apparaissent quelques tronçons de colonnes verdis par l'eau de mer. Quand on a atteint le talus sur lequel s'élèvent les premières maisons, on s'égare dans un dédale de rues étroites, de passages obscurs et voûtés qui coupent et divisent ces masses de pierres. Les rues récemment pavées par les Égyptiens présentent une surface polie et glissante, dangereuse pour les cavaliers.

L'intérieur de la ville a un aspect sombre et triste; les maisons ressemblent à des prisons; les fenêtres s'ouvrent sur les cours intérieures, en sorte que les portes seules coupent les pans de murs qui bordent la rue. Les femmes turques, portant un masque d'étoffe noire, passent auprès des paysannes du Liban dont la tête est armée d'une longue corne : tout cela donne à la ville une physionomie étrange.

Dans les rues assez larges pour que les rayons du soleil arrivent jusqu'au sol, des hommes accroupis fument le narghilé syrien à l'ombre de nattes de jonc grossièrement faites et suspendues au-dessus d'eux en manière de tentes. Des enfants nus se roulent dans la poussière, et des femmes chrétiennes, misérablement vêtues et la gorge découverte, sont assises sur le seuil des portes.

Beyrouth a acquis depuis quelques années une grande importance commerciale. Les bateaux à vapeur, en la choisissant pour lieu de station, ont contribué à accroître son activité. Si les progrès de la navigation n'avaient pas déplacé les grands centres de commerce, elle serait appelée à jouer de notre temps le rôle de Tyr, la reine des vaisseaux ; mais, telle qu'elle est, c'est aujourd'hui le port le plus fréquenté de toute la côte de Syrie.

Le Liban y verse la soie de toutes ses vallées, comme dans un réservoir commun ; Djébail et Latakieh lui envoient leur tabac, Salimah, son *vin d'or;* les montagnards viennent y vendre le produit de leur industrie ou quelquefois de leurs pillages ; les Bédouins y amènent les intrépides chevaux du désert de Palmyre ; les caravanes y apportent les richesses de Damas et de Bagdad, et les bateaux arabes de la côte y concentrent l'entrepôt de tous les ports voisins. Dans les rues étroites et encombrées de ses bazars se rencontrent les hommes de toutes les peuplades agricoles du Liban : le Maronite vêtu d'habits grossiers, le Mutuali, le Druse au turban blanc, qui viennent échanger leurs récoltes contre l'argent ou les marchandises des Turcs, des Arméniens et des Juifs.

A la porte de la ville, sous l'ombre des caroubiers et des platanes, les chevaux arabes, la jambe liée à un pieu et la tête patiemment baissée, attendent leurs cavaliers. On devine déjà l'approche du désert.

Une petite colonie européenne qui est venue se fixer sur ce sol étranger, a apporté d'heureuses innovations dans les procédés de l'industrie locale. Trois filatures de soie y ont été établies par des Français. Le travail uniforme et régulier des ateliers a remplacé le travail individuel et mal organisé des paysans arabes. Ces essais ont prospéré, et chaque année on fait à Marseille des expéditions considérables. La soie de Syrie, moins fine que celle du midi de la France, présente des conditions de solidité bien supérieures.

Ceux qui ont fondé ces établissements ont acquis une influence très-grande dans les villages du Liban. Le caractère chevaleresque de quelques-uns d'entre eux, leurs relations continuelles avec les émirs, leur ont fait dans ce pays une position toute particulière; et si la France s'empressait, comme l'Angleterre, d'employer tous les moyens d'établir sa prépondérance en Orient, elle trouverait en eux des appuis solides et certains.

Mais il y a dans ce pays bien d'autres éléments de

prospérité que néglige l'indolence du gouvernement. La richesse métallurgique du Liban ouvrirait, sous une direction intelligente, de nouvelles voies au commerce et à l'industrie. Les mines de houille, de fer et d'argent verseraient leurs trésors dans le port de Beyrouth, et les paquebots ne seraient plus obligés de demander leur charbon aux pays de l'Occident. Les Égyptiens, à leur passage, avaient fait quelques tentatives d'exploitation, mais le retour des Turcs a fermé ces sources de richesse nationale.

Enfin, le mouvement de la navigation moderne tendant à amoindrir, au profit des ports, les villes de l'intérieur, surtout dans un pays où les communications ne sont ni sûres ni faciles, il est probable qu'un jour Beyrouth absorbera une partie de la population active et commerçante de Damas. Cependant celle-ci se maintient encore, grâce à la beauté de sa situation, et les habitants des bords enchantés du Baradji éprouvent une répugnance invincible à venir s'établir dans un pays où la chaleur est excessive, et où l'eau manque presque complétement. L'unique fontaine qui alimente Beyrouth en est assez éloignée. Chaque matin une armée de femmes et d'enfants y va chercher dans des jarres l'eau qui suffit à la dépense de la journée. Aussi

l'industrie des vendeurs de glace est-elle en faveur au bazar.

Dans les soirées du printemps, la foule des promeneurs envahit un petit chemin plat qui côtoie le rivage du côté de Sidon et qui le domine de quelques pieds. On l'appelle *Raz-Beyrouth*, du nom d'un cap auquel elle aboutit. Les cavaliers francs ou arabes, les femmes montées sur des ânes viennent y aspirer les fraîches exhalaisons du soir, pendant qu'à l'abri d'un rocher s'ébattent les baigneurs. A cette route aboutissent de nombreux sentiers resserrés entre deux murs de cactus. Ils conduisent aux *villas* répandues parmi les arbres de la colline. La plupart de ces maisons appartiennent à des familles chrétiennes qui vivent dans l'aisance. Chacune d'elles possède un joli petit salon garni de nattes et entouré d'un divan blanc. C'est là qu'on reçoit les amis ou les étrangers. On peut voir le soir, assises sur les balcons et les terrasses, les femmes arabes vêtues de robes de soie aux couleurs éclatantes. Leurs cheveux sont mêlés de tresses de soie et de pièces de monnaie, et tombent sur leurs épaules, comme un manteau de velours noir semé de paillettes d'or.

Mais dans les ardeurs de l'été, quand les vents qui soufflent du désert apportent dans les villes de la côte

les fatigues et les défaillances d'une atmosphère embrasée; quand l'air manque aux poumons ou les brûle, le Raz-Beyrouth est désert. C'est sur les terrasses des maisons de la ville que les habitants viennent attendre quelque souffle bienfaisant de la brise. De là, on voit le soleil se coucher dans la mer au milieu d'une vapeur rougeâtre. Au moment où il disparaît, chacun des vaisseaux de guerre en station dans le port tire un coup de canon, et tous les pavillons tombent subitement du haut des mâts. Dans les casernes résonnent les roulements de tambour qui terminent la prière militaire, et qui s'interrompent par trois fois pour laisser pousser aux soldats réunis trois houras à la gloire du sultan. Puis tout rentre dans le silence. Ce moment a une espèce de solennité. Toute cette population répandue sur les toits a l'air d'attendre quelque phénomène extraordinaire. On dirait que la nuit va rendre la vie et la respiration à tout ce pays énervé. Mais souvent l'attente est vaine, et tout reste plongé dans une inertie semblable à la mort.

On voit déjà à Beyrouth quelques-uns de ces chevaux arabes de grande race qui sont merveilleux d'intelligence et de beauté. C'est un véritable plaisir que de voir un de ces animaux superbes passer comme une appa-

rition sur le sable de la grève, les naseaux ouverts et la crinière au vent. Le bois de pins planté au delà de la ville leur offre aussi une arène magnifique. On y arrive en suivant des chemins profonds creusés dans une terre rouge et sablonneuse. Des cafés sont disposés à l'ombre des arbres pour le repos des cavaliers. Ce bois domine la plaine qui s'étend jusqu'à la base du Liban. Elle est couverte d'oliviers au-dessus desquels s'élève de temps en temps un groupe de grands palmiers qui balancent leurs têtes flexibles et gracieuses : au delà, le Liban apparaît dans toute sa splendeur; il déploie ses collines onduleusement étagées, avec leurs crêtes couronnées de villages et de couvents, avec leurs pentes coupées de vignes, de terrasses, de forêts, jusqu'à ce que la végétation s'efface peu à peu pour laisser saillir dans le ciel les contours arrondis de sa cime nue. Aussi Beyrouth est le centre des excursions dans la montagne; car là, plus qu'en tout autre lieu, elle déploie ses magnificences et semble solliciter les désirs du voyageur.

Dès les premiers jours de notre arrivée nous avions parcouru les environs de la ville, tantôt du côté de la plaine d'oliviers et du bois de pins, tantôt en suivant le rivage de la mer opposé au Raz-Beyrouth. Le pays,

de ce côté, présente un tout autre aspect; le long du chemin s'étendent des jardins plantés de mûriers, entourés de haies de nopals et de touffes de jonc; et des canaux soigneusement tracés distribuent la fraîcheur dans les sillons.

Cette plaine est traversée par la rivière de Beyrouth (Nahr-el-Bairut), qui vient se jeter dans la mer à une demi-lieue de la ville. Un pont de pierre servait à la traverser : mais le temps y a amené cette lente dégradation qui frappe les monuments abandonnés par l'homme, en sorte qu'on a l'avantage de passer la rivière à l'ombre des arches du pont. Cela se pratique ainsi dans toute la Syrie. En remontant le cours du fleuve au milieu des buissons de lauriers-roses, on jouit de toutes les beautés que présentent les perspectives du Liban, la grandeur de ses horizons, la disposition pittoresque de ses couvents et de ses villages. C'est de là qu'il faut suivre de l'œil la sinuosité des vallées qui entament sa croupe comme des sillons, et contempler cette succession de petites crêtes qui s'étagent graduellement jusqu'au sommet de la montagne; car, dès qu'on a mis le pied sur sa base, on le voit se rapetisser et s'abaisser jusqu'à ce qu'on arrive sur sa dernière cime et qu'on s'en serve comme d'un piédestal pour

contempler d'autres horizons et d'autres spectacles.

L'aspect de ce pays riche et cultivé, parsemé de nombreux villages, surprend des yeux habitués à la désolation des campagnes possédées par ces Turcs, dont un proverbe a dit que là où ils posaient le pied la terre restait stérile pendant sept ans. C'est que, dans ce coin de terre, dans les replis de ces vallées, sur ces sommets isolés et défendus comme des forts, s'est retiré un peuple actif, laborieux et guerrier, qui a conquis et conservé, le sabre à la main, le droit de cultiver la terre et de vivre, dans l'indépendance, du fruit de son travail. Les Maronites, qui s'étaient maintenus contre les empereurs grecs d'abord, contre les sultans ensuite, ont dû succomber à la fin ; mais, malgré leur soumission apparente, ils ont gardé dans leurs mœurs et dans leurs idées ces habitudes de liberté qui n'abandonnent jamais les habitants des montagnes, et qu'ont entretenues chez eux les traditions de la religion chrétienne. Après avoir lutté pendant douze siècles contre la force brutale et le fanatisme, ils semblent aujourd'hui sur le point de succomber sous les trahisons de honteuses manœuvres diplomatiques et ils tournent en vain les yeux du côté de la France.

Chacun des sommets qui, en s'échelonnant, forment

le versant de la montagne, est couronné par un de leurs villages ou de leurs couvents. Les moines maronites, travailleurs assidus, fertilisent à la sueur de leur front un petit rayon de terre autour du couvent, comme le paysan autour du village; en sorte que tous ces petits rayons, en s'élargissant, ont fini par se rencontrer et par couvrir toute la croupe de la montagne. Le premier travail a été rude et difficile: il fallait soutenir chaque sillon, chaque plant de vigne par une terrasse; il fallait briser le rocher pour le remplacer par une terre meuble et fertile; il fallait, en un mot, vaincre, à force de persistance, la rébellion d'un sol qui ne devait porter que des forêts de pins et de cèdres. Aussi rencontre-t-on partout, à côté du champ de blé, quelque monticule couvert de bruyères et semé de grands pins parasols. La nature âpre et primitive de la montagne se fait jour à travers la robe de culture dont l'industrie de ses habitants l'a enveloppée. Les vignes, les mûriers et les champs de blé ont envahi les pentes du Liban; et la fertilité, chassée des plaines par les vainqueurs, semble s'être réfugiée sur la montagne pour s'y maintenir et s'y défendre.

Voilà ce qui a fait de cette partie du Liban un tableau si original et si admirable. Je l'ai vu sous d'autres as-

pects : je l'ai vu s'élever en roches abruptes et colorées au-dessus des ruines de Baalbek, et se développer d'une façon majestueuse et imposante le long des plaines de la Bkaâ; mais nulle part je ne lui ai trouvé un semblable caractère de grâce et de beauté. Ailleurs la montagne est morne et silencieuse comme le désert, ses villages sont misérables, ses rochers sont nus, la terre est à peu près inculte; mais, là, au contraire, la vie semble circuler avec plus de vigueur; et, pendant que les récoltes couvrent les flancs de la montagne, on voit grandir dans ses heureux villages une race d'enfants robustes et intrépides qui doivent continuer l'œuvre de leurs pères.

Des religieux lazaristes ont établi, au milieu de ces villages, des colléges où ils enseignent aux jeunes Maronites l'arabe littéral, le français et l'italien. Ces établissements présentent un intérêt particulier. Dans ces pays que le despotisme étouffe dans l'ignorance, ces colléges sont un foyer de civilisation très-puissant et très-actif. Je me souviens avec une véritable joie d'une journée que j'ai passée au couvent d'Antourah. J'entrai dans une cour magnifique, ombragée par des orangers d'une grosseur prodigieuse; elle était terminée par une terrasse d'où l'on découvrait la mer. Soixante ou qua-

tre-vingts jeunes gens s'ébattaient à l'ombre de ces arbres; ils jouaient au jeu de *balle;* leurs belles et intelligentes figures étaient animées par la passion. Je les entendais crier et se quereller en français. Je m'arrêtai sur le seuil, saisi d'une émotion profonde. Cette petite France isolée sur une haute montagne, au centre d'un pays barbare, frappait mon esprit d'étonnement et d'admiration. Je venais de traverser le fleuve du Chien (Nahr-el-Kelb), j'avais passé au milieu de villages arabes, et tout à coup je retrouvais les jeux de mon enfance à mille lieues de Paris; j'entendais résonner la cloche qui rappelait les écoliers au travail, et j'écoutais parler la langue de mon pays, sous les orangers du Liban, à quelques lieues des cèdres de Salomon.

Je trouvai, parmi les religieux, de jeunes Français qu'un noble enthousiasme a voués à une vie d'abnégation et de travail. Ils vivent heureux au milieu de cette famille qui les entoure et qui les aime. Ils me montraient avec orgueil leurs élèves, qui prépareront aux idées françaises une influence plus forte et plus facile dans le pays. Nous passâmes une partie de la journée dans la bibliothèque; j'étais appuyé sur une table où se trouvaient mêlés des volumes de Corneille et de Bossuet; les noms de tous les grands écrivains français

brillaient en lettres d'or sur les rayons; et, pendant que nous fumions le tabac de Djébail dans un chibouk dont le tuyau de jasmin avait crû dans le jardin du couvent, nous causions de Paris et de sa situation littéraire.

Je dînai au réfectoire, au milieu de tous les élèves, et, pendant le repas, l'un d'entre eux lisait à haute voix l'Histoire de France. Les religieux m'avaient traité comme un compatriote et comme un ami, et je trouvai devant moi un flacon de ce fameux *vin d'or* qu'on recueille sur les coteaux voisins.

Pendant que je retournais à la ville, à travers les chemins ardus de la montagne, je rêvais à la gloire de notre pays, qui semble devoir porter partout les premières semences des idées généreuses. Aujourd'hui je ne puis me défendre d'un sentiment de tristesse et de regret, quand je songe que ce beau collége d'Antourah est placé au centre de la guerre. Depuis que l'anarchie règne dans le Liban, tous les couvents ont arboré le drapeau tricolore, comme si l'ombre de la France devait les couvrir et les défendre. Le temps des croisades est passé; mais il nous semble qu'il y a une question d'honneur national à ne pas abandonner ces peuplades chrétiennes qui nous tendent les bras, et qu'il y a un

principe d'humanité aussi sérieux à arrêter le massacre des chrétiens qu'à empêcher la traite des nègres.

Les bords de la mer, de ce côté, jusqu'au fleuve du Chien, sont couverts de mûriers. Au milieu de ces champs, sont répandues de petites cabanes de jones qui servent d'ateliers aux fileurs arabes : nous entendions de tous côtés le tic-tac de leurs instruments ; souvent un jeune garçon est assis à la porte, jouant des airs nationaux sur une musette composée de deux roseaux réunis, semblable au chalumeau des pâtres de Virgile.

Le fleuve du Chien se jette dans la mer, à l'extrémité du golfe opposée à celle qu'occupe Beyrouth ; il y arrive entre deux montagnes qui le dominent de plusieurs centaines de pieds. Un aqueduc est encadré dans le rocher : il semble faire partie de la montagne. Il a été bâti par l'émir Fakreddin pour amener l'eau aux champs de mûriers qui bordent la mer. Des lierres ont grandi dans les crevasses du mur et forment, contre le flanc de la montagne, des arcades de verdure. On néglige de réparer cet aqueduc, et l'eau qui filtre à travers les pierres tombe comme une pluie au milieu de branches de lierre.

De l'autre côté du fleuve, on rencontre un chemin

taillé à mi-côte dans le rocher vif. On y voit encore la trace que les roues des chars ont laissée dans la pierre. Cela paraîtrait étonnant dans un pays où il n'y a pas une seule voiture, si de singuliers monuments n'étaient là pour rappeler les souvenirs du passé. Des inscriptions ont été gravées sur le rocher et plusieurs personnages dessinés en relief. L'une de ces inscriptions, écrite en latin, est de Marc-Aurèle et d'Antonin-le-Pieux ; les autres sont écrites en caractères cunéiformes. On m'a dit depuis qu'elles attestaient le passage de Sésostris et de Cambyse. La solitude du lieu, la position élevée de ce cap au-dessus de la mer, la simplicité héroïque de l'œuvre, donnent un caractère particulier de grandeur à ces monuments extraordinaires.

Ce fragment de route ancienne est une sorte de phénomène dans le Liban, où les chemins sont presque impraticables. Il faut avoir acquis la certitude de l'adresse et de la solidité des chevaux arabes pour oser se hasarder dans ces sentiers périlleux, qui tantôt gravissent des pentes presque perpendiculaires et tantôt côtoient des précipices effrayants. Ils franchissent sans hésitation les plus terribles passages, choisissant avec sagacité la place où ils doivent poser le pied, sondant le terrain et rassurant par leur audacieuse confiance le

cavalier frappé de vertige. Les chameaux remplacent les chars de transport : j'en ai vu descendre de la montagne chargés de poutres énormes qui se balançaient sur leur dos d'une manière formidable ; à chaque oscillation ils semblaient devoir être précipités ou brisés, et pourtant ils résistaient vaillamment et descendaient d'un pas tranquille les sentiers les plus escarpés.

Les courriers arabes traversent au galop les aspérités des crêtes du Liban, pareils à des cavaliers fantastiques ; des hauteurs de la montagne on voit descendre la caravane de Damas : les chevaux, les mulets, les chameaux se déroulent en longues files sur ses versants rapides. De temps en temps on les voit se perdre derrière un groupe de rochers, s'enfoncer dans les vallées, puis reparaître sur une cime éloignée. Les chameaux dessinent à l'horizon leurs silhouettes bizarres, et le chamelier, le fusil négligemment jeté sur l'épaule, suit la caravane en chantant d'une voix traînante une douce chanson d'amour.

Des khans sont répandus sur la route pour le repos des voyageurs : ce sont des espèces de huttes qui présentent au fond deux chambres obscures et étouffées, et, sur le devant, un vestibule couvert qui communique avec le dehors par deux larges portes sans

cloisons : c'est la salle destinée à recevoir les voyageurs.

Partout la nature semble avoir préparé avec soin la situation des villages. Chaque cime appelle un groupe de maisons, une réunion d'habitants. Le village de Broumâhna nous a frappés par son heureuse position : il occupe une élévation qui est séparée du corps de la montagne par une vallée profonde ; en sorte que d'un côté on rencontre les horizons sans bornes de la mer, et qu'on voit de l'autre une vallée fertile qui descend sinueusement jusqu'à la plaine de Beyrouth. Les maisons des paysans sont répandues sur les versants, et au-dessus d'elles s'élève une esplanade magnifique soutenue par deux terrasses où sont réunies les habitations des émirs. Une ligne d'arbres énormes borde la terrasse qui domine la vallée. Une dizaine de chevaux étaient entravés sous leur ombre ; un soleil éclatant animait le paysage, et l'air, imprégné de lumière, était d'une pureté et d'une transparence extraordinaires.

Nous étions venus à Broumâhna pour visiter les émirs de la famille de Khâdbey. Notre saïs alla les prévenir de notre arrivée, pendant que nous considérions les chevaux, dont quelques-uns portaient des amulettes pendus au col dans un petit sachet de soie.

L'émir nous reçut dans une grande salle autour de

laquelle régnait un divan. Pendant qu'il nous offrait courtoisement le narghilé et le café, nous vîmes entrer deux princesses dont l'une était sa femme et l'autre sa parente. Elles vinrent s'accroupir sur le divan à quelques pas de nous et se mêlèrent à la conversation.

Leur beauté naturelle était encore relevée par l'étrange costume dont elles sont vêtues :

Une corne d'argent, de la grosseur du bras et longue de deux pieds à peu près, est posée sur leur tête ; elle supporte un voile blanc et transparent qui retombe sur leurs épaules plus bas que la ceinture, et qui s'ouvre par-devant à un ou deux pouces de la naissance de la corne, dont la base est ciselée. Leurs cheveux lissés le long des tempes et ramenés aux oreilles sont ornés de perles et de fleurs naturelles. Des rubans de velours qui passent sous leur menton soutiennent cette singulière parure, et des glands d'argent supportés par des cordons servent de contre-poids à la corne qui est inclinée en avant. Leurs robes de soie à couleurs vives et à raies ont à peu près la forme des costumes de femmes au moyen âge. Elles dessinent la taille sans en arrêter trop nettement les contours, et leur corsage ouvert laisse la gorge à peu près nue. Leurs manches serrées vers le haut s'élargissent à partir du coude ; leurs bras

sont chargés de bracelets, et leurs doigts couverts d'anneaux. Enfin, la robe s'entr'ouvre à partir de la ceinture et laisse voir de larges pantalons blancs que terminent de jolis pieds nus; car, suivant l'usage oriental, elles déposent leurs babouches pour marcher sur les nattes et les tapis.

Le poids embarrassant de la corne les oblige à se pencher avec précaution, et elles remuent la tête avec des ondulations de col semblables à celle d'un cygne.

L'une d'elles s'appelait *Nassim*, ce qui signifie en Arabe : Brise, et l'autre portait le nom gracieux d'*Hendié* (Indienne).

— Nous sommes Françaises, nous dirent-elles en posant la main sur leur cœur. Pendant deux heures que dura notre visite, elles nous parlèrent de leur désir de voir Paris, et elles furent charmantes de bonne grâce.

Cette corne, qu'on appelle *tantoura*, est l'ornement spécial des femmes du Liban; mais celles que portent les paysannes sont faites ordinairement d'un métal moins précieux, et quelquefois d'un simple morceau de bois.

Dans certaines parties de la montagne, on rencontre, à côté d'un village maronite, un village de Druses. Cette nation agricole, comme celle des Maronites, en

diffère essentiellement par sa religion. Les Druses sont idolâtres; ils adorent un veau, comme les Hébreux quand ils furent abandonnés de l'esprit de Dieu. Ce culte paraît être une corruption de la religion primitive; car, ils reconnaissaient dix incarnations de Dieu, sous la forme humaine, dont la dernière s'était faite en la personne d'Hakem, kalif cruel et débauché. Leur religion, du reste, est enveloppée de mystère, et ce qu'on en connaît n'est qu'un tissu de bizarres extravagances.

Malgré la différence de culte, ces deux nations rivales ont souvent vécu en bonne intelligence; et cet état de paix durerait sans doute encore, si des influences étrangères n'avaient jeté entre elles des germes de haine et de discorde. Tant qu'elles ont été unies, elles ont pu se maintenir dans un état voisin de l'indépendance. Mais leurs divisions ouvrent aux Turcs une route facile pour les soumettre d'une manière définitive. Alors, sans doute, la solitude et la stérilité s'étendront sur la montagne, comme elles ont déjà gagné quelques-unes des parties les plus fertiles de la Syrie.

Aujourd'hui les pays du Liban présentent encore une organisation à peu près semblable à celle qui régissait l'Europe au moyen âge.

Les émirs ressemblent aux grands barons. Ils guer-

roient entre eux et se défendent dans leurs aires, comme les Burgraves. Les villages payent des impôts annuels au pacha; mais, chaque année, la perception de cette dîme donne lieu à quelque révolte.

D'autre part, les pachas entretiennent des hordes de soldats indisciplinés qui représentent à peu près les anciennes compagnies franches. Ces corps d'Albanais ou Arnaautes sont composés d'hommes sans foi ni loi, pleins de tous les vices qu'engendrent l'indiscipline et l'oisiveté, mais d'une bravoure téméraire. Ils commettent sans cesse des crimes dans les pays où ils séjournent et le plus souvent avec impunité. Ce sont ces soldats terribles que le pacha tient en réserve pour soumettre les pays insurgés. Ils fondent sur un village comme une tempête, et rétablissent la tranquillité, mais sur des ruines. On fait de leur cruauté des récits qui font frémir. On nous a raconté dans un village du Liban qu'un Arnaaute, après avoir violé une femme sur le cadavre de son mari, avait voulu la forcer à renouveler l'épouvantable festin d'Atrée, et à manger la chair de son enfant.

Sous l'influence de cette plaie qui le ronge, le pays se dépeuple, la terre reste inculte, le paysan découragé quitte la pioche pour le sabre; les vices des vain-

queurs gagnent les vaincus; la fourberie et l'avidité remplacent l'instinct du travail; les peuples se déchirent entre eux; et les hommes font un désert de cette Syrie, que Dieu avait créée pour être un des plus riches pays du monde.

VII.

COTES DE LA PHÉNICIE

ET

DE LA PALESTINE

COTES DE LA PHÉNICIE

ET

DE LA PALESTINE.

Il y a dans la manière de voyager adoptée en Orient quelque chose d'aventureux et d'original qui séduit l'imagination. Au lieu de subir la monotonie insipide des grandes routes, on suit des sentiers tortueux et accidentés; on foule le sable des grèves, et la mer en expirant aux pieds des chevaux couvre leurs sabots d'écume; si un groupe d'arbres touffus invite au repos, on fait halte à leur ombre; un feu allumé entre deux pierres sert à préparer le repas; le soir, après une journée ardente, on s'arrête auprès d'une source; les chevaux et les cavaliers se désaltèrent à la même fontaine; on s'endort en fixant les yeux sur les pro-

fondeurs du ciel, et avant le lever du soleil on plonge la tête dans le ruisseau et on se remet en route. En se pliant ainsi à toutes les coutumes des habitants, on comprend mieux le pays qu'on traverse; ce contact direct et incessant de l'homme avec la nature, établit entre eux des relations plus intimes.

On éprouve un certain sentiment de joie, la première fois qu'on se trouve ainsi au milieu d'un pays sauvage et désert, en dehors de toutes les habitudes et de toutes les lois de la vie sociale; il semble qu'on a plus nettement conscience de sa liberté. Je me souviens de l'impression profonde que je ressentis lorsque, dans les chemins creux qui avoisinent Beyrouth, je vis défiler devant moi notre petite caravane en allant à Jérusalem.

Nous étions armés de toutes pièces; des outres en cuir remplies d'eau pendaient aux fontes de nos selles, à côté du chibouk plié dans un fourreau de drap. Les mules chargées de nos minces valises cheminaient devant nous, et deux *moukres* armés de longues carabines ouvraient la marche, que fermaient notre drogman et un domestique montés sur de bons chevaux.

Les moukres servent à la fois de guides et de pale-

freniers, marchent toujours à pied et défient les ardeurs d'un soleil brûlant.

En allant de Beyrouth à Saïda, on rencontre d'abord une plaine de sable longue de deux lieues, qui s'avance dans les terres cultivées, comme une vaste échancrure. Au delà, la route côtoie le rivage, traversant de larges champs de blé parsemés de rares oliviers, descendant au milieu des joncs et des lauriers-roses d'un marécage, ou s'élevant sur le flanc d'un mur de rochers qui domine la mer; c'est au détour d'un de ces caps que nous aperçûmes, après notre première journée de marche, la blanche ville de Saïda. Elle enveloppe et couronne un mamelon très-bas, qui s'avance dans la mer à l'extrémité d'un golfe aux contours gracieux, bordé par les grands arbres de quelques jardins.

Il ne reste plus rien de l'antique cité phénicienne, de cette riche Sidon, mère de la navigation et des sciences. De temps en temps on retrouve, en fouillant le sol des jardins, quelques fragments de colonnes ou de bas-reliefs. Ce sont les seuls témoignages de sa grandeur passée.

Son port même, ce port d'où sont sortis les premiers navigateurs, a été comblé et peut à peine recevoir les petits bateaux arabes. Des enfants jouent dans ses eaux

au milieu des bancs de sable. Des fragments de rochers forment au port de Sidon une chaussée naturelle. Du côté de Beyrouth, il est fermé par un pont qui unit à la terre un petit rocher couvert de fortifications.

Le plus beau monument de la ville est un khan qui appartient à la France. C'est un bâtiment à quatre faces. Il enclave une cour intérieure, au milieu de laquelle s'élève un bassin plein d'eau, ombragé par quatre grands arbres. Deux beaux bananiers croissent au bord du bassin. Dans la cour étaient attachés à des distances égales une vingtaine de chevaux appartenant au grand prince. Au premier étage, règne une large galerie qui s'ouvre sur la cour. Des femmes, des enfants se penchent à ses ouvertures pour voir arriver les voyageurs.

Depuis Saïda jusqu'à Sour, le pays conserve la même apparence; seulement les horizons s'élargissent; les collines s'éloignent de la mer. Six heures de marche conduisent à Sour. La ville occupe la pointe d'une plaine triangulaire dont un des côtés s'étend vers Sidon, et l'autre vers le Cap-Blanc.

C'est là que fut autrefois cette fameuse Tyr, dont les innombrables vaisseaux portaient la pourpre aux rivages de la Grèce et de l'Italie. Elle est plus misérable encore

que Sidon, sa mère et sa rivale. Saïda est une ville; Sour n'est qu'un misérable village. Les menaces des prophètes se sont accomplies sur elle, et le voyageur ne reconnaît plus dans ces misérables masures la reine orgueilleuse de la mer. Un coteau de sable qui la domine semble prêt au premier souffle du vent à s'étendre, comme un linceul, sur ses tristes débris

Un aqueduc d'une belle construction, à travers les arches duquel on aperçoit les eaux bleues de la mer, amenait à Tyr les fontaines de Rass-el-Aïn. Une partie de cet aqueduc, assez bien conservée, vient s'adosser à un petit tertre de forme ronde, que couronnent un tombeau de santon et un palmier solitaire.

Rass-el-Aïn est situé à deux lieues de Tyr. C'est là que s'élèvent les puits dits de Salomon. Ce sont trois tours dépassant de vingt pieds le niveau du sol; la plus grande présente un orifice de plus de soixante pieds de large. Elles reçoivent l'eau qui jaillit de la terre, comme d'un puits artésien. Ces eaux, qui étaient destinées à remplir les aqueducs de l'ancienne Tyr, tombent aujourd'hui du haut de leurs réservoirs et font tourner plusieurs moulins. Elles forment un petit fleuve qui va se jeter à la mer à quelques centaines de pas de là. Du haut de ces réservoirs, nous vîmes plusieurs femmes

nues qui se baignaient dans le ruisseau, et qui, effrayées à notre aspect, coururent se cacher derrière une haie.

Quelques maisons rassemblées autour de ces puits forment un petit village, et un arbre immense placé au bord du chemin est l'hôtellerie qui abrite les caravanes.

A une demi-heure de Rass-el-Aïn, la côte qui se replie sur elle-même, en laissant la plaine de Sour projeter dans la mer son extrémité sablonneuse, se redresse tout à coup et continue à courir vers l'Égypte.

A cet endroit, le rivage, par l'angle rentrant qu'il a formé, est venu rejoindre les montagnes dont il s'était graduellement éloigné depuis Saïda. Là un rocher escarpé s'avance dans la mer, présentant aux vagues son flanc de craie entamé par les tempêtes. C'est le Cap-Blanc. Un chemin hardi et difficile, que la tradition attribue aux soldats d'Alexandre, a été creusé sur le versant presque perpendiculaire de la montagne. Les chevaux le gravissent péniblement au milieu des aspérités blanchâtres de sa surface. Les chameaux et les mulets, qui depuis mille ans posent le pied à la même place, ont usé le rocher, et les ravages du temps, venant à leur aide, lui ont fait un sol inégal et tourmenté. Quelques plantes vigoureuses, qui portent des

fleurs violettes, ont crû dans les fentes de ce rocher stérile, et les gélinottes, qui s'abritent dans les cavités du rocher de craie qui domine le passage, s'envolent avec bruit à l'aspect des cavaliers, et s'enfuient dans les maigres taillis de genévriers et de chênes nains qui couvrent le versant opposé de la montagne.

De ce lieu élevé on peut, comme du haut d'une terrasse, contempler à ses pieds la vaste mer et la plaine de Tyr coupée de champs de blé, de jardins verts, de steppes désolés, de groupes de palmiers, et peuplée de rares villages. On voit planer au-dessous de soi les goelands qui mêlent leurs cris tristes et glapissants au bruit solennel des flots contre les rochers, et, si on se retourne, on peut apercevoir déjà le sommet des montagnes de la Palestine.

De l'autre côté de ce cap, les montagnes se retirent pour faire place à une plaine boisée. Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à un khan, situé à peu de distance du village de Nakhoura, au milieu de cette plaine. Un ruisseau limpide coulait à quelques pas de là, côtoyant un jardin fertile planté d'arbres fruitiers.

Les insectes incommodes qui pullulent dans tous les khans de la Syrie, nous eurent bientôt chassés de notre couche. Nous allâmes nous établir en plein air, la tête

adossée à quelques pierres qui nous garantissaient du vent.

Enveloppé dans mon caban, je regardais au-dessus de ma tête le ciel brillant d'étoiles; des mouches phosphorescentes, pareilles à des vers luisants ailés, traversaient l'air et voltigeaient d'un arbre à l'autre. Aux dernières lueurs du feu qui s'éteignait, je voyais nos chevaux brouter quelques brins d'herbe brûlés par le soleil; des chameaux appartenant à une caravane de marchands étaient accroupis sur la terre, et j'entendais seulement au milieu du calme silencieux de la nature, le bruit confus et monotone de la mer agitée. Je vis tout à coup apparaître un fantôme blanc. Une voix me dit en arabe :

— Las-salam-aleik. (Je te salue.)

Je me levai, et je vis debout devant moi un Arabe drapé dans son manteau en poil de chèvre. Il me demanda du geste du pain et de l'eau. Je lui montrai le ruisseau, et je tirai de mes sacoches un morceau de pain que je lui donnai. Il me remercia et s'en alla; mais je ne pouvais dormir; ces scènes nouvelles pour moi tenaient mon imagination en éveil, et dès que je fermais les yeux, je voyais passer dans mon rêve le manteau blanc d'un Arabe. On s'habitue bien vite à toutes ces

singularités du voyage, et bientôt on dort sur le sable aussi profondément que dans un lit moelleux de notre Europe civilisée.

A une lieue du khan où nous avions passé la nuit, nous franchîmes une nouvelle chaîne de montagnes qui s'avançait jusqu'à la mer. Du haut de ce cap, nous vîmes le soleil se lever sur la belle plaïne de Saint-Jean-d'Acre.

A mesure que nous descendions de la montagne, nous distinguions à nos pieds des champs dévastés, qui avaient, à certains endroits, des taches d'un jaune éclatant. Ce phénomène se produisait seulement dans un certain rayon autour de la base de la montagne. Nous en eûmes bientôt l'explication. Une armée de sauterelles avait envahi cette partie de la plaine; à certains endroits, elles couvraient littéralement le sol; elles s'envolaient sous les pieds de nos chevaux, tournoyaient bruyamment autour de nous, puis allaient retomber à quelques pas de là. Elles étaient d'une couleur jaune, et à peu près de la taille des grosses sauterelles vertes qu'on trouve dans nos prés. Là où elles avaient passé, toute trace de végétation avait disparu. Quelques paysans désespérés erraient au milieu de leurs champs, chassant devant eux des tourbillons de ces insectes des-

tructeurs, et les tuant à coups de bâton; mais, dès qu'ils avançaient, leurs ennemis insaisissables revenaient en arrière occuper la place qu'ils avaient quittée.

C'est là un des fléaux les plus terribles de la Syrie. Un jour, le cultivateur assis au seuil de sa maison voit passer, entre le soleil et lui, un nuage grisâtre, avec un bruit semblable à celui que font à l'horizon les nuages chargés de grêle : ce sont les sauterelles que la disette d'herbes a chassées du désert. Si le vent les pousse, le nuage disparaît à l'horizon; mais, si elles s'abattent sur la plaine, elles dévorent les moissons en herbe, rongent les feuilles et frappent de stérilité les campagnes les plus fertiles.

Nous eûmes bientôt traversé cette ligne de dévastation; au delà nous trouvions de riches champs d'oliviers où s'ébattaient de nombreuses volées de tourterelles. En approchant d'un village, nous rencontrâmes des jardins plantés d'abricotiers magnifiques, dont les paysans ramassaient les fruits. Mais cette zone de végétation brillante ne s'étend pas jusqu'à la ville. Au delà se déployait une plaine à peu près inculte couverte de grandes herbes flétries par le feu du ciel.

A notre gauche se dessinait à l'horizon un grand aqueduc, élevant ou abaissant ses arches selon les inégalités

du terrain. Il occupe un espace de deux lieues, et va porter l'eau à Saint-Jean-d'Acre. A l'endroit où il quitte la colline et coupe la plaine en ligne directe pour aller joindre la ville, un beau parc boisé couvrait le coteau, cachant sous ses ombres de légers kiosks. Ce parc et cette maison de plaisance portent le nom d'Abdallah-Pacha, qui les a construits. De là, nous voyions devant nous les murs de pierre de la ville resplendir au soleil et se détacher sur le fond bleu de la mer.

Déjà nous apercevions les traces que le canon a laissées sur ses monuments; les minarets tronqués ne s'élevaient guère au-dessus des remparts; nous rencontrions sur le bord du chemin des boulets rouillés perdus au milieu des herbes; les Turcs les ont laissés sur place; on en trouve jusque dans les rues, comme pour expliquer les ruines dont on est entouré.

Nous arrêtâmes nos chevaux à la porte de la ville, et, après un repos de quelques heures à l'abri d'une mauvaise hutte de joncs entrelacés, nous allâmes, par un soleil ardent, visiter cette triste victime de la guerre, qui a été ravagée trois fois depuis un-demi-siècle.

En pénétrant dans l'intérieur de la ville, on a sous les yeux tant de débris, on rencontre tant de bazars déserts, tant de maisons bouleversées, qu'on erre dans

les rues avec ce sentiment secret de tristesse et d'effroi qu'on éprouve en parcourant un cimetière. Les remparts seuls se relèvent avec activité, et semblent préparer à ce malheureux pays les horreurs de quelque nouveau siége.

On éprouve un sentiment de respect en contemplant les restes d'une ville morte; mais, en présence des mutilations d'une ville encore vivante, on est ému de pitié. Les ruines récentes ne présentent point le tableau solennel et grandiose d'une ruine ancienne; celles qu'ont laissées sur leur passage les canons de Bonaparte, d'Ibrahim et des Anglais n'ont point la majesté de celles qui ont marqué les traces d'Alexandre. Tyr est plus abandonné et plus misérable que Saint-Jean-d'Acre, mais il est moins triste.

La ville occupe l'extrémité d'un des plus beaux golfes que la nature ait creusés sur la côte de Syrie.

Un ruban de sable argenté qui s'arrondit gracieusement en hémicycle relie à Saint-Jean-d'Acre la pointe du Carmel, qui s'avance dans la mer à l'autre bout du golfe, cachant le petit bourg de Khaïffa, parmi les arbres pressés autour de sa base. Cette grève sert de chemin aux voyageurs. Les chevaux marchent avec facilité sur la ligne de sable humide que la mer couvre et

découvre dans son mouvement, et que la pression de l'eau rend plus ferme et plus solide.

Nous suivîmes cette route pour aller à Khaïffa. Le hasard nous avait donné un étrange compagnon de voyage. Nous étions suivis depuis Acre par un de ces horribles fous qu'on appelle des santons, et qui ont le privilége acquis d'étaler dans les rues leur nudité hideuse. Il marchait plus près que nous de la mer, et les vagues, en venant moutonner contre la grève, le couvraient d'écume jusqu'à la ceinture.

En cheminant sur cette route aventureuse, nous contemplions d'un œil satisfait le spectacle grandiose qui nous entourait : — D'un côté la mer immense, perdant dans les limites indécises de l'horizon ses vagues d'un vert sombre ; autour de nous une plaine superbe enfermée par des montagnes comme un parc immense ; derrière nous Saint-Jean-d'Acre, élevant au-dessus de l'eau ses formidables bastions ; devant nous le Carmel déroulant ses pentes sombres, et portant sur sa première cime son couvent blanc surmonté du pavillon de France.

Après deux heures de marche, nous traversâmes Khaiffa entourée de méchantes fortifications ruinées et pourvue d'un petit port dans lequel se balançaient quel-

ques bateaux arabes. Un plateau planté d'oliviers, qui s'étend entre la montagne et la mer, conduit de Khaïffa au chemin escarpé qui monte au monastère du mont Carmel.

Ce couvent est un des lieux de délices de la Syrie. Qu'on vienne de Beyrouth ou de Jérusalem, c'est un lieu de repos où l'on oublie un peu les fatigues des longues journées de marche. En présence de ces villes et de ces pays fameux qui n'ont retenu de leur ancienne gloire que la splendeur d'un grand nom, on est saisi d'admiration en voyant ce simple couvent, habité par quelques pauvres moines, exposé à toutes les chances de la guerre, renaître sans cesse de ses cendres, et survivre victorieusement à toutes les révolutions. C'est là le privilége des choses qui ont leur source dans le cœur ou dans l'intelligence. Il faut avoir traversé ce pays dépeuplé, avoir passé les nuits en plein air, les journées sous un soleil brûlant, avoir subi les fatigues et les privations de la vie errante, pour apprécier l'excellence de cette hospitalité, exercée avec une simplicité évangélique par des hommes qui ont quitté une famille, des amis, qui ont brisé tous les liens de la vie sociale pour s'exiler dans un désert et s'y faire l'asile et la providence du voyageur.

Quoique tous les monastères catholiques de la Syrie

soient placés sous la protection immédiate de la France, celui du mont Carmel en a ressenti les effets d'une manière plus positive. C'est sur les sollicitations pressantes du gouvernement français qu'on a permis sa reconstruction. Toute la France a pris part à sa réédification; les dames de Paris ont dansé au bénéfice des moines du Carmel, et, malgré les susceptibilités jalouses du pacha, malgré les difficultés matérielles de l'entreprise, le travail s'est achevé, et le monastère, en se relevant, a pris des proportions superbes.

Le nouveau bâtiment ressemble plutôt à une citadelle qu'à un couvent. A l'abri de ses murs solides et épais, les moines peuvent trouver un refuge contre les brutales attaques des Bédouins et des Druses. Sa situation est magnifique; il est assis sur la cime du Carmel la plus rapprochée de la mer, et se trouve ainsi placé au centre d'un horizon immense. La montagne est la ligne de séparation de deux plaines, et le cap que forme sa base, en s'avançant dans la mer, est le point de jonction de deux golfes, l'un que nous venions de parcourir aboutissant à Saint-Jean-d'Acre, et l'autre moins prononcé et moins profond se terminant à Castel-Pellegrino. De tous côtés le pays raconte quelque souvenir de notre glorieuse histoire.

Les pentes du Carmel sont couvertes d'arbustes nains et de plantes aromatiques; le vent qui passe sur la montagne est chargé de senteurs embaumées.

De cette hauteur, on n'aperçoit plus les traces de dévastation qu'on rencontre en suivant les chemins; tout cela se fond et s'harmonise en un magnifique ensemble. Plus d'une fois, sans doute, les moines exilés sur la montagne d'Élie, embrassant des yeux cet admirable paysage, ont pu, dans un rêve de regret, se croire assis sur les degrés d'un riche couvent d'Espagne ou d'Italie.

Nous quittâmes avec regret cette retraite hospitalière pour aller courir de nouveau les hasards du voyage. Nous descendîmes les versants du Carmel, qui nous conduisirent à une grande plaine peu cultivée. Elle est séparée de la mer par un petit coteau pareil à une digue. Nous le suivîmes pendant deux heures, jusqu'à ce qu'une route taillée dans le rocher nous amenât en face de Castel-Pellegrino.

Ce groupe de ruines jaunies par le soleil, surmonté d'une haute tour, présente un aspect imposant. Nul être humain n'habite ce vieux château; les vautours y ont établi leur demeure, et ils ne sont troublés dans leur solitude que par le passage de quelque tribu no-

made ou d'une caravane qui vient chercher un abri à l'ombre de ces grandes murailles.

Quelques paysans répandus dans les champs moissonnaient leurs blés. Le pays était semé de rares oliviers, et coupé de temps en temps par un petit taillis de chênes nains, ou par quelques buissons de caroubiers. Nous passâmes au bord d'un petit marais, peuplé de gibier, et nous arrivâmes bientôt à Tantourah. Ce village est composé de méchantes huttes de terre, à toit plat, qui n'ont d'autre ouverture que la porte pour laisser entrer l'air et le soleil.

Au milieu de ces affreuses masures s'élève une espèce de château en pierres qui est abandonné. Il est précédé d'une cour entourée d'un grand mur. Les fenêtres, dépourvues de leurs fermetures, laissent passer le vent en toute liberté dans ses grandes chambres vides. Nous nous y installâmes pour passer la nuit.

Le soleil se couchait. Du haut de la terrasse où nous prenions notre repas frugal, nous voyions revenir au village les chameaux chargés de javelles de blé, les paysans montés sur des ânes, les pâtres ramenant les troupeaux de chèvres aux longues oreilles. Des vieillards à barbe blanche, assis sur le seuil des portes, fumaient avec une gravité pensive; des enfants nus, ou vêtus d'une

chemise de toile, criaient en luttant sur le sable avec les chiens des bergers, et les robustes paysannes, le visage découvert, et la tête couronnée d'un chapelet de pièces d'argent, rapportaient l'eau d'une fontaine cachée au milieu d'un groupe de palmiers. Ces femmes ne sont pas belles, elles sont presque vêtues de haillons, et cependant on remarque dans leur pose une simplicité majestueuse qui semble trahir une noble origine. Quand on les voit de loin arrondissant le bras au-dessus de leur tête pour soutenir leur vase de grès aux formes antiques ; quand leur grossière chemise de toile bleue, serrée par une corde, tombe en plis nombreux autour de leur taille svelte, quand on les voit marcher d'un pas ferme et cadencé, on songe involontairement à ces gracieuses figures de la Bible, au filles de Laban, allant puiser l'eau à la fontaine. Ces scènes naïves de la vie pastorale donnèrent pendant un moment une apparence heureuse et poétique à ce triste village.

Au-devant de Tantourah sont répandus dans les eaux de la mer quelques rochers isolés ; de l'un d'eux jaillit une source d'eau douce.

Quand la nuit fut venue, nous établîmes nos lits sur la terrasse. Au-dessous de nous dans la cour tous nos chevaux étaient disposés en ligne; nos moukres et nos

domestiques dormaient sur les degrés de l'escalier ; notre cuisinier, debout devant un grand feu, préparait quelques provisions pour le lendemain, et aux limites du cercle lumineux qui s'étendait autour du foyer, on voyait quelques figures d'Arabes plongés dans une demi-ombre et observant tout d'un œil curieux.

Au matin, notre drogman vint nous avertir que le cheik du village nous faisait offrir une escorte pour nous protéger dans notre trajet jusqu'à Jaffa, dont la route était infestée de malfaiteurs. C'est un impôt que les rusés Arabes lèvent sur les voyageurs débonnaires. N'osant pas les piller ouvertement, ils les épouvantent par le récit de dangers exagérés, les accompagnent, et se font payer une petite somme ronde en récompense de leurs services. C'est une manière polie de voler les gens. Nous refusâmes durement la proposition, et nous partîmes emportant la malédiction de ce respectable cheik.

En quittant le village, nous suivîmes d'abord le rivage de la mer, puis nous le quittâmes pour traverser des collines sablonneuses, sur lesquelles quelques groupes d'arbustes croissaient laborieusement.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à l'ancienne ville de Césarée.

Un rempart de pierres blanches et polies, si parfaitement conservé qu'il a l'apparence d'une construction moderne, entoure la masse confuse de débris qui couvre l'emplacement de la ville ancienne. Il est précédé d'un fossé, comme celui de nos places de guerre. Lorsqu'on a franchi cette enceinte, on ne trouve que maisons renversées, voûtes entr'ouvertes, murs démolis de fond en comble. Il est impossible que la guerre seule ait produit un bouleversement si terrible; les tremblements de terre ont dû continuer l'œuvre de destruction et la compléter. Les remparts seuls ont été épargnés, comme pour protéger au milieu d'un désert ces sombres reliques. Aucune tribu n'a choisi pour demeure les retraites de cette ville abandonnée. Les grandes herbes ont envahi le sol, et croissent vigoureusement à travers les fentes des murs. Les bêtes fauves et les oiseaux de proie troublent seuls de leurs cris ces mornes solitudes.

Au-dessous de Césarée, nous rejoignîmes le rivage et nous marchâmes tout le jour sur une grève couverte de coquillages, resserrée entre la mer et une chaîne de rochers. Le seul être humain que nous ayons rencontré sur ce rivage solitaire était un pâtre qui venait abreuver ses chèvres à un puits situé au pied des rochers. Tout son troupeau se pressait autour de lui,

pendant que, penché sur l'orifice, il retirait l'eau au moyen d'une outre de cuir attachée à une longue corde. Debout sur la margelle du puits, il nous offrit du geste son outre, que nous pressâmes des lèvres pour nous désaltérer. Les vautours, qui se plaisent au bruit des tempêtes, cachent leurs nids dans les cavités de ces rochers; nos moukres en découvrirent un, et plongeant le bras dans l'ouverture en retirèrent cinq petits couverts d'un duvet blanc, qu'ils emportèrent et qu'ils firent cuire pour leur repas à notre première halte.

Vers le milieu du jour, nous traversâmes une rivière bordée de joncs, et nous nous reposâmes auprès d'elle sans autre abri contre le soleil que nos manteaux supportés par quatre pieux. Le soir, nous quittâmes le bord de la mer, pour aller passer la nuit dans un petit village appelé Haram.

Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Jaffa, et le lendemain, quand le soleil se leva, nous approchions déjà de la ville qui s'élevait en amphithéâtre, au bout de notre route sablonneuse.

Elle occupe le versant d'une colline qu'elle couvre de ses maisons étagées, et présente à l'œil une perspective gracieuse. Mais, comme cela arrive presque toujours en Syrie, l'intérieur de la ville contraste avec son

apparence extérieure. Ses rues sont étroites et mal pavées; ses bazars sont malpropres et exhalent souvent des odeurs délétères. Les dernières maisons trempent leurs pieds dans la mer. Le port est d'un accès difficile et offre un mouillage peu sûr. On n'y voit guère que des barques arabes de Damiette ou des petits ports de la côte.

Il y a à Jaffa un couvent de Pères de Terre-Sainte. Il est placé là pour recevoir à leur arrivée les pèlerins de Jérusalem; car c'est là qu'abordaient autrefois tous ceux qui venaient visiter les lieux saints. Les bateaux à vapeur de Beyrouth ont changé l'ancien itinéraire, mais, au moment des grands concours de pèlerins, un bateau spécial les porte à Jaffa. Nous reçûmes l'hospitalité dans ce couvent. Il se compose de cinq ou six maisons superposées. Le toit de l'une sert de terrasse et de base à l'autre, en sorte qu'en gravissant l'escalier interminable qui part du port, on arrive sans sortir du couvent presqu'au sommet de la ville.

Quand nous arrivâmes aux portes de Jaffa, en venant d'un pays à peu près désert, nous fûmes surpris de nous trouver tout à coup au milieu d'une scène gaie et bruyante. C'était un jour de dimanche. Les Grecs et les catholiques sortaient de la ville en bourdonnant

comme des abeilles. Des cavaliers exerçaient leurs chevaux sur le sable de la plage, et des marchands, abrités sous de petites cabanes, vendaient à vil prix des oranges et des citrons d'une grosseur fabuleuse. Des mulets passaient, chacun d'eux portant sur son dos un ménage juif. — Le mari accroupi dans un bât et faisant contrepoids à sa femme assise dans l'autre. — Un parapluie unique et d'une dimension énorme garantissait ces couples si heureusement équilibrés, qui s'en allaient à Jérusalem. Enfin, devant l'unique porte de la ville, de fiers Arnautes, assis sur un banc, étalaient leurs armes brillantes et leurs costumes splendides. Leur chef se faisait remarquer au milieu d'eux par la richesse de son narghilé tout incrusté d'argent.

Jaffa, qui est placée entre deux grèves désertes du côté d'Acre et du côté de Gaza, regarde la mer à peu près en face, quoiqu'elle incline vers Beyrouth, et cache derrière elle les jardins de cette plaine de Sârons chantée par les livres sacrés.

Ce coin de terre que Dieu a regardé d'un œil d'amour, ces heureux jardins qui ne connaissent pas d'hivers, voient croître sur leur sol privilégié les fruits des trois continents. Les branches vigoureuses chargées de pommes, d'abricots, de prunes violettes, se mêlent

aux branches qui portent les citrons, les cédrats, les dattes et les figues. Le bananier y croît auprès de la canne à sucre, des melons et du café. Les jardins sont fermés par des haies de cactus couverts de ces fruits rougeâtres qu'on appelle figues de Barbarie, et par-dessus leur cime épineuse on voit de temps en temps déborder, sur le chemin, la tête d'un grenadier chargé de fruits et de fleurs, ou quelque branche d'oranger pliant sous le poids de ses fruits. Au milieu de cette végétation tropicale, fécondée par de nombreux ruisseaux, croissent ces roses de Sârons, si belles et si parfumées que les poëtes les ont choisies pour les comparer à la bouche de leur bien-aimée.

Dans les carrefours des chemins, quelques fontaines abritées sous un groupe de caroubiers offrent au passant leur eau limpide dans une conque de pierre. Les cavaliers arabes qui s'arrêtent devant elles pour abreuver leurs chevaux ôtent et remettent la bride sans quitter leur selle.

Il faut une heure pour traverser cette oasis. La gracieuse vision s'évanouit tout à coup et on se croirait abusé par un rêve, si du milieu de la plaine triste et aride de Ramla, on ne jetait un regard d'adieu sur ce pays enchanté.

Trois heures après notre départ de Jaffa, nous entrions dans les corridors frais et voûtés du couvent de Ramla, où nous passâmes la journée. C'est un immense bâtiment couvert de terrasses, et percé à l'intérieur de galeries voûtées qui entourent une petite cour ombragée par un citronnier énorme.

Le bourg de Ramla est placé dans une situation agréable, au milieu de champs d'oliviers. Quand on l'aperçoit de loin surmonté du clocher de l'ancienne église de Saint-Jean, et de la tour des Quarante-Martyrs, il a une certaine apparence de grandeur. Nulle part je n'ai vu autant de caméléons que dans les champs qui environnent Ramla. Ils se collent aux murs, semblables à des pétrifications jaunes, se glissent sur le tronc des oliviers dont ils prennent la couleur grisâtre, ou restent immobiles au soleil, dans la poussière du chemin. Ils ressemblent, pour la forme, à nos lézards; seulement ils sont plus élevés sur leurs pattes, et leur tête moins allongée est déparée par deux yeux d'une grosseur excessive.

Une marche de huit heures conduit de Ramla à Jérusalem. Nos moukres accablés de fatigue nous avaient demandé à marcher la nuit; ils nous égarèrent dans la plaine, et, depuis dix heures du soir jusqu'au point du

jour, nous errâmes au milieu des champs pour essayer de retrouver notre chemin ; nous poursuivions au loin des chameaux dont nous entendions tinter la clochette ; mais, au moment où nous croyions les atteindre, la cloche se taisait, et nous l'entendions tout à coup d'un autre côté. Ailleurs c'était la voix d'un chien qui nous faisait soupçonner la présence de quelque village ; mais en avançant nous ne trouvions que la plaine unie et déserte.

Aux premières lueurs du crépuscule, nous étions au pied des montagnes ; nous nous étions éloignés de deux lieues à gauche, en déviant de la route ordinaire. Nous voulûmes aller en avant, espérant trouver un chemin qui nous conduirait à Jérusalem sans revenir sur nos pas. Nous errâmes ainsi au hasard, recevant des indications contredites bientôt par des indications nouvelles, traversant des plateaux couverts de chardons d'une grandeur prodigieuse, parmi lesquels nous apercevions de temps en temps le poil fauve d'un chacal, ou gravissant un rocher stérile que le soleil enflammait de ses réverbérations ardentes. Nous traversâmes bientôt un fond de vallée assez fertile, où l'on moissonnait l'orge et le blé. Là, mieux qu'ailleurs, nous pûmes apprécier la réalité de ces dangers dont on s'est plu à

entourer la Syrie. Nous étions dans un lieu isolé, en dehors des routes frayées, presque seuls, et, au lieu d'être attaqués par ces farouches Arabes, nous voyions accourir vers nous de jeunes garçons qui nous offraient des bouquets de blé comme font les moissonneurs de nos pays.

Cependant, à mesure que nous avancions, le pays devenait plus aride et plus désolé ; nous reconnaissions cette terre « labourée par les miracles » dont M. de Châteaubriand a écrit une description saisissante. Devant nous s'étendait à perte de vue une série de crêtes nues, les unes d'un rouge de sang, les autres d'un gris sombre ; entre elles s'ouvraient des vallées profondes, dont les flancs déchirés ne laissaient croître qu'une herbe sèche et épineuse ; au fond de ces vallées s'étendaient des lits de torrents desséchés, marqués par une ligne de cailloux blancs. Chaque fois que nous atteignions le sommet d'une de ces crêtes, nous interrogions avidement l'horizon ; toujours le même spectacle, la même solitude nous désespéraient.

La caravane languissait épuisée de fatigue. Nous ne rencontrions que des citernes desséchées, des puits taris. Enfin, après seize heures de marche, en arrivant sur un plateau couvert d'oliviers, nous aperçûmes une

petite mosquée blanche qui couronnait un coteau aride.

Nous rencontrâmes un berger à qui nous demandâmes notre chemin ; il se mit à courir en avant sans répondre, nous le suivîmes en excitant nos chevaux fatigués. Il s'arrêta bientôt au milieu d'une éclaircie, en étendant la main vers l'orient. Une ville assise sur un plateau qui inclinait vers une vallée s'étendait devant nous. Nous étions à quelques pas à peine de son rempart jaunâtre et crénelé. Une foule de petits dômes s'élevaient au-dessus, et un dôme immense les surmontait tous. C'était le dôme de la mosquée d'Omar. Nous étions à quelques pas de Jérusalem. La mosquée que nous avions aperçue de loin est bâtie, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, sur la montagne de l'Ascension, au lieu même où l'on a cru voir sur le rocher l'empreinte miraculeuse du pied de Jésus-Christ.

VIII.

JÉRUSALEM ET LA MER MORTE.

JÉRUSALEM

ET

LA MER MORTE.

L'esprit est vivement impressionné par l'apparition de Jérusalem surgissant tout à coup au milieu d'un désert dans tout l'appareil formidable d'une ville de guerre ; on voit se développer dans le lointain jusque sur les pentes de la vallée de Josaphat la longue ligne de ses remparts crénelés et dorés par le soleil ; ainsi entourée de murailles, flanquée de tours solides, elle a l'air d'attendre un assaut de Godefroy de Bouillon.

On entre dans la ville par des portes voûtées sous lesquelles retentissent les pas pesants des caravanes. Les petites collines et les petites vallées qu'enferment les remparts sont coupées de rues étroites dont le pavé

luisant et poli présente une surface aussi glissante que le marbre. Quelques-unes de ces rues sont garnies de trottoirs si larges qu'ils laissent à peine entre eux la place nécessaire pour le passage d'un cheval.

Ces ondulations du sol sur lequel repose la Jérusalem moderne portent les noms les plus célèbres de l'histoire sacrée. Ainsi une partie du Mont-Sion est enfermée dans la ville ; le Golgotha, qu'on se figure ordinairement en dehors de Jérusalem, est compris dans l'enceinte de ses murailles et même dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Mais ces mouvements de terrain sont à peine appréciables lorsqu'ils sont vus d'une certaine distance. Alors la ville apparaît occupant un plan incliné terminé brusquement par la vallée de Josaphat qui creuse au pied de ses remparts un fossé gigantesque. L'autre face des murailles qui regarde Bethléem domine la vallée de Siloë, puis s'étend sur le plateau que forme le Mont-Sion. Enfin, des autres côtés du carré long que forment les murs de la ville, l'un qui est parallèle à la vallée de Josaphat occupe la cime du plan et se trouve de niveau avec la plaine, pendant que l'autre, bâti sur un sol un peu tourmenté, mais sans déchirures profondes, va rejoindre la vallée en suivant l'inclinaison générale du plateau. Les mu-

railles sont percées de quatre portes ; l'une s'ouvre au nord, l'autre à l'orient, et les deux dernières au midi.

Entre ces hauts remparts s'étend une grande ville presque déserte ; les quinze ou seize mille âmes qui l'habitent ne sont pas en rapport avec l'immense espace qu'elle occupe. Cela lui donne une sorte de solennité triste ; on traverse de longs bazars abandonnés, où passent, comme des ombres, quelques Juifs couverts de haillons. Sans doute le travail de l'imagination, quand on entre pour la première fois dans cette cité dont les prophètes ont chanté les malheurs, contribue à lui donner un aspect plus sombre ; mais alors même qu'on est habitué déjà à ce grand nom de Jérusalem, alors qu'on y a vécu de la vie ordinaire et qu'on a le soir promené ses rêveries dans la vallée de Josaphat, on se sent pris, chaque fois qu'on rentre dans la ville, d'un étonnement douloureux, en retrouvant toujours le même silence et la même solitude.

Les monuments ont succombé sous les ravages du temps et de la guerre, et d'antiques traditions indiquent seules à la piété des pèlerins la place où furent les édifices du passé et les lieux consacrés par de religieux souvenirs. De temps en temps on arrête l'étranger au milieu des rues de Jérusalem pour lui dire : « — Ici

était la maison de Caïphe ; — là, le palais de David ; — ici la maison d'Anne le Pontife. — » Il regarde et ne trouve qu'une maison de construction moderne, couverte d'une terrasse ou d'un petit dôme écrasé blanchi à la chaux. Le monument qui mérite le plus l'attention des artistes, la mosquée d'Omar, est impitoyablement fermée aux chrétiens. On ne peut pas même pénétrer dans la cour pour y examiner les arcades moresques répandues autour de l'édifice.

On a écrit des centaines de volumes pour disserter sur la position probable de tel ou tel édifice, ceux-ci pour confirmer le témoignage des livres saints, ceux-là pour le contredire. Pour nous ces préoccupations ne nous ont point troublé au milieu de la ville sainte, et nous préférons de grand cœur parcourir Jérusalem en compagnie de quelque pauvre moine italien simple et naïf, qu'en suivant les dissertations savantes de d'Anville et de Quaresmius.

Une rue à pente rapide conduit à l'église du Saint-Sépulcre. Elle est bordée d'échoppes en bois, où se vendent les principaux objets de commerce du pays, des chapelets de toutes sortes, des coupes en bitume de la Mer-Morte, des croix en bois d'olivier incrusté de nacre. Ce passage, dont une partie est voûtée, aboutit

par quelques escaliers à une cour dallée sur laquelle s'ouvre l'entrée de l'église.

Un des côtés de cette cour est occupé par la façade. Elle a heureusement échappé aux désastres de 1807, et on peut encore la contempler telle qu'elle fut autrefois, avec ses niches et ses colonnettes byzantines. L'incendie a donc peu changé à l'aspect extérieur de l'église, puisque tout le reste est enclavé et muré, pour ainsi dire, par des maisons ou par le couvent grec. Les architectes modernes ont fidèlement respecté l'ancienne disposition de l'édifice, mais il a sans doute perdu beaucoup de son élégance primitive.

En pénétrant dans l'église, on est frappé d'un spectacle singulier : l'irrégularité du monument qu'a exigée la disposition du terrain, l'irrégularité du pavé de l'église qui est coupé par le sépulcre et par des escaliers, les galeries qui s'ouvrent de toutes parts, le nombre des chapelles et la profusion des ornements ôtent à l'édifice cette ampleur et cette gravité religieuse qu'on désirerait dans un lieu pareil. Heureusement la grandeur des pensées qui envahissent l'esprit supplée au défaut de solennité du monument.

On va donc, du premier pas, s'agenouiller devant le tombeau de Jésus-Christ. Il est surmonté d'un monu-

ment qui ressemble à une toute petite église renfermée dans la grande. Ce monument est divisé en deux parties; la première qui en est, pour ainsi dire, le vestibule, couvre le lieu où fut annoncée aux saintes femmes la résurrection du Christ, et la seconde, éclairée de lampes ardentes, renferme le Saint-Sépulcre.

Autour de ce tombeau près duquel les Grecs, par une idée empreinte de toute la pompe orientale, ont placé une pierre qui indique le centre du monde, sont venues se grouper toutes les religions issues de l'idée primitive du Christ. Les Latins, les Grecs, les Arméniens, les Abyssins et les Cophtes occupent ensemble l'église du Saint-Sépulcre. Chacun des lieux saints appartient d'une manière spéciale à telle ou telle nation; mais il reste ouvert indifféremment à la piété de tous les cultes.

Quoique les aigres dissensions de toutes ces sectes se disputant la possession des saints lieux présente quelquefois un spectacle affligeant, qu'ont du reste exagéré quelques écrivains prévenus, on ne peut s'empêcher d'être ému en voyant toutes ces branches divergentes venir se rattacher au même tronc, en voyant tous ces hommes de mœurs et de costumes différents venir de tant de contrées diverses s'agenouiller devant le même tombeau.

Les stations de la mort douloureuse du Christ sont marquées sur le pavé de l'église par des pierres de couleurs différentes. Le Golgotha, qui n'était qu'un petit monticule situé dans une vallée, entre deux collines plus élevées, a pu facilement être enfermé dans l'intérieur de l'édifice. Mais sa forme première a disparu sous une enveloppe de marbre; un escalier magnifique a remplacé sa pente rocailleuse et escarpée. On montre cependant à son sommet, dans un intervalle ménagé entre les dalles, le trou de la croix de Notre-Seigneur, et cette fissure miraculeuse qui entr'ouvrit le rocher à l'heure où Jésus-Christ expirait au milieu des convulsions de la nature.

A quelques pas du Saint-Sépulcre, on visite les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, qui ne sont plus aujourd'hui que des bancs de pierre recouverts de nattes de jonc; les moines latins montrent même mystérieusement l'épée glorieuse du libérateur de Jérusalem; mais quand on rencontre sous la voûte de l'entrée les gardiens turcs qui veillent à la porte de l'église, on reconnaît que les menaces du prophète se sont accomplies, malgré tous les efforts humains: « Celle qui était la reine des provinces est devenue tributaire. »

Lorsqu'en sortant de ce lieu, où l'âme est ébranlée par tant d'émotions diverses, on se retrouve tout à coup au milieu des rues désertes de la ville, on est saisi d'une tristesse profonde. Rien ne distrait l'esprit des images solennelles qui l'ont frappé. Là, on ne rencontre pas, comme dans les autres villes de l'Orient, des bazars bruyants où le peuple s'assemble, des cafés réjouissants à voir où s'épanouissent des figures de fumeurs en extase; l'œil ne se repose pas sur de gais horizons, ni sur des spectacles grandioses.

Les chrétiens et les juifs qui passent dans les rues ont une attitude morne et préoccupée. Seuls, les soldats turcs et les habitants musulmans portent la tête haute, dans cette ville conquise. Enfin, on a sans cesse devant les yeux la montagne des Oliviers, semblable à un rideau grisâtre tiré sur l'azur de l'horizon et semé de tâches brunes qu'y forment quelques arbres clair-semés. Il n'y a de beau à Jérusalem que le ciel.

Si l'on sort de la ville pour aller chercher au dehors des scènes moins sévères, on ne trouve qu'un sol aride sur lequel croissent des oliviers au feuillage pâle et quelques buissons de sumach. Les chemins ne conduisent qu'à des tombeaux. D'un côté ce sont les sépulcres des rois qui ouvrent leurs excavations souterraines; de

l'autre, ce sont les tombeaux d'Absalon et de Josaphat, taillés dans un rocher, et montrant au voyageur étonné leurs colonnes doriques; ailleurs c'est le sépulcre de la Vierge caché dans une crypte profonde; partout le flanc des montagnes entr'ouvert présente des sépulcres vides; enfin l'image de la mort poursuit sans cesse la pensée dans ce pays frappé des malédictions du ciel.

Cependant, au milieu de ces paysages sans grâce et sans grandeur, je m'étais pris d'une sorte de prédilection triste pour la vallée de Josaphat. Là, du moins, on retrouve les traces de Jésus-Christ dans toute leur simplicité; le marbre qu'on a prodigué dans tous les lieux saints et qu'on a interposé, comme un voile, entre nos yeux et la réalité, n'a pas encore été apporté là pour changer l'aspect primitif de la nature. Le jardin des Oliviers est encore un champ d'oliviers, la montagne est une montagne, le Cédron est un torrent desséché; enfin la scène physique existe et l'imagination peut l'animer et la poétiser à son gré.

Le mont Moria, qui supporte le dernier rempart de la ville et l'emplacement du temple de Salomon sur lequel est bâtie la grande mosquée, s'abaisse tout à coup, par une pente escarpée comme un glacis, jusqu'au lit

de cailloux du Cédron qui occupe le fond de la vallée. En face se dresse la montagne des Oliviers, plus haute de moitié. Elle est divisée en petits champs que soutiennent des murs en pierre sèche.

Un de ces champs situé au bord de la route occupe l'emplacement de ce jardin des Oliviers, où Jésus vint prier la veille de sa mort. Il renferme huit arbres dont les troncs noueux et crevassés indiquent le grand âge. Quelques-uns prétendent même que ce sont les rejetons des arbres contemporains du Christ. Les noyaux de leurs fruits sont employés à faire des chapelets qui sont très-recherchés.

A quelques pas de là, on montre la grotte de Gethsémani, où Jésus sua une sueur de sang. C'est là un des lieux les plus saints de Jérusalem; quel plus beau temple pourrait choisir une âme blessée pour murmurer une prière, que cette retraite mystérieuse où le Fils de l'homme lui-même, dans une heure d'agonie, succomba sous le poids de sa douleur? C'est là que, dans cet instant de lutte entre son âme divine et son enveloppe humaine, il demanda à ses amis de veiller et de prier avec lui, et que par trois fois il les retrouva endormis.

En gravissant la montagne des Oliviers, on voit se déployer à ses pieds le plan en relief de Jérusalem

tout entière. C'est de là qu'un des disciples contemplant la ville magnifique et le temple de Salomon disait un jour à Jésus : — « Maître ! voyez quelles pierres et quels monuments. »

« Tu vois ces grands édifices, lui répondit-il, il n'en restera pas pierre sur pierre.

«... En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point sans que ces choses soient accomplies.

« Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

De là Jérusalem ressemble, au premier coup d'œil, à une plaine de rochers bouleversés ; les formes sombres de quelques grands édifices se détachent sur ce fond tourmenté, et cet ensemble extraordinaire est couronné par les remparts dont la ligne jaune entoure le tableau comme un cadre doré. La multitude de terrasses et de petits dômes blanchâtres qui forme cet assemblage confus s'étend sur tout l'horizon de ce côté, et, derrière le plus haut rempart, on aperçoit seulement une plaine grise, pareille à une ligne de brume arrêtée sur le bord du ciel.

Telle est vaguement la première apparence de Jérusalem ; mais dès qu'on a fixé un instant le regard sur ce paysage de pierres, l'indécision du premier coup

d'œil s'évanouit pour faire place à la vision correcte et exacte de chaque objet.

D'abord, immédiatement au-dessus de la vallée de Josaphat, un large emplacement vide occupe presque toute la partie basse de la ville. Cet espace est coupé par des groupes d'oliviers surmontés du cône noir de quelques cyprès. A travers leur verdure sombre, on voit briller les arcades blanches de plusieurs galeries moresques dans le genre de celles de l'Alhambra. Ces galeries isolées et irrégulières entourent le parvis sur lequel saillit la masse énorme de la mosquée d'Omar qui écrase, de son dôme resplendissant, le dôme moins grandiose du Saint-Sépulcre, et la foule de dômes plus petits qui s'étend au-devant de lui comme une famille innombrable.

La construction de cette mosquée est très-élégante, malgré ses dimensions colossales. Elle présente huit faces pareilles, sur chacune desquelles se dessinent sept arcades. Cette première partie, recouverte d'un toit plat, sert de base à un second édifice de forme à peu près pareille, mais de dimensions beaucoup moindres, ayant une fenêtre ouverte sur chaque face et supportant l'immense dôme de plomb qui couronne le monument.

Au delà on distingue une tour, et un minaret qui appartient à une autre mosquée ; puis, au milieu de la masse des toits plats ou bombés de la ville, apparaît le dôme élevé du Saint-Sépulcre accolé à un dôme plus petit ; enfin, une tour aux larges dimensions dessine à l'horizon ses formes massives ; c'est la tour de David, appelée aussi tour des Pisans. Tout le reste est confondu dans un plan à peu près égal, sur lequel on reconnaît à peine les toits plus élevés des couvents latins, grecs et arméniens.

Au dehors, sur les pentes qui descendent du pied des remparts au fond de la vallée, quelques chameaux paissent une herbe maigre et rare ; sous les grenadiers de la vallée de Josaphat ou de Siloë, un vieillard juif cherche une place pour son tombeau ; sur la route blanchie par la poussière passe, au galop de sa cavale rapide, un Arabe dont la tête est enveloppée d'un lambeau d'étoffe rouge et jaune, et qui laisse flotter derrière lui les pans de son manteau. D'autres fois, c'est une caravane de Naplouse ou de Damas qui défile lentement sur les sentiers tortueux qui mènent à la ville, et qui va se perdre sous la voûte béante de la porte.

Je suis revenu plusieurs fois m'asseoir sur le versant de la montagne. J'aimais, dans mes promenades soli-

taires, à aller puiser l'eau dans le creux de ma main à cette fontaine de Siloë dont le nom est si harmonieux et dont l'eau est si fraîche. Elle se dérobe aux réverbérations du soleil au fond d'un antre creusé au pied du Mont-Sion, et bien des voyageurs altérés ont descendu les vingt marches qui y conduisent, depuis le temps où les Croisés se battaient devant elle pour se disputer quelques gouttes d'eau.

Chaque soir, les voyageurs francs retrouvent au couvent latin leur modeste cellule, comme ces anciens pèlerins qui venaient à la ville sainte à travers tant de fatigues et de dangers. C'est peut-être le seul pays de l'Orient où l'on cherche en vain une hôtellerie, et lorsque le couvent est rempli de voyageurs, il faut demander un asile à quelque maison particulière dont on achète l'hospitalité.

Avant de quitter Jérusalem, nous descendîmes un jour du haut des montagnes pour aller visiter les tribus de libres pasteurs qui font boire leurs chevaux dans les eaux du Jourdain. Nous cheminions en compagnie d'un des fils du cheik de Jéricho qui s'était engagé à nous escorter jusqu'aux bords de la mer Morte. Ce n'est pas qu'il y ait là plus qu'ailleurs un danger réel; mais c'est un tribut indirect que font payer les Arabes aux

voyageurs étrangers. Maîtres du désert, ils en imposent l'entrée.

Le cheik Beshir représentait assez bien un des types les mieux caractérisés de la race arabe. Sa figure maigre et osseuse, brûlée par le soleil, était entourée d'une barbe rare et brune qui se terminait en pointe, laissant à nu les contours de la bouche. A travers ses lèvres toujours entr'ouvertes, brillait une double rangée de dents blanches comme celles d'une bête fauve; et l'expression féroce de sa bouche démentait la douceur de ses grands yeux humides. C'est ainsi qu'on dépeint le sultan Saladin.

Assis avec indolence sur une jument noire de premier sang, il balançait au-dessus de lui une lance en jonc, longue de quinze pieds; un sabre recourbé pendait à son côté; et sa tête était enveloppée du *keffié* arabe, espèce de voile qui est retenu autour du crâne par une corde en poil de chameau, et qui, retombant sur les épaules et les joues, encadre la figure comme une coiffe de femme. Il portait, par-dessus la chemise de toile grossière, unique vêtement des Bédouins, une courte robe de soie à larges raies, qui est la tunique du commandement. Des bottines rouges, pointues et recourbées à l'extrémité, couvraient à moitié ses jambes nerveuses. Il y avait entre lui et le pays sauvage que nous

parcourions une sorte d'analogie lointaine ; en le voyant passer hardiment, au pas ferme de son cheval, sur le bord des précipices, on reconnaissait l'enfant de ces mornes solitudes.

Cinq heures de marche au milieu de roches crayeuses et arides nous conduisirent de l'autre côté des montagnes. Un soleil ardent nous brûlait les yeux, et le vent qui venait de la mer Morte, chargé de vapeurs salines, n'apportait que des bouffées d'air embrasé.

Nous fîmes notre première halte au bord de la source des Rois. Elle jaillit, au pied des montagnes, sous un groupe d'arbres qui la protègent. Deux beaux figuiers se penchent sur le bassin rond que lui a creusé la nature ; elle s'en échappe pour former un petit ruisseau qui coule sous une voûte d'arbres épineux. Là, chacun se précipitait pour boire avidement l'eau fraîche, et pour baigner ses yeux et sa figure enflammés par les brûlures du soleil.

Le prophète Élisée, par un miracle dont nous avions lieu de nous applaudir, a, dit-on, adouci les eaux de cette fontaine qui autrefois étaient amères comme celles de la mer Morte. En Orient, où l'eau est rare et précieuse, les sources sont l'objet d'un culte particulier. L'histoire merveilleuse de leur naissance varie suivant

le génie des peuples : en Grèce, c'est une jeune fille qui pleure tant ses amours qu'elle est changée en fontaine ; ici, c'est un prophète qui, à la voix de Dieu, fait jaillir l'eau d'un rocher en le frappant de son bâton de voyageur.

En quittant ce lieu de repos, nous nous engageâmes dans une plaine semée d'arbres qui sont presque tous épineux ; quelques-uns d'entre eux sont particuliers au pays, comme le *zaccoum*, dont le fruit produit une huile balsamique à laquelle il a donné son nom, et le *hadag*, petit arbuste, que plusieurs voyageurs ont cru reconnaître pour l'arbre de Sodome. Il porte en effet de jolies pommes jaunes de forme ovale et de la grosseur d'un œuf de caille. L'intérieur est rempli de liqueur amère et de petites graines. J'ai rapporté quelques-uns de ces fruits, qui se sont desséchés, mais je n'y ai pas trouvé cette cendre dont parle l'Écriture.

Les arbres étaient disposés autour de nous en groupes de formes variées ; d'un côté ils se serraient en fourrés épais ; ailleurs, ils étaient échelonnés de distance en distance, et s'unissaient par des guirlandes de lianes ; mais ce paysage ne présentait ni grâce ni fraîcheur. Les feuilles étaient rougeâtres, la terre desséchée, et l'herbe flétrie.

Après une heure de marche, nous arrivâmes à un village composé de quelques masures construites avec des pierres et de la boue. Un beau vieillard à barbe blanche vint nous recevoir sur le seuil, et Beshir, laissant glisser jusqu'à terre le talon de sa lance, nous dit avec un geste royal : *Rihha!* c'est le nom arabe de Jéricho ; nous avions sous les yeux tout ce qui en reste. Nous étions habitués à ces déceptions, et nous allâmes chercher un gîte sous un bosquet de figuiers, dont nous partageâmes l'abri hospitalier avec plusieurs volées de tourterelles.

Au lever du soleil, nous étions déjà loin de Jéricho. Nous avions vu aux premières lueurs du crépuscule plusieurs sangliers s'enfuir devant nous à travers les buissons, et nous entendions de temps en temps le bruit strident que font à leur départ les volées de perdrix.

Au premier abord, la plaine de Jéricho présente une surface unie ; mais, à mesure qu'on avance, on y reconnaît plusieurs plans d'inégale hauteur. Après avoir traversé une région plantée de buissons et d'arbustes, nous descendîmes brusquement sur un plateau inférieur, semé de mamelons de sable semblables à des tentes ; puis nous atteignîmes bientôt une troisième

zône parée d'une végétation superbe ; ce n'étaient plus les arbustes pâles et flétris qui environnent Jéricho, mais des arbres puissants, couronnés d'un riche feuillage. Sur le sol germait de toutes parts une herbe grasse et touffue ; enfin, aux humides exhalaisons qui rafraîchissaient l'air, on devinait l'approche d'un fleuve ; mais nous ne le voyions pas encore.

Cela paraît d'abord étrange aux voyageurs européens, et il n'en est sans doute pas un seul qui n'ait été surpris quand du haut des montagnes de la Judée, il a cherché vainement, dans la plaine étendue à ses pieds

Ce long ruban d'argent que déroulent les fleuves.

Habitués à la grandeur des fleuves du Nord, ils ne songent pas qu'en Orient il n'y a guère de cours d'eau que ne puissent couvrir deux grands arbres sous les arceaux de leurs branches, et le Jourdain coule ainsi, sous une voûte de verdure, entre deux haies d'arbres qui se pressent autour de ses bords pour y chercher la fraîcheur et la vie.

Nous perçâmes le fourré d'arbres et de joncs qui nous séparait de lui, et nous trouvâmes de l'autre côté un fleuve de soixante pieds de large à peu près, qui roule une eau chargée d'un sable grisâtre. Son lit est

profond et ses bords sont creusés à pic, comme ceux d'un canal.

Presque tous les voyageurs qui ont décrit le Jourdain diffèrent d'opinion sur la couleur de ses eaux ; mais ne sommes-nous pas habitués à voir changer avec les saisons la physionomie des fleuves? Cette eau ne nous a pas semblé désagréable au goût, quoique nous ayons cru y reconnaître une légère odeur de soufre, qu'explique suffisamment son passage à travers le lac de Tibériade, où se dégorgent plusieurs sources sulfureuses.

La plupart des arbres qui bordent nos rivières croissent autour du Jourdain. Des saules aux troncs rugueux laissent traîner dans l'eau leurs branches flexibles qu'agite la rapidité du courant. Dans l'épaisseur des bois, on trouve de petits espaces vides tapissés de gazon ; la plaine stérile de Jéricho et les montagnes nues de l'Arabie Pétrée sont cachées par un rideau de verdure, et l'on peut se croire assis au bord d'une rivière, dans un vallon solitaire de l'Auvergne ou de la Normandie.

Nous n'étions pourtant qu'à deux lieues de la mer Morte. En quittant les rives du Jourdain, nous retrouvâmes dans la plaine les buissons d'arbres épineux ;

leurs branches avaient une couleur cendrée, et quelques-uns portaient des fleurs d'un violet pâle.

Un de nos Arabes nous fit voir une de ces plantes qu'on vend à Jérusalem sous le nom de roses de Jéricho. Elles portent au bout de leur tige une réunion de petites branches arrondies en faisceau; elles ont quelque ressemblance, sauf la couleur, avec les efflorescences du corail. Si ce sont là ces fleurs si renommées auxquelles on a attribué des qualités miraculeuses, on ne doit pas s'étonner que les voyageurs se soient plaints de l'absence des roses à Jéricho; car rien n'y ressemble moins que cette plante misérable, fille d'un sol stérile.

Une grève de sable friable, qui cède sous les pieds des chevaux, s'étend à quelques centaines de pas en avant de la mer Morte. Ses bords sont couverts de troncs d'arbres dépouillés de leur écorce. Son eau est transparente; elle a l'aspect calme et bleu des beaux lacs de la Suisse. Enfermée entre deux montagnes verticales semblables à deux grands murs, elle déploie au loin sa surface tranquille, et une lourde vapeur qui s'élève au-dessus de ses eaux ferme l'horizon.

Nous trouvâmes sur le sable de la rive de petits poissons morts et revêtus d'une épaisse couche de sel. Il est probable qu'entraînés par le cours du Jourdain et

suffoqués par les eaux malsaines de la mer, ils auront été rejetés morts sur la grève.

Nous côtoyâmes les bords du lac jusqu'au pied des montagnes de la Judée.

Pendant six heures, nous traversâmes un pays entièrement dépouillé de végétation ; des montagnes de formes et de substances pareilles se succédaient devant nous, et fatiguaient nos yeux d'un spectacle monotone. Plusieurs fois nos Arabes se disposèrent en ordre de bataille, comme s'ils eussent craient d'être attaqués ; ils envoyaient en avant des vedettes pour reconnaître le pays ; mais ils déployèrent leur zèle en pure perte ; pas une forme humaine ne se montra au milieu de ces déserts.

De temps en temps nous tirions des perdrix rouges. Elles sont plus petites que celles de nos pays, et leur plumage est d'une couleur plus claire. J'en avais blessé une qui était allée tomber loin de moi ; je négligeai de la poursuivre, et je continuai ma route. Un Bédouin de notre escorte alla la chercher et la rapporta. Mon drogman la réclama avec insolence ; l'Arabe la refusa avec hauteur. — « Si ton maître avait voulu la prendre, disait-il, il serait allé la chercher. Il l'a abandonnée ; elle m'appartient. » — Une querelle s'engagea.

Le bruit nous fit revenir en arrière, et nous offrîmes de payer le prix de l'oiseau. Le cheik lui-même s'interposa et voulut forcer le Bédouin à accepter notre proposition, mais celui-ci se recula avec colère : « Elle est à moi, cria-t-il, voilà ce que j'en veux faire. » Et tirant son khandjar, il la coupa en deux et la jeta dans la poussière du chemin. Je n'ai jamais rien vu de plus fier que ce Bédouin en haillons, exalté par le sentiment de sa liberté.

Cependant, un soleil de cinquante degrés pesait sur nos têtes ; une soif ardente nous serrait la gorge ; l'eau de nos outres était si chaude, qu'il était impossible de la boire. Nous arrivâmes enfin au bord d'une citerne. Là, notre désappointement fut grand. Les Arabes de la tribu à qui elle appartenait en avaient fermé l'orifice avec une pierre énorme. On essaya vainement de l'ébranler. Pendant ce temps-là, pour trouver un peu d'ombre, nous nous étions couchés sous le ventre de nos chevaux, qui, la tête baissée vers la terre et les naseaux enflammés, semblaient attendre, avec autant d'impatience que nous, le résultat d'un dernier effort. Tout à coup Beshir, écartant une touffe d'herbe qui avait crû auprès du mur de la citerne, sous l'influence bienfaisante de quelques gouttes d'eau, découvrit une petite ouverture latérale. Il y plongea le bras, et, laissant

glisser jusqu'au fond du puits son outre de cuir qu'il retenait par une corde, il la ramena pleine d'eau fraîche, au milieu des cris de joie de la caravane.

Voilà quels sont souvent les uniques épisodes d'une longue journée de voyage sous le ciel embrasé de la Syrie. Quelquefois, le guide arrêté sur les hauteurs des montagnes a prononcé un nom sonore, en étendant la main vers l'horizon ; ailleurs, une gazelle effarouchée a traversé le sentier et a disparu dans la profondeur des vallées; l'aspect de ce pays extraordinaire plonge l'âme dans la rêverie et la prédispose à l'exaltation mystique de la vie contemplative.

Autrefois, des solitaires s'étaient réfugiés dans les retraites mystérieuses de ces montagnes. La vallée de Saint-Saba a servi d'asile à plusieurs; mais les Arabes sont souvent plus farouches que les lions, qui s'étaient accoutumés à partager la royauté du désert avec ces pieux anachorètes. Aujourd'hui les religieux qui habitent ces solitudes sont enfermés dans une véritable citadelle, et ils montrent, pour justifier leurs craintes, un caveau dans lequel sont entassés plusieurs milliers de têtes de morts.

La vallée de Saint-Saba est une fissure énorme ouverte entre deux montagnes de nature semblable; au

fond du précipice s'étend le lit de cailloux du Cédron, qui s'en va à la mer Morte. Les flancs de ces montagnes brusquement séparées imitent dans certains de leurs replis la configuration d'un vaste amphithéâtre. Ce sont des rochers qui s'arrondissent en demi-cercle, et qui sont superposés d'une manière uniforme comme des gradins. Ailleurs ils sont percés de cavernes profondes qu'habitent d'immenses volées de pigeons; au moindre bruit qui trouble le silence de ces retraites, ces oiseaux s'envolent par centaines.

Le monastère, encadré dans un des coudes que forme ce précipice tortueux, occupe un des versants du ravin dans toute sa hauteur, qui est de trois cents pieds environ. Cet entassement d'édifices, dont la base repose presque sur le lit du torrent, s'élève par des terrasses successives, des escaliers raides, des passages souterrains jusqu'au sommet du rocher, qui est couronné de deux tours. Le monastère, défendu d'un côté par une ligne de murailles épaisses, est inabordable de l'autre, grâce à l'escarpement du précipice. La porte qui s'ouvre en haut, sur le chemin, est basse et voûtée comme celle d'un fort; et celle qui donne sur le fond de la vallée est tout simplement une haute fenêtre qu'on escalade au moyen d'une échelle.

L'apparition de ce monastère, au milieu de cette nature désolée, n'a rien qui surprenne les yeux ni l'esprit : collé pour ainsi dire contre le rocher, il ressemble de loin à un bloc de pierre découpé capricieusement par la nature ; du reste, la montagne dont il fait partie a été de moitié dans ce grand travail ; elle a livré ses cavernes obscures, ses passages secrets ; la main de l'homme les a élargis et en a fait des chapelles, des salles, des caveaux ; presque tous les corridors sont taillés dans la roche vive ; la table du réfectoire est en pierre.

Entre ces masses de rochers sont ménagés deux ou trois petits coins de terre, où les cénobites cultivent avec soin quelques plants de légumes et un palmier qu'ils montrent avec orgueil aux voyageurs. C'est le seul arbre de ce pays dépouillé.

Quelques moines de la religion grecque habitent ce château-fort et y donnent aux pèlerins une gracieuse hospitalité. Placés au milieu de ce désert, à quatre lieues de Bethléhem, à six lieues de la mer Morte, ils y ont ouvert le seul asile que pût espérer le voyageur. Une salle immense est consacrée à ce pieux usage. Le pavé est couvert de tapis, et tout autour du mur sont disposés des coussins en manière de chevets. Deux cents

pèlerins peuvent dormir sur cet oreiller fraternel, alignés comme des momies.

Les nombreuses chapelles que renferme le monastère sont ornées de peintures byzantines. Là sont prodiguées les Vierges dont la tête est entourée d'une couronne d'argent clouée extérieurement sur le panneau, et les Christs rayonnants qui se détachent sur une mosaïque d'or, et les tableaux en deux parties, dont l'une représente le corps, et l'autre la tête, de manière que la figure apparaît à travers une ouverture laissée au panneau supérieur.

Au bas du couvent, on montre la grotte où vécut, dit-on, pendant cinq ans, le saint anachorète qui a donné son nom à la vallée et au monastère.

Une nuit de repos passée sous ces murs hospitaliers nous avait remis de toutes nos fatigues. Au point du jour, comme nous montions à cheval, un caloyer nous apporta un flacon d'excellent vin de Jérusalem, et nous offrit le coup de l'étrier, selon l'ancienne coutume.

Entre Saint-Saba et Bethléhem, nous passâmes auprès d'un camp de Bédouins. Leurs tentes en poil de chèvre, de couleur brune, enfermaient un espace de plusieurs centaines de pas. Ils nous regardèrent passer avec indifférence. Les femmes debout, sur le seuil des

tentes, et vêtues de haillons aux vives couleurs, ressemblaient à des figures bibliques. Mais quand on les voit de près, elles perdent tout leur charme ; la misère, les fatigues, des travaux excessifs leur ôtent toute grâce et toute fraîcheur; elles se flétrissent à l'âge où les femmes de l'Occident commencent à être belles. Réduites à une domesticité pénible, elles servent d'esclaves à leurs fiers maris, qui leur préfèrent souvent leurs chevaux aux crins flottants ; mais elles gardent cependant au milieu de leur dégradation une simplicité de gestes, une noblesse de port, qu'on chercherait en vain chez les femmes de l'Occident, emprisonnées dès leur enfance dans des vêtements étroits, et comprimées par la gêne des habitudes sociales.

Déjà nous apercevions le blanc village de Bethléhem perché sur une colline, au milieu d'une forêt d'oliviers. La végétation reparaissait tout à coup pour orner le pays qui fut le berceau du Christ. Cette vallée d'un aspect agréable est passablement cultivée. On n'éprouve point là les sentiments qui assiégent l'esprit dans la triste Jérusalem. Bethléhem, le village des pasteurs, la patrie du roi David, qui y porta la houlette avant l'épée, rappelle les plus gracieux souvenirs de la Bible et de l'Évangile. Près de là est le *Jardin fermé*, chanté

par le Cantique des cantiques, et aussi ce pays d'Engaddi où croissaient les prodigieux raisins de la Terre-Promise.

Aujourd'hui les Bethlémites sont des pasteurs, comme leur aïeul David ; mais, comme lui, ils sont prompts à quitter leurs troupeaux pour ramasser le caillou qui doit armer leur main meurtrière. Plusieurs fois cette peuplade turbulente a soutenu de longues guerres contre les Turcs; on les a vus s'enfermer dans le couvent latin, comme dans un fort, pour résister à leurs ennemis.

Mais ce caractère libre et remuant est surtout le partage des tribus nomades qui peuplent les environs de Bethléhem. Les habitants du village se livrent à l'innocente industrie de polir le fruit du zaccoum et de l'olivier pour en composer des rosaires. Quelques-uns cisèlent sur de petites plaques de nacre les scènes de l'adoration des mages et des pasteurs. Les femmes y portent encore un costume à peu près semblable à celui dans lequel on représente la Vierge Marie. Deux lieues seulement séparent Bethléhem de Jérusalem ; des hauteurs du village, on distingue parfaitement la cime de la montagne des Oliviers.

Le couvent latin, accolé à une église partagée entre

les Grecs et les Arméniens, occupe l'extrémité méridionale du village. Au-dessous de ce couvent et de cette église, sont situées trois chapelles souterraines qui renferment les lieux sanctifiés par la naissance du Sauveur ; la première occupe l'emplacement de l'étable et de la crèche ; la seconde, le lieu présumé de la sépulture des S. S. Innocents, et la troisième renferme le tombeau de saint Jérôme. L'ombre du savant docteur veille auprès de ce berceau sacré, comme celle de Godefroy auprès du Saint-Sépulcre.

La chapelle de la Nativité ne renferme plus la crèche ; celle-ci a été transportée, comme le bois de la sainte croix, à Rome, cette Jérusalem triomphante. Un morceau de marbre creusé en forme de crèche indique la place qu'elle a occupée.

« Cette sainte grotte est irrégulière parce qu'elle « occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la « crèche.... Elle est taillée dans le roc : les parois de « ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte « est également d'un marbre précieux. Ces embellisse- « ments sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire « aucun jour du dehors, et n'est éclairée que par la lu- « mière de trente-deux lampes, envoyées par différents « princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté

« de l'orient, est la place où la Vierge enfanta le Ré-
« dempteur des hommes. Cette place est marquée par « un morceau de marbre blanc incrusté de jaspe, et « entouré d'un cercle d'argent radié en forme de soleil. « On lit ces mots à l'entour : *Hic de Virgine Mariâ* « *Jesus-Christus natus est.* » (CHATEAUBRIAND, *Itin.*)

Tout l'avenir du monde chrétien est contenu en germe dans la simple histoire de ce Messie qui est annoncé par tant de prophètes, et qui vient au monde sous la forme d'un pauvre enfant du peuple, au milieu d'une étable.

Au-dessus de cette grotte, dans la chapelle des Arméniens, une étoile de marbre est incrustée sur le pavé de l'église. Elle correspond au lieu où s'arrêta devant les rois mages cette étoile mystérieuse qui éclaira le premier jour de notre ère.

A peine le Christ est-il né, que déjà commence par les rois mages ce pèlerinage pieux qui dure depuis dix-huit siècles. Au milieu de l'humble foule des pèlerins, bien des fronts glorieux se sont inclinés dans l'obscure grotte de Bethléhem depuis ces rois croisés, honneur de la chevalerie, jusqu'à ces poëtes illustres qui sont venus y représenter, de notre temps, la royauté de l'intelligence.

IX.

DAMAS.

DAMAS.

Si le voyageur pouvait franchir en une seule nuit, sur le dos d'*El-Borak*, la jument de Mahomet, les soixante lieues qui séparent Jérusalem de Damas, il croirait, au premier coup d'œil jeté sur le paysage, assister à une des visions féeriques des *Mille et Une Nuits*. Damas est le lieu de repos après lequel soupirent les caravanes. Les Arabes l'ont appelée du nom de *Sham*, qui est le nom générique de la Syrie, comme si elle personnifiait et résumait en elle toute la beauté du pays. Ils l'ont surnommée le Paradis du monde. C'est là, en effet, qu'une vieille tradition a placé ce jardin merveilleux où le premier homme s'éveilla sous le

souffle divin, au milieu des fêtes de la nature. Cette croyance est si enracinée dans l'esprit du peuple, qu'on y montre encore les lieux précis où s'accomplirent les premières scènes de la *Genèse*.

C'est du haut de l'Anti-Liban, après un voyage pénible à travers ses gorges pierreuses, que nous avons vu pour la première fois cette ville si vantée. A nos pieds se déroulait une plaine immense couverte d'une forêt d'arbres. A l'horizon les yeux se perdaient dans l'immensité vague du désert de Bagdad. Entre ce désert de sable et le désert de pierres de l'Anti-Liban, la gracieuse oasis déployait toutes ses richesses. Au milieu de ses jardins, qui, vus de cette hauteur, se coloraient d'une légère teinte bleue, les minarets et les maisons de la ville apparaissaient comme une île grise au milieu de flots de verdure. Autour de la cité-mère étaient répandus quelques villages. De temps en temps les arbres s'écartaient pour laisser voir une prairie dans laquelle une rivière traçait une route éclatante avant de se perdre de nouveau sous une voûte de feuillage.

A mesure que la montagne s'abaissait sous les pas de nos chevaux, les groupes de verdure se divisaient; chaque arbre se détachait de la masse générale pour re-

prendre sa forme particulière : les peupliers s'allongeaient en cônes aigus, les orangers s'arrondissaient en boule, les palmiers s'épanouissaient en parasol, les noyers jetaient au hasard leurs branches vigoureuses, et les arbres fruitiers des jardins se reconnaissaient aux couleurs diverses de leurs feuillages et de leurs fruits.

Dès qu'on arrive au niveau de la plaine, ce tableau ravissant s'efface, et l'on entre sous les vertes allées qui conduisent à la ville. Des deux côtés du chemin sont répandus les cultivateurs arabes, divisant l'eau dans leurs jardins par de petits canaux, ou ramassant dans des corbeilles, selon la saison, les pommes, les olives, les figues, les prunes, ou ces abricots dorés dont la renommée est venue jusqu'en Europe. Déjà se croisent sur la route les cavaliers vêtus de leur brillant costume; les passants s'arrêtent pour causer aux carrefours des chemins : à ce mouvement inaccoutumé on reconnaît les abords d'une grande ville.

Lorsqu'après une heure de marche à travers ces beaux jardins on arrive à la porte d'un faubourg, on est frappé d'un spectacle attristant. Deux lignes de maisons basses remplacent tout à coup les grands arbres qui bordaient la route; les murs, bâtis avec une terre rouge mêlée de paille hachée, sont à peine recouverts

d'une légère couche de chaux; les rues sont malpropres et tristes; le soleil éblouit les yeux, qui se sont habitués à l'ombre des jardins; la ville enchantée qu'on avait rêvée semble s'être évanouie sous le coup de baguette d'un malin génie.

Mais il ne faut pas s'arrêter à cette première impression. En Orient, la richesse et la beauté cherchent l'ombre; on n'y trouve point le pompeux étalage de notre luxe extérieur : les maisons, comme les femmes, sont voilées. Les femmes passent dans la rue le visage couvert d'une mousseline épaisse, la taille effacée sous l'ampleur de leur manteau, les pieds enfouis dans des bottines informes; sous cette enveloppe, la plus laide ressemble à la plus belle. Mais, si on soulevait le voile et qu'on déchirât le manteau, que de merveilleuses houris sortiraient de cette informe chrysalide! Il en est ainsi des maisons de Damas : bouges et palais ont la même apparence extérieure. Et pourtant derrière ces murs misérables se cachent des habitations élégantes, où l'imagination arabe a déployé ses plus gracieuses fantaisies.

La partie la plus originale de ces maisons est une cour intérieure qui communique avec la rue par un corridor étroit et voûté. Au milieu s'élève un bassin en

relief dont les parois extérieures sont revêtues de plaques de marbre aux couleurs variées, qui sont disposées capricieusement en mosaïque ; l'eau y flue par quatre siphons de formes diverses. Sur la corniche de ce petit mur de marbre sont placés des vases de fleurs, et un saule-pleureur abaisse sur l'eau ses rameaux garnis de feuilles légères, semblables à des franges de soie.

Dans la cour sont répandus quelques orangers ou quelques citronniers entremêlés de massifs de roses, de myrtes touffus, de jasmins arrondis en berceau. Les murs sont peints de larges raies jaunes et blanches disposées parallèlement; une de leurs faces est percée d'une ouverture qui forme une espèce de portique entouré d'un divan. C'est là que le riche marchand damasquin se retire le soir, à l'abri des froides rosées, pour aspirer le parfum enivrant du tomback, pendant que l'eau murmure dans la fontaine et qu'une lanterne en verre de couleur jette une lueur incertaine au milieu des groupes d'arbres.

Les appartements intérieurs ne sont pas indignes de cette gracieuse entrée. Le pavé des salons est formé ordinairement de deux plans d'inégale hauteur : la première partie renferme un bassin octogone avec un jet d'eau ; le second plan, auquel on arrive par trois esca-

liers, est couvert de nattes d'Égypte ou de tapis de Perse, et entouré d'un large divan. Les parois des murs sont revêtues, selon la richesse, de boiseries ou de plaques de marbre, qu'une main habile découpe en arabesques légères peintes de couleurs brillantes et rehaussées de moulures d'or. Le plafond de bois peint est orné d'une rosace qui enferme dans ses replis de petits miroirs.

Souvent une niche en forme d'ogive, sculptée avec soin, est pratiquée dans l'épaisseur du mur. Là sont réunis les narghilés, les callioun̈s, les jolies tasses à café placées sur leur support d'argent ou de cuivre doré merveilleusement ouvragé, les flacons d'eau de rose, et les vases élégants pour brûler l'aloès.

Une de ces maisons, conservée dans toute son originalité, sert d'hôtellerie aux voyageurs européens.

Des règlements de date immémoriale, qui donnent une haute idée de l'ancienne civilisation de ce pays, régissent la division des eaux entre les différentes maisons de la ville. Sept rivières et trente ruisseaux qui viennent de la montagne en arrosant les jardins suffisent à l'énorme consommation d'une ville de cent trente mille âmes. C'est là le grand secret de l'éternelle beauté de Damas.

Chaque quartier de la ville est fermé par une porte. Les rues sont en général silencieuses et désertes. Toute l'activité, toute l'animation se concentrent au bazar qui est le cœur de la ville : c'est là que se débitent les nouvelles, que se nouent les intrigues ; les Damasquins vivent au bazar, comme autrefois les Romains au Forum. De nombreux rôtisseurs y étalent de toutes parts des mets appétissants ; dans les magasins de riz on puise le pilaf dans un large plat ; des marchands vendent çà et là le pain de Damas, qui est d'une qualité exquise ; l'eau des fontaines suffit à la boisson ; les vendeurs de glaces parfumées circulent dans la foule. Pour quelque pièce de menue monnaie un Arabe y vit royalement pendant tout un jour.

Les bazars sont composés de deux longues rues couvertes, où la fraîcheur semble se réfugier, alors que la ville entière est brûlée par le soleil ; leurs magasins sont aussi riches que ceux de Constantinople. Pourtant les deux grandes industries de Damas ont subi une dépréciation considérable. Depuis plusieurs siècles on n'y fabrique plus que des lames d'une trempe médiocre. Cette décadence date déjà du quatorzième siècle, de la conquête de la Syrie par Tamerlan, qui transporta en Perse les meilleurs ouvriers. Aujourd'hui les sabres de

Damas ont cédé leur réputation à ceux du Korassan. Les armes des anciennes fabriques se vendent à des prix fabuleux. D'autre part, les manufactures d'étoffes, quoiqu'elles aient conservé une assez grande activité, sont loin de mériter leur ancienne renommée ; elles ont à soutenir la rude concurrence des étoffes de Broussa et d'Alep, et même des produits français qu'on expédie en Orient. Les nombreuses caravanes qui viennent de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde, suppléent largement à la décadence de l'industrie locale ; les chameaux de Bagdad arrivent chargés de ce pur café de Moka qui est devenu si rare en Turquie, et la Perse y expédie son meilleur tomback. Ce sont ces priviléges précieux qu'envient surtout aux heureux Damasquins les habitants de Smyrne et de Stamboul.

Au milieu du bazar s'élève un des plus beaux monuments de l'Orient, le khan d'Assâd-Pacha, où se réunissent les riches marchands étrangers qui passent à Damas : c'est à la fois une hôtellerie et une Bourse. La porte de l'édifice est d'un travail léger et gracieux ; c'est un chef-d'œuvre de l'architecture moresque. Le monument est couronné de huit petits dômes, que surmonte un dôme plus grand soutenu par quatre piliers ; les murs sont garnis de plaques de marbre noir et

blanc, disposées symétriquement comme les cases d'un damier; des salles particulières sont ménagées pour l'entrepôt des marchandises. Au milieu du khan est placé un grand bassin plein d'eau, près duquel sont entravés les chevaux arabes, égyptiens et persans, pendant qu'autour de la salle les voyageurs, vêtus de leurs costumes variés, discutent avec les acheteurs ou fument paisiblement le narghilé, assis sur des estrades en bois recouvertes de tapis.

La principale mosquée de la ville s'ouvre aussi sur le bazar. C'est une ancienne église d'architecture byzantine qui fut dédiée à saint Jean Damascène. On y remarque encore deux belles portes de bronze sur lesquelles sont sculptés deux calices surmontés d'une croix.

A l'extrémité de ces bazars est percée une large rue bordée de trembles énormes et de platanes : c'est le marché aux chevaux. La proximité du désert de Palmyre l'a rendu célèbre. A l'ombre des arbres sont dispersés les chevaux harnachés de leurs brides et de leurs selles flétries par un long usage. On distingue dans la foule les Arabes au teint bronzé, vêtus de leur grand manteau blanc, qui attendent patiemment l'arrivée des acheteurs, le coude appuyé sur le col de leurs cavales.

Les promeneurs curieux se rassemblent en groupes autour des chevaux les plus remarquables.

Mais on ne rencontre guère sur ce marché que des bêtes d'une valeur médiocre. Les chevaux de haute race ne descendent pas à ce bazar vulgaire ; on s'en dispute la possession avec un acharnement qui égale le délire des *sportmen* les plus passionnés. La vente d'un cheval de pur sang est un événement dans le désert ; on les achète à des prix extravagants.

Leur valeur réelle est dépassée de tout le prix d'estime que l'Arabe attache à son cheval. Ces compagnons de leur vie errante font en quelque sorte partie de la famille.

Pendant notre séjour à Damas, un officier des haras impériaux de Russie marchandait une jument de haute race ; l'affaire devait se conclure à quelques lieues de la ville. Le Bédouin, vêtu d'une grossière chemise de toile et d'un manteau usé, arriva au lieu du rendez-vous monté sur une des plus nobles cavales du désert ; il salua les étrangers du geste, descendit gravement, et s'accroupit à terre sans dire une parole.

La jument laissée en liberté se mit à paître l'herbe sur le bord du chemin.

— Quel est le prix de ta jument ?

— Dieu le sait ! répond le Bédouin ; et jetant son manteau sur le sable :

— Versez là, dit-il, l'argent que vous offrez.

Vingt mille piastres tombèrent sur le manteau : l'Arabe resta impassible ; puis dix mille, et dix mille encore ; le Bédouin couvait des yeux avec convoitise le trésor qui s'accumulait. Enfin, la somme monta successivement jusqu'à cinquante mille piastres (12,500 fr.). L'officier avait jeté jusqu'à son dernier para.

L'Arabe paraissait réfléchir avec anxiété. La jument s'approcha de lui et le flaira de son museau intelligent. Alors il se leva brusquement, souleva le manteau, versa l'argent sur le sable, et se mit en selle d'un seul bond.

— Dieu ne veut pas que je me sépare de ma compagne, dit-il. Quelles richesses pourraient égaler pour moi un pareil trésor !

Et il disparut dans un tourbillon de poussière, laissant les étrangers stupéfaits.

Aussi le bazar des selles attire-t-il de préférence les Bédouins qui viennent à Damas ; ils se plaisent à regarder les selles de maroquin rouge garnies de clous dorés, les larges étriers tranchants, les brides compliquées, garnies de pompons de soie, et les sachets bro-

dés qu'on pend au cou des chevaux avec des amulettes.

Ce quartier est le plus gai et le plus agréable de la ville ; les rues en sont larges et ornées de sycomores, de trembles et de platanes. Quelques-uns de ces arbres sont d'une grosseur extraordinaire, mais nul d'entre eux n'égale le grand platane planté à l'entrée du bazar des selles ; son tronc a plus de trente pieds de circonférence, et ses branches vigoureuses, qui s'étendent de toutes parts, couvrent un espace immense.

C'est là aussi que l'on trouve ces cafés si renommés qui prêtent à la nonchalance orientale des abris pleins de grâce et de fraîcheur. Chacun d'eux a sa physionomie particulière ; la fantaisie arabe y a déployé toutes les ressources de son génie capricieux. C'est ordinairement auprès d'un des nombreux cours d'eau qui sillonnent la ville que se cachent ces poétiques retraites. Quelques-unes d'entre elles sont de petits jardins, au-dessus desquels deux vignes énormes étendent un toit de verdure soutenu par leurs deux ceps entrelacés, semblables à une colonne torse. La rivière qui les côtoie est bordée d'arbustes, de buissons de myrte, de saules et de peupliers nains. Un kiosque est ménagé au-dessus du ruisseau ; de là le regard se perd dans les contours

de la rivière au milieu des maisons et des jardins, et souvent la rêverie des fumeurs est bercée par le bruit lointain d'une petite cascade. Ailleurs ce sont des salons pavés de larges dalles et ornés d'un grand bassin de marbre. Sur les divans s'accroupissent les Arabes, tenant entre leurs jambes croisées cet élégant narghilé qui porte le nom spécial de *chuchet*.

Le chuchet n'est point composé, comme le narghilé turc, d'un flacon de cristal autour duquel s'enlacent, comme les anneaux d'un serpent, les longs replis du *marpitch*. Sa structure élégante et légère rappelle les découpures originales de l'art moresque. Le flacon de cristal est remplacé par une noix de cocotier, à laquelle s'adaptent deux tuyaux, l'un vertical, l'autre incliné. Le tuyau vertical, élevé de deux pieds et demi à peu près, plonge dans le réservoir; il est en bois sculpté et supporte un calice de cuivre évasé où brûle le tomback. L'autre est tout simplement un tube de jonc peint en rouge, et sert à aspirer la fumée.

Les Persans, qui se distinguent de tous les peuples de l'Orient par leur génie industrieux, ont su faire de ces chuchets des objets d'art d'un grand prix. La noix de coco est recouverte d'une enveloppe d'argent ciselé sur laquelle se détachent de petites figures peintes sur

émail. Le tuyau de bois est sculpté avec une élégance charmante, et supporte un calice d'argent découpé qui s'épanouit comme une fleur sur la tige svelte d'un lys. Le tube de jonc est remplacé par un tube de bois recouvert de velours éclatant brodé d'argent ou d'or.

Pendant qu'ils aspirent les parfums à travers l'eau de leur chuchet, les Arabes écoutent les récits de quelque conteur au langage figuré. Quelquefois c'est un Bédouin renommé qui raconte ses courses dans le désert pour voler les chameaux d'une tribu voisine. Il décrit les statagèmes qu'il a employés pour échapper à ses ennemis, ses fuites précipitées, ses fatigues et son retour à la tribu. Plus souvent c'est un philosophe coiffé du turban vert qui développe ses idées en paraboles ingénieuses, ou quelque derviche voyageur qui raconte ses longs pèlerinages. Nous y avons remarqué la belle et noble figure d'un derviche de Bagdad dont la longue barbe était déjà traversée de poils blancs, et qui portait sur ses épaules une superbe peau de tigre. Quand ses yeux s'enflammaient au feu de ses propres discours, et que ses gestes énergiques indiquaient une situation intéressante, on voyait toutes ses émotions se refléter sur le visage attentif et passionné de ses auditeurs.

Les musiciens arabes y viennent aussi de temps en temps charmer le repos des fumeurs, et parfois la scène est animée par les danses brillantes de ces belles almehs qui se sont dispersées à travers l'Asie, depuis que, dans un accès de pruderie européenne, le vice-roi d'Égypte les a bannies du Kaire.

Dans cette ville, où se rencontrent toutes les recherches voluptueuses de la vie orientale, on n'a pas oublié les bains dont l'usage est devenu une passion chez tous les peuples des pays chauds. Ils sont, en général, mieux organisés et plus élégants que ceux de Constantinople. Le salon qui précède les étuves est peint et orné à la manière arabe. Les lits de repos, étendus sur des estrades autour de la salle, sont entourés de coussins moelleux, et les baigneurs y jouissent avec extase de l'affaissement plein de langueur qui succède aux exercices du massage et à l'action pénétrante de la vapeur; la poitrine, enflammée par l'atmosphère brûlante des étuves, aspire avec délices un air vif et pur; les membres énervés s'abandonnent plus mollement au repos; les parfums du moka montent à la tête; on tombe dans un demi-sommeil, et l'on ne voit plus les choses extérieures qu'à travers cette fumée odorante qu'on aspire machinalement dans le narghilé et qu'on ren-

voie au-dessus de sa tête en colonnes fantastiques.

Ces bains, comme cela arrive toujours, sont surtout un lieu de rendez-vous et de plaisir pour les femmes, qui viennent y chercher une distraction à la vie monotone du harem. Condamnées à cacher sans cesse sous un vêtement informe l'éclat de leur visage et de leur parure, et les grâces de leurs corps, elles trouvent là un petit dédommagement pour leur vanité éternellement comprimée. A des heures fixes les bains ne s'ouvrent que pour elles. Dans les occasions solennelles, elles s'invitent souvent à un bain comme chez nous à une fête. Elles y viennent toujours parées de leurs plus riches diamants et de leurs plus beaux costumes. Dans ce sanctuaire discret, elles peuvent rejeter le voile et le manteau importun, et laisser admirer l'élégance de leur parure. Mais c'est lorsque la robe glisse lentement le long de leur taille élancée, qu'elles attirent surtout les regards jaloux de leurs compagnes; alors les quolibets et les louanges pleuvent de toutes parts, et plus d'une, restée debout dans toute la splendeur de sa nudité, a senti le rouge de l'orgueil lui monter au visage en entendant murmurer autour d'elle les mots de *zariffi* (belle) et de *mashallah* (merveille de Dieu), qui équivalent à cette exclamation turque de *pek-guzel*, qui

accueillit la célèbre lady Montague à son entrée dans les bains.

Puis elles s'enveloppent d'un mouchoir de soie comme d'une courte tunique, en l'arrêtant à la ceinture, et elles entrent dans les étuves. Quand elles en sortent, elles sont épuisées par la fatigue, leurs yeux sont abattus, elles viennent reposer sur les coussins du lit leur beau corps languissant. A mesure qu'elles reprennent leurs forces, commencent les conversations, le récit des nouvelles, les discussions, les minauderies, les mille folies gracieuses de ces enfants avides de liberté ; elles rient, s'ébattent et gazouillent comme une troupe d'oiseaux babillards échappés de leur cage.

Enfin chacune se livre aux soins de sa toilette ; l'une se teint les ongles avec le *henné;* l'autre se blanchit le visage et se frotte les joues avec cette herbe qui fait tomber le duvet ; d'autres brunissent les contours de leurs yeux avec le *surmé*, pendant que les chevelures dénouées s'échappent en ondes soyeuses de la main des négresses qui les peignent et les parfument. Celui dont l'œil indiscret pourrait contempler ce ravissant tableau aurait entrevu ce paradis voluptueux que Mahomet a promis aux vrais croyants.

Les femmes de Damas ne sont point, comme celles

des paysans et des Bédouins, flétries par les ardeurs du soleil et les fatigues du travail. L'ombre du harem protége leur jeunesse et leur beauté. Leur chaussure se compose de sandales de bois élevées sur deux supports, qui ajoutent beaucoup à la hauteur de leur taille. Les femmes juives et arméniennes, que peuvent voir les étrangers, paraissent avoir conservé toute la pureté primitive du type oriental. Quant aux femmes musulmanes, il est bien rare qu'un hasard favorable permette seulement d'entrevoir leur noble profil et leurs yeux pleins de douces promesses.

Cependant, dans les jardins qui avoisinent la ville, nous aperçûmes un jour une femme dévoilée qui, à votre aspect, s'enfuit à travers les arbres comme une gazelle effarouchée. Nous reconnûmes la beauté chantée par les poëtes arabes :

« Sa démarche est légère comme si elle descendait une pente ;

« Sa taille est flexible comme la tige d'un palmier ;

« Sa joue est polie comme une surface d'argent ;

« Son sourire est plus brillant que la frange dorée qui entoure un nuage éclairé par le croissant des nuits ;

« Vierge aux lèvres fraîches dont la bouche distille une salive enivrante,

« Que de fois mes nobles chamelles et mes chansons ont volé vers toi ! »

Du reste, la population de Damas n'offre point, comme celle de Stamboul, cette variété de types qui est le résultat d'un immense mélange de races; elle semble, au contraire, dériver d'une même souche. Les Damasquins se distinguent par la blancheur de leur peau et la pureté de leur profil; on y rencontre souvent de ces magnifiques vieillards à barbe blanche que les anciens honoraient comme des dieux ; le pur sang arabe coule encore dans les veines de ces hommes vigoureux et passionnés.

Les juifs sont en assez grand nombre à Damas; ils nous ont paru y être plus heureux que dans les autres pays de l'Orient. Quelques-uns d'entre eux possèdent des fortunes immenses. L'histoire récente d'un religieux latin, massacré par les Juifs de Damas, leur a fait une réputation particulière de cruauté et de fanatisme; cependant nous avons trouvé dans les familles de quelques-uns d'entre eux le plus gracieux accueil.

Un pacha et quelques centaines de soldats turcs commandent à cette population inquiète et remuante, à des milliers d'hommes préparés à la guerre par l'habitude constante du maniement des armes. Il suffirait à

la Syrie d'un simple acte de volonté pour secouer la tutelle impuissante de ces étrangers; mais l'influence énergique des idées religieuses contient les esprits; ce n'est pas la force matérielle du sultan qui les arrête, c'est le caractère sacré dont il est revêtu; ceux qui frapperaient sans remords le chef de l'empire ottoman inclinent le front devant le vicaire de Mahomet, ombre de Dieu sur la terre.

La nouvelle des premiers essais de réforme tentés par le sultan Mahmoud produisit à Damas une fermentation extraordinaire. Le prestige de la sainteté religieuse cessait de couvrir la majesté impériale. Aussi lorsque, plus tard, l'armée de Méhémet-Ali révolté se présenta devant Damas, les Égyptiens furent considérés comme des vengeurs envoyés par le ciel. Ces hommes simples s'imaginaient que c'était pour la cause de la religion que combattait celui qui voulait ressusciter l'empire des khalifs. Quand ils s'aperçurent de leur méprise, il n'était plus temps; ils rencontrèrent, au lieu du sceptre débile de Mahmoud, cette verge de fer que Méhemet et Ibrahim promènent sur les pays conquis. Ils se résignèrent. D'ailleurs, de quelque côté qu'ils tournassent la tête, vers l'Égypte ou vers la Turquie, ils se heurtaient toujours à cette civilisation impie qui menaçait

de renverser les saintes coutumes du passé. A tout prendre, mieux valaient les Égyptiens que les Francs; et ils regardent encore avec effroi cette porte qu'ils ont fait murer, parce qu'un prophète a prédit qu'elle s'ouvrirait un jour devant les armées des Francs victorieux.

Toutefois, malgré la résistance du fanatisme, le passage des Égyptiens à Damas a laissé des traces profondes; les étrangers peuvent, mieux que personne, en apprécier les effets salutaires. Avant cette époque, ils étaient soumis à des formalités humiliantes; ils devaient quitter leurs armes et descendre de cheval pour entrer dans la ville. Depuis la domination égyptienne, on entre à Damas comme dans Constantinople; on peut parcourir la ville et les bazars sans avoir à craindre la moindre insulte; le peuple s'est habitué à la présence de ces *giaours* qu'il regardait comme de mauvais génies. Les Damasquins paraissent même avoir un caractère bienveillant, et il est probable qu'on finira par oublier tout à fait le vieux proverbe arabe *Châmi choumi* (Damasquin méchant).

Le climat de Damas est très-sain; les eaux abondantes qui arrosent la plaine ne nuisent pas à la salubrité de l'air, parce qu'elles ne séjournent point sur le sol Les sept rivières et leurs affluents vont se réunir,

à quelques lieues de la ville, en un fleuve qui porte le nom de Baradi ou Baradji. Toute cette masse d'eau se perd dans un lac appelé Bahr-el-Merj, la mer du Pré, qui est sans issue comme la mer Morte.

Autour de la ville sont dispersés les jardins des riches habitants de Damas ; ils sont ornés de jolis kiosks et offrent des asiles délicieux à la paresse et à la rêverie des promeneurs. De clairs ruisseaux y forment de gracieux méandres au milieu d'arbres magnifiques et de buissons d'arbres touffus ; on les voit s'enfuir au loin sous une voûte de sombre verdure ; çà et là sont ménagés des lieux de repos qui invitent aux douces extases du kief. Ces jardins sont la promenade favorite des femmes de Damas, qui viennent y respirer l'air frais du matin tout imprégné du parfum des plantes.

Rien n'égale l'amour des habitants de Damas pour cette terre privilégiée qui leur prodigue ses richesses avec tant de magnificence. Leurs désirs ne franchissent pas l'horizon de ces beaux jardins. Aussi, chaque année, est-on obligé d'employer des moyens violents pour faire les nouvelles levées de troupes. L'exécution de la loi rencontre une résistance extraordinaire. Les enfants de cet heureux pays ne se soucient guère d'échanger leur existence tranquille contre l'agitation de la vie militaire.

Dès qu'on annonce le recrutement, la plupart des nouveaux soldats s'enfuient pour échapper au douloureux exil qui les attend. Alors la désolation s'étend sur tout le pays ; les mères et les filles lèvent au ciel leurs bras désespérés ; il semble qu'un fléau céleste a frappé la contrée.

Dans une de ces circonstances difficiles, on raconte qu'Ibrahim-Pacha se servit avec succès d'un stratagème singulier : — Un chrétien avait blasphémé le nom de Mahomet ; la populace furieuse allait le déchirer, quand des soldats égyptiens s'emparèrent de lui et le conduisirent à leur général. Ibrahim promit qu'il serait fait justice et ordonna les apprêts de l'exécution pour le lendemain. Un immense bûcher fut élevé en dehors de la ville, et tous les bons musulmans invités à venir voir brûler le mécréant. Une foule immense envahit le lieu de l'exécution. Alors on vit arriver par longues lignes les troupes égyptiennes, qui se formèrent en carré et entourèrent cette multitude d'hommes d'un cadre de fer. Quand tout fut ainsi préparé, on annonça que le coupable s'était évadé, mais on publia en même temps l'ordre de procéder au recrutement militaire. La résistance était impossible, il fallut se soumettre ; les braves Damasquins avaient été pris

dans une souricière; et comme quelques-uns se plaignaient hautement de l'impunité du coupable, le sceptique général leur répondit par cette parole profonde : « Quand un chrétien blasphémera le nom de Mahomet, blasphémez le nom du Christ, et vous serez quittes. »

Cette horreur du service militaire n'est point étonnante dans un pays où les soldats ne sont pas soutenus, comme ceux des armées européennes, par un sentiment d'honneur chevaleresque et de patriotisme. Au milieu de ce mélange confus de peuples, comment trouver un centre qui rallie les affections de tous? Il y a un empire ottoman, mais il n'y a pas de peuple ottoman; il y a une nation turque, une nation kurde, une nation arabe, sans compter les débris dispersés des anciennes nations mortes; chacune d'elles a sa patrie individuelle, mais la patrie commune n'est nulle part. Ceux de Damas sont exilés à Stamboul, comme ceux de Stamboul à Diarbékir, et ceux de Diarbékir à Damas.

Le sentiment religieux est le seul lien qui réunisse quelquefois tous ces éléments divers pour le service d'une même pensée. Quand les pèlerins de toutes les contrées de l'Asie sont réunis sous l'étendard vert du Prophète, l'exaltation religieuse supplée à l'enthousiasme patriotique; la véritable armée de l'empire c'est

la caravane sacrée ; la Mecque représente pour les musulmans cette patrie qui manque aux sujets de l'empire turc.

Ce doit être un spectacle plein d'intérêt que de voir se rassembler à Damas cette multitude confuse qui se prépare à traverser les sables du grand désert. Elle se compose quelquefois de dix ou quinze mille pèlerins. Elle se déploie sur un espace immense ; les chameaux, les mulets, les chevaux défilent lentement à la suite les uns des autres. A la tête de la caravane sacrée marche, avec ses soldats, le pacha de Damas, qui porte le titre d'*emir-el-hadji*, prince des pèlerins. C'est lui qui est chargé de veiller à leur sûreté, de les défendre contre les Bédouins, dont il achète l'inaction, et de les conduire jusqu'à la Kaaba. Mais il ne peut les défendre ni contre la peste ni contre le simoun.

Heureux ceux qui rapportent dans leurs foyers le titre glorieux de hadji, et qui revoient s'élever au-dessus de l'horizon de sable les jardins de la verte Damas, la ville aux mille fontaines !

X.

BAALBEK.

BAALBEK.

La chaîne de l'Antiliban sépare Damas de la plaine de la Bkaa, où sont situées les ruines de Baalbek. La végétation s'arrête brusquement au pied des montagnes et laisse à nu leur croupe aride et rocailleuse. Une heure d'ascension pénible conduit sur la plus haute cime; de là, on embrasse d'un dernier regard cet horizon magnifique, puis on s'enfonce, par des chemins scabreux, dans les gorges stériles de l'Antiliban.

Mais on voit bientôt une ligne d'arbres vigoureux se dérouler sinueusement au fond d'une vallée. Sous leur verdure épaisse se cache un petit ruisseau égaré dans ce désert de pierres; toute végétation s'est retirée des

flancs de la montagne pour se réfugier sur ses bords humides. De temps en temps apparaît un petit village au détour de la vallée. Tantôt la route descend des hauteurs pour côtoyer ce ruisseau, tantôt elle s'en éloigne pour franchir directement un groupe de rochers ; mais elle revient sans cesse à ce guide certain qui conduit, après plusieurs heures de marche, à la riche plaine de Zebdani, fermée par les rochers comme par des remparts. De ce plateau partent plusieurs vallées, cachant dans leurs replis une ligne d'arbres touffus ; elles vont, après de nombreux contours, s'ouvrir sur les jardins de Damas, comme si elles étaient les canaux destinés à y verser la fertilité. Ainsi placée au centre de l'Antiliban, cette plaine ressemble à un de ces lacs perdus au milieu des montagnes et d'où partent les ruisseaux qui vont féconder la plaine.

Elle est de forme ovale. A son extrémité, le village qui lui donne son nom est caché au milieu de beaux vergers. On reconnaît bientôt les traces d'une culture intelligente ; les jardins sont enclos de haies de nopals, auxquels se mêlent des grenadiers chargés de fruits.

Nous ne traversâmes pas ce beau village ; nous prîmes seulement quelque repos auprès d'un magnifique syco-

more qui a crû au bord du chemin, et qui protége de son ombre trois sources d'eau fraîche.

En ce moment le soleil touchait déjà la crête des montagnes, jetant sur la plaine ses rayons obliques, et faisant flotter au dessus des arbres une vapeur enflammée, pendant que les paysans revenaient au village, chargés de leurs instruments de travail. Nous aurions voulu fixer pour quelque temps sous nos yeux cette scène splendide, mais bientôt le soleil disparut et les ombres du crépuscule commencèrent à s'étendre sur les vallées.

Nous remontâmes à cheval pour gagner un petit village éloigné de deux lieues. Les jardins devenaient plus rares autour de nous, à mesure que nous approchions de l'extrémité de la plaine. Enfin, les arbres disparurent tout à fait, et nous entrâmes dans une gorge déserte que nous suivîmes jusqu'au bord d'un grand marais.

Là, nous trouvâmes un village composé de quelques huttes construites avec de la boue. Il appartient à la secte intolérante des mutualis, qui affecte un mépris égal pour les mahométans et les chrétiens. A notre approche, les paysans sortaient de leurs tanières et nous regardaient avec des yeux effarés. Enfin une porte hospita-

lière s'ouvrit devant nous, et nous cherchâmes un abri pour la nuit sous un misérable hangar rempli de chèvres et de moutons. Nous fûmes aussitôt entourés de tous ces montagnards sauvages qui venaient à nous, vaincus par la curiosité. Nous leur fîmes les honneurs de notre hangar avec beaucoup de politesse; mais la fatigue d'une marche de onze heures nous invitait à congédier ces visiteurs un peu suspects.

Le soleil levant nous trouva sur le chemin de Baalbek. Après une route de trois lieues faite à travers des crêtes ardues ou des vallées semées d'arbres chétifs, nous débouchâmes tout à coup sur un plateau occupé par un village. En face de nous, le Liban se dressait de toute sa hauteur; à nos pieds s'étendait la plaine de la Bkaa resserrée entre ces deux chaînes de montagnes.

Cette vallée, qui est l'ancienne Cœlésyrie des Romains, sépare le Liban de l'Antiliban; sa situation semblait lui promettre une fertilité prodigieuse; enfermée par des montagnes, elle n'a point à redouter les malignes influences des vents; un fleuve qui la traverse peut féconder ses sillons; ses champs appellent de riches moissons. Et cependant elle ne présente à l'œil qu'une suite de champs dévastés et de steppes incultes.

De temps en temps seulement, du pied de la mon-

tagne, s'avance dans la plaine grise et nue un promontoire de verdure qui témoigne de la présence de quelque village. Les habitants découragés par les exactions des pachas et de leurs fermiers, pressés entre les divers partis qui divisent le pays, chassés de leurs villages par le désespoir et la misère, sont allés se jeter dans la montagne, où ils espèrent trouver un asile contre la brutalité des possesseurs. Les vainqueurs sont demeurés maîtres du terrain, mais d'un terrain inerte qui refuse ses richesses à ces hommes impitoyables.

De là, trois lieues seulement nous séparaient de Baalbek. La route longe la base de l'Antiliban, en suivant les petits coteaux formés par les derniers ressauts de la montagne.

Vers la moitié du chemin, nous traversâmes un nouveau village placé sur le versant d'une de ces collines, à l'endroit où elle était coupée par une fissure de la montagne. Au fond de la vallée, une petite source alimente une pièce d'eau, près de laquelle se déroulait toute une scène de vie pastorale. En ce moment, les Arabes y venaient abreuver leurs troupeaux, au retour de la plaine. Les chèvres et les moutons se pressaient sur les bords, pendant que les femmes lavaient leurs pieds dans le ruisseau, et que les cavaliers laissaient

leurs chevaux s'enfoncer dans l'eau jusqu'au poitrail.

La base de la montagne, dans ses courbes capricieuses, forme des coudes qui nous empêchaient de découvrir les ruines de Baalbek que nos yeux demandaient avidement à l'horizon. En effet, les temples sont situés précisément au pied de l'Antiliban, et sur un plan inférieur au reste de la plaine. Ce n'est qu'à la distance d'une lieue, que les six grandes colonnes qui dominent les autres monuments se montrent au-dessus du niveau de la plaine, exhaussées sur une plate-forme artificielle.

En arrivant sur la pente légèrement inclinée qui conduit à Baalbek, on passe auprès d'une carrière d'où ont été extraits en grande partie les matériaux qui ont servi à construire les temples. Un monolithe d'une grosseur effrayante est encore gisant sur le sol; il nous a paru avoir à peu près 21 mètres de long sur 4 d'épaisseur. Derrière ce premier bloc, en est debout un autre déja séparé du rocher, mais y adhérant encore par la base, comme un énorme pilier.

Nous demeurâmes saisis d'étonnement devant ces masses de pierres; puis, abandonnant la caravane, nous courûmes de toute la vitesse de nos chevaux vers le groupe de ruines jaunes qui s'élevait devant nous à gauche du village de Baalbek.

Les monuments sont enfermés dans une petite citadelle. Deux lignes de remparts dont on voit encore les vestiges la reliaient autrefois au système de fortifications destiné à défendre la ville. Aujourd'hui, il ne reste plus de ces murs que quelques pierres éparses sur le sol; les maisons ont été démolies, en sorte que la citadelle s'élève isolée à quelques centaines de pas des masures qui composent le village moderne de Baalbek.

Un ruisseau, dont l'eau limpide laisse voir le lit caillouteux, coule au pied des remparts qui soutiennent les temples. Il se replie gracieusement autour de leur enceinte, et les enveloppe de deux côtés, comme d'un fossé naturel.

Quelques arbres isolés s'élèvent entre la citadelle et les dernières maisons; mais, du côté opposé, de nombreux groupes de noyers réjouissent les yeux lassés de la stérilité monotone de la plaine.

Sur la façade qui regarde le village, se montre à nu le mur d'un temple dépouillé des colonnes qui soutenaient son portique. Au-dessus de lui apparaissent six grandes colonnes, derrière lesquelles on aperçoit dans le lointain le Liban dont les flancs ont une couleur de cendre rougie. Nous commençâmes par faire le tour

des remparts qui supportent une esplanade de 250 pas de long à peu près sur 60 de large. Sur leur face occidentale, on reconnaît trois monolithes beaucoup plus grands encore que ceux de la carrière, encadrés dans le mur à plus de 20 pieds de hauteur.

Ce sont surtout ces trois blocs de pierre qui ont étonné les voyageurs; les autres, quoique d'une taille considérable, ne dépassent pas de beaucoup les dimensions des matériaux employés dans les constructions grecques et romaines.

Du côté de l'orient, les remparts sont surmontés de deux tours carrées, sous lesquelles une large entrée conduit à une voûte souterraine. Les Arabes ont voulu utiliser cette construction, et y ont établi une tannerie.

Là nous trouvâmes accroupi à l'ombre du mur un Arabe qui s'est établi de son chef *cicerone* des ruines de Baalbek. Son métier n'exige pas une grande science; il consiste à accompagner les étrangers dans l'intérieur de la citadelle; dès qu'il les voit s'arrêter devant quelque colonne gigantesque, ou quelque fragment de sculpture, il prend un air important, et, rassemblant les doigts par un geste familier aux Orientaux, il agite la main de bas en haut, en disant d'une voix solennelle : Bôno! Bôno! C'est le seul mot des langues européennes

qu'il ait au service de sa pensée. Du reste, il a l'air de connaître parfaitement cette ville de ruines; il passe dans les fentes des murs comme un lézard, et dès qu'il voit qu'on examine avec soin quelque morceau de sculpture, il saisit une pierre avec un geste non équivoque, et se dispose à le briser pour en faire hommage aux voyageurs. Ce n'est pas là, du reste, sa seule industrie. Il offre aussi aux étrangers une collection de médailles trouvées à Baalbek, parmi lesquelles j'ai remarqué un sou de la république française parfaitement conservé.

Sous la conduite de cet honnête guide, nous entrâmes dans la citadelle par une brèche, et nous eûmes sous les yeux le tableau presque complet de ces grandes ruines.

Au premier abord, l'œil surpris par le spectacle confus de tous ces débris éprouve un instant d'éblouissement; l'esprit est attiré par tant de choses à la fois qu'il ne peut plus se rendre compte de la forme et de la disposition des temples. Il faut, pour en avoir l'intelligence complète, faire une sorte d'exploration scientifique, aidée par l'étude antérieure de ces monuments.

L'édifice, connu sous le nom de temple du Soleil,

était une espèce de collége destiné au logement des prêtres de Baal, et à l'enseignement des mystères religieux. Il enfermait deux cours, l'une de forme hexagone, et l'autre quadrangulaire.

La façade de l'édifice présentait un aspect grandiose. Elle était tournée vers l'Orient selon la coutume. Entre deux murs pleins décorés de quatre pilastres cannelés, s'ouvrait un large portique soutenu par douze colonnes corinthiennes. On y arrivait par un escalier qui occupait toute la largeur du portique.

Des deux côtés de ce péristyle étaient placées deux portes basses qui communiquaient avec les voûtes souterraines sur lesquelles reposait le temple. Les murs intérieurs du portique étaient percés de niches et de tabernacles superposés, accompagnés de colonnettes élégantes. Au milieu du mur s'ouvrait un grand portail, et à côté de lui deux portes plus petites pratiquées à des distances égales.

Ces trois portes donnaient entrée dans une cour hexagone, longue de 42 mètres environ et entourée de portiques rectangulaires, qui portaient le nom d'*Exèdres*. Ils étaient destinés à servir de salle de réunion aux philosophes, lorsqu'ils discutaient entre eux ou qu'ils expliquaient aux initiés les mystères du culte de Baal. Les

six angles de la cour étaient occupés par les chambres des prêtres.

Les quatre exèdres qui s'ouvraient sur cette cour étaient *tétrastyles*, c'est-à-dire que le plafond de la salle était soutenu sur la face extérieure par quatre colonnes.

A l'extrémité de cette cour, une disposition, analogue à celle de la première entrée, conduisait à une immense cour quadrangulaire, de 107 mètres de long, autour de laquelle se déployaient des édifices du même genre.

Un exèdre *hexastyle* (à six colonnes) et de forme rectangulaire occupait le centre de chaque façade latérale. A droite et à gauche étaient disposés symétriquement quatre exèdres plus petits, les deux premiers demi-circulaires, et précédés de deux colonnes, les autres rectangulaires et tétrastyles. Ils étaient séparés les uns des autres par deux pilastres qui encadraient une niche et un tabernacle superposés.

Cette décoration se reproduisait d'une manière à peu près uniforme sur les murs intérieurs des exèdres. Des pilastres cannelés en divisaient les parois en *tranches* égales.

La partie inférieure de chaque tranche était occupée par une *niche* qui creusait dans la pierre une ouverture demi-circulaire, et qui était encadrée par deux petits

pilastres d'ordre composite ornés d'une guirlande en feuille de chêne. La *calotte* de la niche renfermait une coquille de forme gracieuse soutenue par une frise richement ornementée, égale à la hauteur des chapiteaux des pilastres.

Au-dessus, une corniche s'avançait en saillie, supportant à ses deux extrémités deux colonnettes surmontées d'un fronton triangulaire. Cette seconde partie formait le *tabernacle*.

Toutes ces ouvertures devaient contenir des statues; mais il paraît fort douteux qu'elles aient jamais été remplies; car, on n'en découvre pas la moindre trace parmi les débris qui jonchent le sol.

Le même style régnait dans les deux cours: — colonnes de granit d'un seul bloc et d'ordre corinthien; entablements dont les corniches sont découpées de feuilles d'acanthe entremêlées de têtes de griffons; dont les frises représentent des têtes de taureaux unies par des festons de fruits et de fleurs qui font place dans leur courbe gracieuse à de petites têtes sculptées en bosse.

Cette description générale peut donner une idée du spectacle qui frappe les yeux quand on pénètre au milieu de ces ruines. Pendant les guerres du moyen âge,

on a construit des remparts avec les pierres des monuments détruits ; deux tours carrées, crénelées et percées de meurtrières, ont couvert les deux extrémités de la façade. Un mur de pierre s'est élevé à la place du portique. Il faut presque ramper sous la muraille pour s'introduire dans la citadelle de ce côté. Les cours ont été bouleversées par les tremblements de terre, par les ravages de la guerre, par la barbarie des pachas de Damas; les voûtes entr'ouvertes laissent voir des abîmes ténébreux ; les colonnes des portiques ont croulé ; les murs seuls ont résisté à ce bouleversement général, et la plupart d'entre eux sont encore debout avec leurs niches et leurs tabernacles; sur leurs cimes dégradées, à travers les lézardes, croissent de maigres arbustes et des plantes chevelues qui s'enroulent laborieusement autour des blocs de pierre ; des restes de maisons arabes sont confondus avec les ruines anciennes ; sur le sol sont épars, au milieu de monceaux de débris, des tambours de magnifiques colonnes en granit rouge, et les feuilles d'acanthe naturelles se mêlent sur la terre à celle des chapiteaux brisés.

La façade occidentale de la grande cour est entièrement démolie, en sorte qu'on embrasse d'un seul coup d'œil tous les monuments enfermés dans la citadelle.

Six grandes colonnes, seuls vestiges d'un temple magnifique, s'élèvent au milieu des décombres, écrasant les autres monuments de leur stature gigantesque. Autour d'elles sont épars les tambours des colonnes récemment tombées. On découvre encore sur le sol les bases qui les ont portées.

Lorsque Robert Wood visita ces temples, le siècle dernier, neuf colonnes étaient encore debout. Trois sont tombées depuis, et il est bien à craindre que le nombre de celles qui restent ne diminue ainsi graduellement jusqu'à ce qu'il ne reste plus de ce grand édifice qu'un informe monceau de ruines.

Telles qu'elles sont, ces six colonnes isolées produisent un effet grandiose ; le soleil leur a donné une teinte de rouille ; elles supportent encore leur entablement enrichi de sculptures élégantes, et, malgré leur taille énorme, elles s'élancent légèrement dans l'air, et se dessinent vigoureusement sur le bleu pâle du ciel.

A gauche de ces colonnes, on voit le monument le plus complet de Baalbek, le temple de Jupiter-Héliopolitain. Il est construit sur le modèle des temples romains. Quarante-quatre colonnes corinthiennes (huit sur la largeur, quatorze sur la longueur) soutenaient le portique qui l'entourait. La façade orientale est ornée

d'un double rang de colonnes dont les cannelures sont inachevées, et qui forment le vestibule du temple.

Au milieu de la destruction presque totale des autres monuments, celui-ci est resté debout, sauf la ligne de colonnes qui regardait le midi. Elle est entièrement démolie. Les chapiteaux, les tambours, ont comblé la profondeur des remparts et forment un escalier de débris qui conduit jusque sur la plate-forme. Une seule colonne a glissé sans se rompre du haut du rempart, et demeure appuyée contre le mur, comme le tronc d'un arbre déraciné.

Dès qu'on arrive sous le portique, on est frappé de la richesse du plafond. Sur les caissons qui le composent, se dessinent alternativement un hexagone et quatre losanges qui renferment des têtes relevées en bosse. Les triangles intermédiaires sont garnis de sculptures très-élégantes; les hexagones, plus grands de deux tiers à peu près que les petits losanges, renferment de grands bustes ou des figures entières : Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter ; — Léda et le cygne divin ; — Diane la tête couronnée du croissant. Dans les losanges sont sculptées des têtes de dieux, de héros et d'empereurs.

Quelques-uns de ces blocs se sont détachés du

plafond, et sont étendus sur les dalles du portique.

Le vestibule du temple est encombré de débris à une hauteur de trois ou quatre pieds, en sorte qu'on y arrive difficilement. La porte du temple est d'un très-beau travail. Les ornements de la console à double volute qui supportait la corniche étaient d'une délicatesse exquise. Sur l'entablement de la porte est représenté un aigle colossal qui réunit dans son bec deux festons soutenus aux extrémités opposées par deux Cupidons ou deux Renommées. Il tient entre ses serres un caducée sans serpents, qui se termine comme la tête d'une clef. Cet entablement est composé de trois blocs énormes : celui du milieu a glissé de deux ou trois pieds entre les deux autres, et reste suspendu par la cime au-dessus de la porte, menaçant d'écraser les profanes qui viendraient troubler la solitude solennelle de ce temple désert.

Les murs intérieurs présentent une décoration à peu près semblable à celle que nous avons décrite dans le temple du soleil ; mais les niches sont moins chargées d'ornements, et les tranches qui divisent les parois des murs sont séparées par des demi-colonnes corinthiennes et cannelées. Les niches et les tabernacles sont vides : on y voit seulement les piédestaux destinés à supporter

les statues. Le pavé du temple est encombré d'herbes pariétaires et de morceaux de sculpture brisés, au milieu desquels on reconnaît encore les bases destinées à supporter les arcades des nefs intérieures, alors que le temple avait été converti en église chrétienne.

Voilà quel spectacle présentent à peu près les ruines de Baalbek : l'énormité des matériaux, la richesse des ornements, et surtout la situation de ces temples au milieu d'une plaine presque déserte, entre deux hautes montagnes, en font un tableau plein de caractère et de grandeur. Ces autels élevés au culte du soleil sous ce ciel lumineux, dans cette atmosphère embrasée, semblent environnés d'une certaine terreur religieuse. Où sont les générations qui ont soulevé ces pierres énormes? Qu'est devenue la ville qui florissait à l'ombre de ces temples? — Les aigles seuls, ces fiers oiseaux qui avaient le privilége de regarder en face la figure étincelante de Baal, viennent souvent visiter ses autels abandonnés, et se posant sur le chapiteau de quelque colonne, comme des sculptures de bronze, ils agitent leurs grandes ailes, et réveillent les échos de ces portiques mystérieux.

La profonde obscurité qui enveloppe l'origine de ces monuments ajoute encore à la surprise et à l'admira-

tion du voyageur. On s'étonne de trouver à peine dans les historiens contemporains le nom d'une ville assez importante pour mériter de pareils édifices, de cette Héliopolis de Syrie, où une civilisation excessive avait amené la communauté des femmes. La légende populaire attribue ces édifices à Salomon, qui est le héros merveilleux de la Syrie. D'après les historiens romains, ils remonteraient seulement à l'époque d'Antonin-le-Pieux. Jean d'Antioche raconte que cet empereur « fit « bâtir dans la ville d'Héliopolis, près du Mont-Liban, « en Phénicie, un temple qui passait pour une des mer« veilles du monde. » Cela s'applique probablement au temple de Jupiter qui est encore debout. Mais à qui faut-il attribuer la construction des autres monuments, surtout de ce temple du soleil, qui diffère essentiellement, par sa disposition, du plan ordinaire des temples romains?

Ce qui nous a frappés, c'est que le temple de Jupiter, et celui dont il ne reste que six colonnes, portent l'empreinte irrécusable de la décadence de l'art. Ils étonnent les yeux par l'énormité des dimensions, au lieu de satisfaire le goût et la raison par de sages proportions qui unissent la grâce à la solidité; la profusion des ornements y remplace le fini d'exécution; et la

grandeur des blocs, la qualité des matériaux. Enfin, partout on retrouve l'effort d'imagination et l'élégance exagérée d'un peuple qui dégénère.

Le contraste est saillant surtout pour des yeux accoutumés à la beauté infinie des monuments d'Athènes, où les proportions sont calculées avec tant d'art, où les ornements ne sont pas prodigués, mais où chaque morceau de sculpture est un chef-d'œuvre. Et puis, en quoi le marbre pentélique, si éclatant, si poli, ressemble-t-il à ces pierres grossières qu'on a décorées, je ne sais pourquoi, du nom de marbre et que le temps a déjà chargées de taches noires et de rugosités?

La méthode employée pour ajuster les tambours des colonnes dénote, à elle seule, une supériorité évidente d'exécution. Les Grecs introduisaient, dans l'intérieur des blocs, un pivot d'olivier, puis on imprimait un mouvement de rotation en sens inverse à ces deux tambours jusqu'à ce que ce travail de friction eût amené une adhérence presque complète. Aussi voit-on encore au Parthénon des colonnes qui ont l'air d'être faites d'un seul bloc. Ici, dans ces temples moins vieux de mille ans, partout la jointure des blocs est apparente, et les tambours sont soutenus à l'intérieur par

des barres de fer. Cela même est devenu une des causes de destruction les plus actives ; les colonnes sont tombées victimes de l'avide barbarie des pachas de Damas et des Bédouins qui brisaient le marbre pour voler un misérable morceau de fer.

Quant aux statues qui remplissaient les niches et les tabernacles, on ne peut juger de leur beauté que par de vagues comparaisons, car il n'en reste pas le moindre vestige. Macrobe, dans ses *Saturnales*, décrit une statue d'Héliopolis : Elle était d'or, et représentait Jupiter, avec une figure sans barbe, tenant d'une main le fouet de Phébus et de l'autre la foudre avec des épis de blé. Cela peut expliquer la disparition totale des statues ; ceux qui ont renversé les colonnes pour un morceau de fer n'étaient pas gens à faire grâce à des statues d'or et d'argent.

Mais il nous paraît difficile d'assigner une date certaine à la construction du temple du Soleil, de décider s'il appartient à l'époque de l'invasion romaine ou à des temps antérieurs.

Ces monuments ont succédé, sans doute, à d'autres temples dont les matériaux ont été employés à construire les remparts de la ville et de la citadelle. Comment pourrait-on expliquer autrement la présence des

blocs énormes qui sont encadrés dans le mur d'enceinte ?

Quoi qu'il en soit, ces ruines offrent un spectacle singulier, ainsi perdues dans un village construit avec de la boue et peuplé de paysans grossiers. Leur magnificence semble s'accroître encore, en présence de la misère et de l'infimité de ces huttes chétives où les hommes vivent pêle-mêle avec les animaux.

La ville d'Héliopolis, qui paraît avoir été une des plus grandes cités de la Syrie, était encore très-considérable du temps des khalifs, sous le nom de Baalbek, qui est la traduction arabe de son nom grec. Lorsque Robert Wood la visita, elle renfermait encore cinq mille habitants. Aujourd'hui, la ville du Soleil est tout à fait déchue ; elle ne forme plus qu'un amas de tristes masures habitées par quelques centaines de paysans de la religion grecque, régis par un évêque. On distingue encore, autour d'elle, les restes des remparts qui l'ont entourée au moyen âge. Ils s'élèvent sur la colline qui domine le village, traçant un long sillon de débris, puis viennent des deux côtés rejoindre la citadelle.

Un petit temple circulaire, qu'on avait converti autrefois en église grecque, est situé au milieu du village. Le *corps* du temple forme un cercle, entouré

d'un portique dont l'entablement est découpé en demi-cercles, de manière que chacun d'eux vient s'adosser au mur. Une colonne monolithe, d'ordre corinthien, soutient l'*avance* que forment les extrémités des cintres en se rejoignant. Des pilastres placés dans le mur du temple correspondent à ces colonnes. Entre chaque paire de pilastres est placée une niche dont la calotte renferme une coquille sculptée en relief. La frise qui se déroule au-dessus de ces pilastres représente des Cupidons qui soutiennent des festons de fruits et de fleurs.

La couleur grise de l'entablement contraste avec la teinte jaune des colonnes.

La moitié de ce petit temple s'est écroulée. Il est orné à l'intérieur d'un double rang de colonnettes superposées et séparées par une corniche. L'ordre inférieur est ionique, et l'ordre supérieur corinthien.

Sous cet heureux climat, les nuits sont aussi claires que les jours. A peine un léger crépuscule, semblable à un voile de brume transparente, s'étend-il sur la plaine après le coucher du soleil. La lune monte lentement dans un ciel blanchâtre, tant il est lumineux. C'est le moment le plus favorable pour contempler les ruines à quelque distance. Dans ce demi-jour vaporeux,

il ne reste plus de traces des mutilations que la main des hommes et l'œuvre du temps ont exercées sur ces monuments. Cette petite colline couverte de temples sort resplendissante du sein de la nuit; les rayons de la lune et le mouvement des ombres animent les colonnes et leur rendent tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté. Tout se tait dans le pauvre village; les paysans sont rentrés dans leurs maisons, et le silence de la nuit n'est interrompu que par le bêlement plaintif des chèvres ou le hennissement des chevaux. L'esprit dégagé de toute pensée étrangère peut oublier un instant les misères de la moderne Baalbek, pour rêver toutes les splendeurs d'Héliopolis.

C'est par une de ces nuits brillantes que nous quittâmes Baalbek; nous en étions éloignés de plus d'une demi-lieue, que nous voyions encore le groupe des ruines s'élever au-dessus de la plaine. Sur le bord du chemin on rencontre un petit temple soutenu par des colonnes de granit rouge. A mesure que nous approchions du Liban, nous trouvions quelques champs de blé; les cailles chantaient gaîment dans les sillons; une fraîcheur délicieuse se répandait dans l'air annonçant l'approche du matin, et nos chevaux marchaient allégrement sur une route large et unie.

Une petite rivière coule au milieu de la plaine ; elle reçoit, à quelques lieues de là, un affluent qui sort de la montagne, à Zaklé, et ces deux ruisseaux réunis forment un fleuve qui porte le nom de Kashmié et qui va se jeter dans la mer auprès de Sour.

Au lever du soleil, nous aperçûmes, dans le lointain, les jardins verts de Zaklé, qui s'avançaient en pointe dans la plaine. De temps en temps nous découvrions quelques groupes de maisons suspendus sur les flancs de la montagne. Auprès de l'un d'eux, on nous fit voir de loin un petit monument blanc qui porte, je ne sais pourquoi, le nom de tombeau de Noé.

Nous arrivions en ce moment à un village situé sur le dernier versant du Liban. Nous aperçûmes, sur le toit d'une de ses maisons, au milieu de deux ou trois chèvres aux longues oreilles, un jeune homme qui portait au cou une décoration en diamants. Comme nous le considérions avec curiosité, on nous dit que c'était l'émir Khandjar, prince de Baalbek. Une action d'éclat dans la guerre contre les Égyptiens lui a valu l'Ordre du Nichan-Iftigar et le gouvernement de Baalbek. Mais un de ses cousins a acheté dernièrement au pacha de Damas la place et le titre de l'émir. Le pacha a pris l'argent, et lui a donné tout ce qu'il demandait,

sauf les moyens de le prendre. De son côté, Khandjar a rassemblé trois cents cavaliers et est venu se poster au pied du Liban, déclarant qu'il couperait la tête au nouveau gouverneur s'il mettait le pied sur le territoire de Baalbek. Celui-ci n'ose pas avancer plus loin que Zaklé. Et voilà pourquoi le prince Khandjar fume son chibouk sur un toit, au milieu de ses chèvres, regardant si son cousin ne passe pas dans la plaine.

Nous traversâmes bientôt un second village; déjà quelques massifs d'arbres annonçaient l'approche d'un pays cultivé; une certaine apparence de vie animait le paysage. Enfin nous arrivâmes, entre deux haies de verdure, dans la ville de Zaklé, six heures après notre départ de Baalbek.

Elle compte cinq ou six mille habitants, tous chrétiens, qui ont une réputation méritée de bravoure et d'énergie. Dans toutes les échauffourées de la guerre civile, ils se sont distingués par leur intrépidité. Zaklé est bâtie sur la dernière ondulation que forme la montagne en venant se joindre à la plaine. Un ruisseau fertilise ses environs. Ses bords ont un aspect gai et pittoresque. Tout le pays a un air d'aisance : les maisons y sont moins tristes que dans le reste de la contrée ; et dans les rues s'agite une population d'hom-

mes robustes, au visage fier, à l'allure vive et franche. En ce moment, la ville paraissait être en fermentation; des groupes animés et bruyants étaient dispersés çà et là ; on aurait dit qu'un grand événement préoccupait les esprits. Nous traversâmes la ville, sans descendre de cheval, et nous allâmes camper à quelques centaines de pas, sous un groupe d'arbres touffus. Deux heures après, notre sieste fut brusquement interrompue par un bruit de coups de fusil. Nous nous levâmes précipitamment et nous eûmes sous les yeux un tableau extraordinaire.

Cinq ou six cents cavaliers sortaient en désordre de la ville, en poussant de grands cris ; les chevaux bondissaient, animés par le bruit et l'odeur de la poudre; les manteaux flottaient au vent; de tous les côtés de la plaine arrivaient au galop des cavaliers qui poussaient le cri de ralliement.

Un de nos Arabes nous raconta la cause de tout ce mouvement : les Maronites et les Druses réunis allaient attaquer le fermier de la plaine qui levait l'impôt à la tête d'une troupe de soldats. Les Turcs avaient tué trois paysans. Dès que cette nouvelle s'était répandue, tous les villages s'étaient insurgés; Druses et Maronites s'étaient armés pour la défense commune. Avant de

partir, ils essayaient leurs armes et se livraient aux exercices de la *fantasia.* Derrière eux s'avançait une multitude d'enfants et de femmes, la plupart portant des urnes remplies d'eau qu'ils offraient aux cavaliers.

Quelques Maronites s'étaient approchés de nous, en nous faisant des signes d'amitié. Bientôt nous nous séparâmes, eux pour descendre dans la plaine, nous pour continuer notre voyage; mais pendant longtemps nous suivîmes des yeux cette petite armée qui s'en allait dans un tourbillon de poussière et de fumée.

A une lieue de Zaklé, nous quittâmes la route de la plaine pour nous engager dans les montagnes. Nous commençâmes à gravir des sentiers raides et rocailleux suspendus aux flancs des rochers. De temps en temps, de longues files de cavaliers, dont les armes brillantes étincelaient au soleil, se déroulaient sur un chemin tortueux; c'étaient les habitants de l'autre côté de la montagne qui venaient rejoindre leurs frères.

Après quelques heures d'une marche lente et difficile, nous atteignîmes le sommet du Liban et nous vîmes à la fois les deux versants de la montagne : d'un côté, des rochers arides et une plaine déserte; de l'autre, des pentes chargées d'une végétation puissante qui descendaient jusqu'à Beyrouth, avec de molles ondu-

lations ; au delà, se déployaient les horizons infinis de la mer ; entre les côtes saillantes de la montagne, plus vivement éclairées, s'ouvraient des vallées pleines d'ombre au fond desquelles un ruisseau traçait une ligne blanche ; sur chaque plateau, au milieu des forêts de pins, on distinguait, à leur couleur plus claire, les vignes découpées capricieusement par de petits sentiers ; dans le lointain, apparaissaient quelques villages, au milieu de champs de mûriers et de figuiers.

En ce moment le soleil était suspendu à quelques pieds au-dessus de la mer, comme un globe rouge, au milieu d'une lourde vapeur, et colorait la montagne de tons éclatants.

A quelques centaines de pas au-dessous de la plus haute cime, un khan est placé à l'abri d'un groupe de rochers, auprès d'une belle fontaine. Nous devions y passer notre dernière nuit sous le ciel de la Syrie.

Assis sur les rochers qui environnent le khan, nous contemplions avec tristesse le spectacle magnifique qui se déployait devant nous ; les scènes dont nous avions été témoins nous préoccupaient vivement ; nous songions involontairement aux horreurs de la guerre civile qui déjà se préparait sourdement. Ces Druses et ces Maronites que nous venions de voir unis pour la dé-

fense de leurs droits, devaient peut-être s'égorger le lendemain, au profit des Anglais et des Turcs! Il suffirait pourtant de la simple présence de l'émir Beshir pour réunir sous un même étendart ces peuplades liées par tant d'intérêts communs. Mais la Turquie verrait d'un œil jaloux s'élever un peuple puissant, capable de résister un jour à son oppression. Elle suscite entre eux de sourdes querelles; elle sème des germes de discorde, et quand la guerre civile éclate, que les villages sont en feu, que les champs incultes se couvrent de cadavres, elle se réjouit; chaque pays rendu à la solitude rentre sous sa puissance.

D'autre part, la prévoyante Angleterre, qui craint de voir un jour la route de l'Égypte se fermer au commerce indien, cherche à se ménager un passage par la Syrie, mais elle ne peut espérer d'y réussir qu'en détruisant un peuple dévoué à la France.

Voilà donc la Turquie et l'Angleterre qui donnent au monde le spectacle monstrueux d'un peuple ignorant et fanatique et d'une nation libérale, unis pour exterminer une peuplade chrétienne qui seule représente en Orient la cause de la civilisation!

Pressée entre tant d'ennemis, cette nation malheureuse succombe, et, dans un dernier effort, tend les

bras vers la France. Il y a bien longtemps qu'ils attendent; mais ils n'ont pas perdu tout espoir, et sitôt qu'ils aperçoivent quelques vaisseaux à l'horizon, ils croient, dans leur confiance naïve, que c'est une flotte française qui vient les secourir.

FIN.

TABLE.
